Museum Littéraire.

MADAME DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

2

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardin d'Idalie.)

Et chez tous les Libraires Correspondants du Museum en Belgique et à l'Étranger.

Lebegue
0046
Sablé

MADAME DE LINANT.

Mme DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

2

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60, (jardin d'Idalie, 1.)

1850.

MADAME DE LINANT.

Il restait encore à mademoiselle Charlotte un devoir à remplir, devoir auquel toute jeune personne qui a le cœur un peu bien placé ne saurait se soustraire. Il faillit rompre avec M. Anatole de Linant. Depuis quelques jours, le futur préfet trouvait la porte de sa bien-aimée fermée. Le portier avait ordre de ne recevoir personne : ou bien M. de Meyran n'était pas au logis, ou encore mademoiselle était sortie avec monsieur son père. Lassé de ces refus de mauvais augure, Anatole allait écrire à mademoiselle Charlotte pour se plaindre de ces rigueurs inac-

coutumées, lorsqu'en rôdant autour de la maison, il rencontra la vieille cuisinière de M. de Meyran.

— Jeannette, s'écria Anatole en l'abordant, est-ce que la porte de votre maître ne s'ouvre plus pour moi? M. de Meyran ne veut-il plus me recevoir?—J'en ai peur, monsieur; on marie mademoiselle.

M. de Linant, qui se croyait sur le point d'obtenir enfin une préfecture et qui pensait qu'à l'abri de cette faveur ministérielle son mariage ne pouvait plus souffrir de difficulté sérieuse, M. de Linant recula d'un pas.

— Madame Norbert est pour quelque chose dans tout ceci, dit-il. — Ah! monsieur, ce que je sais, répondit Jeannette, ce que je sais, c'est que mademoiselle est désolée, qu'elle pleure tout le jour, qu'elle ne dort pas la nuit; mais son père est un homme si impérieux et si dur... — Il faut que je la voie, Jeannette. — C'est tout ce que demande mademoiselle; dans une heure ou deux, quand la nuit sera venue, vous frapperez doucement à la porte. Le concierge tirera le cordon, vous lui direz: Jeannette! et lui mettrez un écu dans la main; il faut avoir soixante ans, comme moi, pour faire ces choses-là sans crainte, et encore il y a de vieilles folles... — Après, Jeannette, après? — Après, vous prendrez l'escalier de service, et monterez jusque dans ma chambre, où vous trouverez mademoiselle: une petite porte grise, il n'y a que celle-là.

M. Anatole, réduit à ne plus paraître au salon, et à accepter un dernier entretien avec celle qu'il aimait, dans la chambre d'une vieille servante, se soumit à sa destinée, dans l'espoir de la conjurer; et, après avoir fléchi le Cerbère de l'hôtel par l'offrande d'un écu, il escalada l'escalier de service, et frappa à la porte de Jeannette. La jeune fille s'était préparée à cet entretien; elle avait donné à ses yeux bleus leur expression la plus mélancolique, à sa pose l'abandon le plus triste, à sa figure l'abattement le plus extrême et le plus savant. Dès qu'Anatole parut sur le seuil de la porte, elle cacha son visage dans son ouchoir, et fondit en larmes.

Nous avons expliqué plus haut que, quoique Anatole aimât véritablement mademoiselle Charlotte, son cœur dévoré de haine et d'ambition n'était pas tout entier à l'amour; bien que M. de Meyran eût rejeté sa demande, il n'en souffrait pas moins ses visites, ce qui permettait d'espérer un consentement à venir. Il entra donc dans la chambre sombre et pauvre qu'occupait Jeannette, avec une disposition d'esprit assez éloignée de la tendresse.

— Des larmes, dit-il, Charlotte, en entendant les sanglots que poussait mademoiselle de Meyran, des larmes ne signifient rien. Ce ne sont pas des larmes que je vous demande; ce que je veux, c'est de l'amour et de la constance.

Mademoiselle Charlotte retira le mouchoir qui couvrait son visage; et les yeux noyés de pleurs, les joues humides, la figure étonnée, elle poussa un cri.

— Il croit que je ne l'aime pas, dit-elle ensuite, il croit que je le trahis! Anatole, il me manquait ce dernier malheur.— Je crois qu'on m'interdit votre maison et que vous vous mariez? dit M. de Linant d'un ton assez sec.— Il y a des femmes qui sont faites pour le malheur, dit mademoiselle Charlotte en se parlant à elle-même, ou plutôt en dirigeant ses beaux yeux bleus vers le plafond, comme si elle voulait s'adresser à la Divinité; elles ont un père barbare, un frère cruel et un amant aussi dur que leur père.

Mademoiselle Charlotte était dans l'attitude de la Madeleine, lorsque, terrassée par le remords, cette belle pécheresse tombe aux pieds du Sauveur et implore son pardon.

— Moi insensible! s'écria M. Anatole; ainsi donc vous m'abandonnez et vous m'accusez en même temps? Est-ce moi qui me marie à une autre? — Est-ce moi, Anatole, qui vous abandonne? En vérité, vous parlez comme si je dépendais de moi seule, comme si je n'étais pas sous le joug d'un père impitoyable; ah! quand je vous ai fait venir ici, j'espérais être consolé... Mais vous ne savez donc

pas quel est le mari qu'on me donne? — Non, mademoiselle, je ne le sais pas. — Vous ne connaissez pas M. d'Herbois?— M. d'Herbois?— Un vieillard, un sauvage de l'Aveyron, qui va m'emmener dans sa tanière où je mourrai de douleur et de désespoir. — M. d'Herbois? répéta Anatole, je connais un M. d'Herbois qui assiége tous les jours le cabinet de M. le ministre du commerce; on me l'a montré; un solliciteur. — C'est cela même, il sollicite la croix. — Un parent de madame Norbert. — De madame Norbert? dit Charlotte.

Et cette fois son étonnement et son effroi furent réels.

Ce fut une révélation qui lui expliqua en partie l'intérêt que son frère prenait à ce mariage; mais bientôt elle se remit et devina le véritable motif de Juliette. La veuve avait fait comme cet animal qui, poursuivi par les chasseurs qui veulent seulement s'emparer d'une certaine partie de lui-même, s'en débarrasse et l'abandonne à ses ennemis. Juliette abandonnait son riche parent à mademoiselle Charlotte, afin d'enlever à M. Anatole une femme qu'il aimait; elle ne craignait pas d'enrichir une rivale pour désespérer un perfide. — Ainsi donc, dit la jeune fille, dont les sanglots redoublèrent, c'est cette femme qui nous frappe! O mon Dieu! mon Dieu! la mort est préférable à l'existence qui se prépare pour moi!

Cependant, quand mademoiselle Charlotte eut bien convaincu son amant qu'elle était une victime immolée à l'avarice de son père et à la haine de madame Norbert, elle crut pouvoir sans danger demander à Anatole quel parti il fallait prendre.Puisqu'on ne pouvait vaincre l'obstination de M. de Meyran, il ne restait qu'à intéresser la délicatesse de M. d'Herbois; mais M. d'Herbois était-il un homme délicat? Elle avait la preuve du contraire. M. d'Herbois prenait une femme par des motifs qu'elle ignorait, mais assurément c'était pour lui une affaire de peu d'importance. On lui aurait dit qu'on ne l'aimait pas, que même on avait pour lui de l'aversion, il s'en serait peu soucié; il se mariait, parce qu'un homme de son âge

devait avoir chez lui une femme, quelle qu'elle fût. Ah! s'il avait dû acheter une métairie, c'eût été différent; il aurait donné un soin particulier à l'examen de cette propriété, il aurait consulté ses goûts, ses convenances, aurait calculé toutes les chances; mais une femme méritait moins d'attention qu'un cheval de labour. Mademoiselle Charlotte, après ces réflexions douloureuses, s'interrompit vivement pour dire à M. de Linant :

— Et cependant, mon ami, je vous aime, je n'aimerai jamais que vous... Que faire? Que devenir? Ouvrez-moi un avis, proposez-moi un parti... Voyons...

M. Anatole prit la main de la jeune fille et il la baisa avec ardeur, mais il resta muet; sûre alors de sortir triomphante de cette épreuve et d'avoir quarante mille livres de rente, tout en paraissant fidèle à ses serments d'amour, la jeune fille pencha sa tête sur l'épaule d'Anatole :

— Si... si vous m'enleviez? lui dit-elle.

Anatole tressaillit.

— Je sais bien, ajouta-t-elle, que votre carrière serait perdue, que l'empereur ni son ministre ne donneront jamais une préfecture à un homme coupable d'un enlèvement, que mon père pousserait les hauts cris, que mon frère est placé au ministère de façon à vous nuire beaucoup, et que madame Norbert ne s'y épargnerait pas... Anatole, vous seriez perdu... Et moi, Anatole, que deviendrais-je? Je serais séparée du monde, pour n'y plus rentrer... N'importe : je vous aime; cela répond à tout. Nous trouverons bien un petit coin de terre où nous pourrons cacher notre bonheur... Je suis sûre de vous, enlevez-moi, Anatole!

Ainsi, mademoiselle Charlotte mettait avec adresse sous les yeux de M. de Linant tous les inconvénients de la mesure qu'elle proposait. Elle était certaine d'être refusée. C'était se donner les honneurs du dévouement et conserver les avantages de l'égoïsme. M. de Linant, quelque habile qu'il fût, devait être la dupe de cette ruse féminine.

— O Charlotte! s'écria-t-il, Dieu m'est témoin que je donnerais l'empire du monde pour vivre avec vous dans ce petit coin de terre dont vous parlez; mais un honnête homme ne doit pas songer à lui seul; il doit à une femme autant qu'il reçoit d'elle; et moi je vous aime tant, que je voudrais mettre à vos pieds l'empire du monde. — Ah! délivrez-moi seulement de M. d'Herbois, s'écria Charlotte en sanglotant. — Vous êtes jeune, dit M. de Linant; que deviendrais-je si, dans quelques années, vous me rappeliez amèrement la position que je peux vous faire perdre, si vous vous fatiguiez de l'isolement où vous serez réduite? — Vous me suffirez toujours, disait Charlotte; ma vie, c'est votre amour; que deviendrais-je sans vous? — Et voilà précisément la réflexion que j'allais vous faire, Charlotte; notre vie à tous tient à un fil; une petite fièvre, une veine qui éclaterait dans ma poitrine et je tombe comme le lieutenant Norbert pour ne plus me relever; alors, que devenez-vous sans fortune, avec un père implacable, un frère vindicatif et une ennemie comme Juliette? — Et croyez-vous que je résisterais à votre perte? Je vous suivrais au tombeau. — Et vous voulez que j'accepte un dévouement pareil? — Enlevez-moi, Anatole, enlevez-moi! — Non, Charlotte, je ne saurais pousser jusque-là l'égoïsme.

La cuisinière Jeannette se précipita dans la petite chambre où les deux amants luttaient ainsi de ruse et de calcul.

— Mademoiselle, on vous cherche partout : monsieur votre père vous demande au salon; M. Ernest vient de monter dans votre chambre, et il a été presque effrayé de ne pas vous y trouver. Descendez, au nom du ciel, mademoiselle! — Anatole, dit mademoiselle Charlotte en tendant la main à M. de Linant avec une expression de tendresse infinie, je vous croyais plus d'amour.

Et elle quitta la chambre de Jeannette, descendit en courant le petit escalier de service, entra au salon l'air calme, les yeux secs et le sourire sur les lèvres. M. de

Meyran causait d'un air indifférent avec M. d'Herbois, M. Ernest seul avait la figure agitée.

— Où étiez-vous donc, ma sœur? lui dit-il. — Dans mon cabinet de travail; je vous ai entendu tout bouleverser dans ma chambre; que me voulez-vous? — Ah! ah! vous m'avez entendu, et il ne vous a pas convenu de me faire savoir où vous étiez. — Non, mon frère. — Vous écriviez, peut-être? — Vous l'avez deviné. — A M. de Linant? — A lui-même. Il faut bien prendre congé de ses amis, quand on part pour Rodez. — A la bonne heure, ma sœur, j'aime à vous voir raisonnable. M. de Linant ne vous convenait pas; c'est un jeune homme qui n'est pas heureux, rien de ce qu'il entreprend ne lui réussit; il serait d'ailleurs pénible pour vous, ma sœur, d'être la femme d'un homme qui a été refusé par madame Norbert. — C'est vrai, mon frère; prenez garde que ce qui est arrivé à M. de Linant ne vous arrive pas un jour à vous. — J'y donne tous mes soins, ma sœur.

Mademoiselle Charlotte, qui venait d'immoler son intérêt, ne voulut pas avoir fait un sacrifice inutile; elle se rapprocha de M. d'Herbois, et après avoir écouté une superbe description de Rodez et de ses environs :

— Vous avez ici une parente, lui dit-elle, que vous devez voir souvent?

M. d'Herbois, qui se souvint de la recommandation de Juliette, craignit d'assombrir le visage de sa belle fiancée par un aveu franc.

— J'ai un petit parent, dit-il, qui habite le Marais. Je le vois rarement. — Je veux parler d'une parente, monsieur, d'une jeune veuve, madame Norbert. — Oui, madame Norbert, la veuve d'un bien bon militaire. — Qui a été bien vite oublié, dit Charlotte. — Du tout, mademoiselle, ma cousine a été longtemps inconsolable.—Et, poursuivit Charlotte, vous voyez souvent mon frère chez madame Norbert? — Franchement, c'est là que j'ai fait sa connaissance.— Juliette, dit négligemment Charlotte, a été mon amie d'enfance; nous nous sommes brouillées

pour très-peu de chose, moins que rien, un flacon d'éther, je crois.—Je vous assure, dit naïvement M. d'Herbois, que ma cousine ne vous en veut pas. — J'en suis persuadée, et moi-même je suis très-loin d'avoir conservé le souvenir de cette petite querelle.

L'agriculteur de l'Aveyron fit une exclamation de joie.

— Que je suis heureux! s'écria-t-il, les deux plus jolies femmes que je connaisse sont aussi les meilleures. L'une est ma cousine, l'autre sera ma femme.

Un mariage aussi avancé ne pouvait pas tarder à être célébré. Il eut lieu à Saint-Roch. Madame de Linant ni M. Anatole ne jugèrent à propos d'y assister. Juliette elle-même, malgré l'excessive bonté de son caractère et le peu d'animosité qu'elle prétendait conserver contre mademoiselle de Meyran, n'honora pas de sa présence les noces de son cousin. Son tuteur avait la goutte : elle alla passer quelques jours à la Folie-Bussière.

Madame de Renoncourt.

A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, une rue nouvelle s'élevait à Paris, sur les terrains qui formaient autrefois les deux jardins contigus des Capucins et des religieuses de l'Assomption : on la nomma la rue du Mont-Thabor, en mémoire de la bataille du Mont-Thabor, gagnée par le général Bonaparte en 1799. Cette rue n'était pas alors entièrement bâtie, et cependant elle était déjà habitée par des personnes riches que la beauté des hôtels et le goût des habitations nouvelles y attiraient. Le second étage d'une des plus vastes maisons de la rue du Mont-Thabor était occupé par une femme

qui y donnait des fêtes brillantes, des bals fréquentés par les beautés à la mode, et qui y rassemblait, à des dîners quotidiens, les jeunes gens les plus aimables, et, autant qu'elle le pouvait, les plus riches de Paris. Il est inutile d'ajouter que cette complaisante hôtesse donnait à jouer. C'était une femme d'une petite taille, d'une beauté piquante plutôt que réelle, et légère comme un zéphyr; c'était mademoiselle Olympe, ex-coryphée du corps de ballet.

Le séjour de la danseuse aux Madelonnettes avait été court, parce que Fouché l'oublia et que sa figure chiffonnée ayant intéressé un inspecteur de police subalterne, celui-ci trouva moyen de lui procurer la clef des champs. Le premier soin de mademoiselle Olympe fut de courir chez son professeur, M. Gardel :

— Parbleu! mon enfant, lui dit le maître de ballet, tu as maigri, tu as vieilli; il paraît que le régime des Madelonnettes n'est pas favorable à ta santé? — Oh! non, M. Gardel, on est bien mal aux Madelonnettes. — Voyons, petite, quelques battements et un entrechat.

Mademoiselle Olympe obéit.

— Ce n'est plus cela, mon enfant, dit le maître; plus d'élévation, plus de vigueur ni de grâce et les pieds en dedans; nous avons perdu notre talent, ma petite. Je parie que tu veux un engagement pour la province? — Pas du tout, M. Gardel, je veux reprendre ma place à l'Opéra.

M. Gardel fit le geste d'horreur qu'il employait dans le ballet de *Télémaque*, lorsque Mentor surprend le fils d'Ulysse entouré des nymphes de Calypso.

— Rentrer à l'Opéra, mademoiselle! s'écria-t-il; vous vous méconnaissez, Olympe; une fille qui sort des Madelonnettes danser sur les planches de l'Opéra! jamais. Nos demoiselles ont le cœur trop bien placé pour admettre une compagne telle que vous.

Mademoiselle Olympe n'en demanda pas davantage, elle comprit qu'il fallait renoncer au culte de Terpsichore. Elle possédait quelques épargnes et était protégée par un agent de police, qui la lia avec un capitaliste allemand;

celui-ci crut reconnaître dans la jeune fille un sujet précieux, et il résolut d'en tirer parti. Il loua un appartement rue du Mont-Thabor, le meubla magnifiquement, et y installa mademoiselle Olympe, qui quitta son nom d'Opéra pour se nommer madame Octavie de Renoncourt; ce n'était plus la fille d'une portière de la rue Saint-Roch, mais la veuve de M. Rodolphe de Renoncourt, le dernier rejeton d'une des meilleures familles du Vivarais, mort à Londres, où il avait émigré. Madame de Renoncourt avait des petites façons de parler familières et charmantes, un laisser-aller parfait, et des habitudes de luxe qu'elle tenait de la vie opulente qu'elle menait jadis avec son noble époux. Elle avait, du reste, des sourires pour tout le monde, et jouait avec un bonheur qui la faisait frémir; car on connaît le proverbe : *Heureux au jeu, malheureux en amours.* Si quelqu'une de ses anciennes connaissances de l'Opéra venait à la rencontrer et à la saluer du nom d'Olympe, elle avouait avoir dansé sous ce nom, réduite par le malheur des temps à exercer la triste profession de danseuse.

— Quand j'ai pu reparaître dans le monde avec une position convenable, j'ai repris le nom de mon époux qui était comte.

Les gens naïfs étaient émerveillés, les autres lui passaient la main sous le menton, et fréquentaient sa maison parce qu'on y dînait bien, qu'on y jouait gros jeu, et qu'à table ou au biribi on était sûr d'avoir de jolies voisines. C'était un lieu dangereux pour la jeunesse inexpérimentée, et fatal aux officiers qui, après une campagne, arrivaient à Paris gorgés d'or. On y voyait cependant des hommes de bonne compagnie, attirés par l'amour des plaisirs et l'attrait d'une vie dissipée.

Un jour, M. Anatole de Linant fut amené au ministère de la guerre pour une affaire soumise au conseil d'Etat; il devait s'entendre avec le colonel L*** qui ne se trouva pas à son bureau; l'affaire pressait et la journée était sur le point de finir. On indiqua à M. de Linant la demeure

du colonel. Le colonel n'était pas chez lui, et un domestique dit à M. de Linant qu'il le trouverait rue du Mont-Thabor, chez madame de Renoncourt. M. de Linant hésita un moment et se rendit enfin chez madame de Renoncourt.

Toutes les personnes dont l'extérieur annonçait l'aisance étaient admises sans difficulté chez l'ex-danseuse. Anatole entra d'abord dans une salle où tourbillonnait une foule dansante et légère qu'entraînait la valse et qui, dans les intervalles de repos, se désaltérait avec un punch perfide et excitant; c'étaient là les convives du souper, ceux qui, de deux à trois heures du matin, devaient donner à madame de Renoncourt ses plus forts bénéfices. Le colonel, quoiqu'il fût jeune encore comme beaucoup de colonels de cette époque, n'était pas du nombre des valseurs. M. Anatole traversa la salle de danse et pénétra dans une petite pièce où se trouvaient ceux qui, après avoir dîné dans la rue du Mont-Thabor, payaient leur écot autour d'un tapis vert. Il entre et la première personne qu'il voit assise à une table de jeu, c'est M. Ernest de Meyran, le frère de Charlotte.

— Oh! oh! se dit M. Anatole, si je ne trouve pas ici mon colonel, au moins pourrai-je faire quelques études de mœurs utiles;au moins pourrai-je prendre quelques notes biographiques qui me serviront au besoin.

M. Ernest de Meyran ressemblait à tous les fils qui ont des pères avares et riches, il était prodigue et il escomptait sur l'avenir; quand il ne trouvait pas de prêteur, il faisait comme son père, il jouait; le jeu était chez lui un vice héréditaire, et il se réjouissait d'y être heureux. Ses dépenses dépassaient ses revenus, mais il se croyait placé de façon à pouvoir impunément faire des dettes.

Mon père est riche, se disait-il, et il me laissera de grands biens; je suis d'ailleurs aimé de Juliette, dont la fortune est immense... Quand elle sera madame de Meyran, elle payera mes fournisseurs.

Et M. Ernest faisait toutes les folies qu'il croyait

utiles pour éblouir Juliette : il était toujours mis avec une rare élégance, et se piquait de caracoler autour de la calèche de madame Norbert, sur un cheval anglais dont il possédait la généalogie. Il manquait toujours de fonds pour payer les mémoires du tailleur, le foin et l'avoine de son cheval, les gages du palefrenier; quelquefois le jeu venait à son aide, ou bien il trouvait à escompter une lettre de change. Quelques jours après le mariage de sa sœur, il eut l'art d'emprunter à son beau-frère cinq billets de banque que M. d'Herbois livra de fort mauvaise grâce, et en se promettant de n'avoir pas deux fois pareille faiblesse.

Ernest, au moment où nous le retrouvons chez madame de Renoncourt, risquait, sur le tapis vert, les derniers napoléons de son beau-frère. M. Anatole fit le tour du salon, et se plaça derrière lui. L'adversaire du jeune dissipateur était le colonel même qui amenait Anatole dans cette maison de jeu. De nombreux spectateurs se pressaient autour de la table de jeu, parce que la partie offrait un attrait singulier; on avait jusque-là joué au piquet, et le sort avait constamment favorisé M. Ernest, qui gagnait une somme considérable. Le colonel, assez mauvais joueur quand il perdait, avait jeté les cartes au plafond, et, sans accuser son partenaire d'être trop habile, il avait demandé sa revanche à un jeu où le hasard seul déciderait.

— A la dame de cœur! s'écria quelqu'un dans la galerie. — A la dame de cœur, soit, dit le colonel à la personne qui avait parlé; mais, monsieur, vous tiendrez les cartes.

M. Ernest accepta cette proposition, quoiqu'elle eût quelque chose de blessant pour lui, et la partie commença. On joua d'abord un napoléon, et il fut convenu qu'on doublerait toujours l'enjeu, jusqu'à ce qu'un des adversaires perdît ou se retirât. Rien n'est si rapide qu'un jeu pareil. Les premières chances furent en faveur de M. Ernest, la dame de cœur tomba de son côté une, deux, trois fois et le colonel payait. Puis la chance tourna, puis elle revint encore à l'adorateur de Juliette, puis enfin elle l'abandonna

tout à fait. Ce fut dans ce moment que M. Anatole prit place parmi les curieux.

— Peste! voilà qui est unique, dit celui qui tenait les cartes, il me semble que M. le colonel a passé onze fois. — Douze fois! s'écria un joueur émérite qui pointait les coups sur une carte avec une épingle. — Vous avez raison, monsieur, reprit le premier, c'est douze fois, je me trompais.

Le colonel leva la tête.

— Et douze fois! reprit un troisième personnage, en partant d'un napoléon et en doublant toujours, cela fait deux mille quarante-huit napoléons, ou Barême est faux. — Oui, dit une quatrième personne, deux mille quarante-huit napoléons, c'est-à-dire quarante mille neuf cent soixante francs, si je ne me trompe. — C'est cela même, s'écria-t-on de toutes parts, le compte est juste. — Je ne demande pas mieux, dit le colonel d'un ton sec, mais payez, j'ai toujours payé quand j'ai perdu, et je ne sais pourquoi vous ne l'avez pas fait.

M. Ernest avait devant lui un petit monceau d'or assez considérable : il se mit à compter et à placer ses napoléons cinq par cinq, ainsi que cela se pratique. Il échelonna ainsi dix rangées, quinze, vingt, et en vidant ses poches vingt et une rangées.

— Voilà cent cinq napoléons, dit le colonel, c'est-à-dire deux mille cent francs; et le reste? — Le reste, s'écria-t-on dans la galerie, forme un total de trente-huit mille huit cent soixante francs.—Pouvez-vous me payer, monsieur? demanda le colonel.

M. Ernest balbutia et déclara qu'il n'avait pas sur lui une somme aussi importante.

—C'est très-naturel, dit poliment le colonel, mais vous trouverez bon que nous suspendions cette partie jusqu'au moment où vous m'aurez payé.

Le colonel quitta sa place et donna sa carte à Ernest; celui-ci en levant les yeux aperçut M. de Linant.

— Ah! se dit-il, je suis perdu si dans vingt-quatre heures je ne paye pas : mais je ne savais pas M. Anatole joueur.

Anatole rejoignit le colonel et lui parla d'abord de l'affaire qui l'amenait; la réponse donnée :

— Est-ce moi, monsieur, dit le colonel, qui vous ai attiré dans cet enfer, ou y venez-vous quelquefois de vous-même et pour tenter la fortune? — Je ne connaissais pas cette maison, colonel, répondit Anatole, je ne savais pas même qu'elle existât; je suis venu vous chercher pour rapporter au ministère de l'intérieur une réponse qu'on veut avoir avant minuit. — Vous avez raison de vous éloigner de ces repaires, dit le colonel.

Et après une pause, il ajouta :

— Vous me demanderez peut-être pourquoi je les fréquente? Oh! moi, c'est différent, je ne tiens pas à la fortune, j'ai mon grade qui me suffira toujours... D'ailleurs, avant trois mois un boulet de canon peut m'envoyer où vont beaucoup de mes camarades. — Du tout, colonel, répondit Anatole, les boulets sont trop intelligents pour cela. — Les boulets! ce sont des brutaux. C'est ainsi que nos soldats les appellent.—Vous êtes colonel attaché à l'état-major et à l'abri des boulets pour trois mois au moins. — C'est ce qui vous trompe, monsieur; j'ai demandé à commander un régiment et je pars dans quatre ou cinq jours pour l'Allemagne.—Vous reviendrez général. — Dieu le fasse! répondit le colonel. — Mais ici, dit Anatole, vous venez de gagner une somme considérable, serez-vous payé? — Sans doute. Vous ne connaissez pas celui qui a perdu? — Un peu, colonel; son père est riche, mais il ne donnera pas un sou pour le tirer d'un mauvais pas. — Il a d'autres ressources, dit le colonel. — Et lesquelles? — Je sais tout, dit le colonel, par la petite de Renoncourt. — De Renoncourt? reprit Anatole; j'ai vu cette femme en entrant, sa figure ne m'est pas inconnue, mais le nom m'étonne. — Une fille de l'Opéra : elle dansait, il y a un ou deux ans,

dans le corps de ballet. — Ah! j'y suis: eh bien! que vous a-t-elle dit? — Elle m'a dit que ce petit monsieur, qui n'est pas mal tourné, avait donné dans l'œil de la riche veuve d'un de mes camarades tué en duel il y a dix-huit mois. — Madame Norbert? — C'est cela même; la veuve payera, j'en suis sûr. — Mais madame Norbert n'en est pas réduite à payer les jeunes gens qui lui plaisent, dit malignement Anatole. — Sans doute; ils vont se marier : c'est une avance. — Eh bien! colonel, je vous assure que vous ne serez pas payé, du moins avec l'argent de madame Norbert. — Parions? — Volontiers. — Un déjeuner pour six, aux Provençaux? — Je le veux bien. Cependant, colonel, ajouta Anatole, comment saurons-nous le fait? Ni l'une ni l'autre de ces deux personnes ne s'en vanteront. — D'abord, répondit le colonel, vous prétendez que M. de Meyran n'a d'autre moyen pour payer que de s'adresser à madame Norbert; ensuite vous ne connaissez pas bien ce jeune homme si vous le croyez discret : il se vante volontiers de son pouvoir sur la veuve; c'est par ce moyen qu'il a tiré quelque argent de la petite de Renoncourt, dont il est le débiteur. Nous serons instruits, soyez-en persuadé... A après-demain, à midi, au Palais-Royal, car il faut donner vingt-quatre heures à M. de Meyran, c'est le droit du jeu.

Et le pari fut conclu.

Cependant, M. Ernest sortait triste et pensif du petit salon où il venait de faire une si énorme perte, et il traversa la salle du bal en évitant les agaceries des danseuses et la grosse gaieté des danseurs; il voulait, avant de quitter la rue du Mont-Thabor, avoir un moment d'entretien avec madame de Renoncourt, qui elle-même désirait ne pas le laisser partir sans un petit mot d'avertissement. L'ex-danseuse l'aperçut la première.

— Mon gentilhomme, lui dit-elle en lui frappant familièrement sur l'épaule, fais-moi le plaisir de passer un moment dans mon boudoir; nous avons à causer.

M. Ernest, quoique peu flatté de cette familiarité, sui-

vit docilement son hôtesse. Le luxe et l'élégance du boudoir répondaient à l'ameublement du reste de la maison; la soie pendait aux fenêtres et recouvrait un divan circulaire; une petite cheminée de marbre blanc soutenait une pendule d'albâtre, et sur le papier satiné des murailles on voyait l'histoire de Psyché, par Fragonard, gravures alors à la mode, et dont les grâces molles et quasi antiques étaient fort appréciées au commencement de ce siècle. C'était un lieu disposé pour les douces confidences, les épanchements de l'âme, les joies de l'amour heureux; mais, comme on le pense bien, nul sentiment de tendresse ne guidait les deux personnes qui venaient d'y entrer.

— Ah! mon petit, nous allons bien vite, dit madame de Renoncourt à M. Ernest quand elle fut seule avec lui et la porte close; comment! quarante mille francs de perte dans une soirée! Nous devons quarante mille francs à M. le colonel L***! — Comme tu dis, mon ange; voilà ce qu'on gagne à venir chez toi.

Madame de Renoncourt prit un air de dignité offensée.

— M. de Meyran, dit-elle, on gagne chez moi quand on doit gagner; il n'y a pas de tours de passe-passe ici; point de cartes biseautées; et vous avez joué à un jeu où on ne met point au flambeau. — Voilà ce qui te fâche. — Cela et autre chose. — Voyons cette autre chose? — L'honneur de ma maison, M. Ernest, reprit madame de Renoncourt; que pensera-t-on de moi dans Paris, quand on apprendra qu'il a été perdu, dans une seule partie, quarante mille francs au jeu chez madame de Renoncourt, et qu'ils n'ont pas été payés... et à un jeu bête encore, à la dame de cœur! — Un jeu où on ne met pas au flambeau, dit Ernest. — Plaisantez, je vous le conseille. — Ecoute, mon enfant, dit Ernest, raisonnons; cela vaut mieux que de nous quereller : ne crains pas ce qu'on dira de toi dans Paris, ta réputation est faite. Il s'agit pour moi de payer le colonel. Prête-moi de l'argent. — Vous me devez déjà mille écus, Ernest. — Et tu as mon billet. Tu sais que mon père est riche, qu'il a une terre en Nor-

mandie, des maisons à Paris; prête-moi quarante mille francs, je te ferai un billet de cinquante. — Allons donc, est-ce que j'ai quarante mille francs? — Toi, non, tu n'as pas un sou, mon enfant, je le sais, mais tu as un capitaliste, allemand ou parisien, je le sais aussi, qui fournit aux frais de ta maison et prélève les bénéfices. Cet homme n'ignore pas que je serai riche un jour, et s'il tient à ce que tu appelles l'honneur de ta maison, il a intérêt à ce que le colonel L*** soit payé. — Du tout, nous ne répondons pas des dettes des joueurs, nous ne répondons que de l'intégrité du jeu... Ah! ah! mon capitaliste m'a fait un beau train quand il a su que je vous avais prêté mille écus, Ernest. Il regarde votre lettre de change comme un chiffon. La voulez-vous pour quinze cents francs? — Si j'avais gagné, dit Ernest avec effronterie, le marché serait proposable, mais j'ai perdu. — Il faut payer, dit madame de Renoncourt. — Ecoute encore, tu as un vieil usurier qui fait des miracles dans l'église Saint-Roch. — Le père Monti? — Lui-même; s'il voulait un peu m'aider. — Monti n'a pas quarante mille francs dans sa paillasse. Il ne prête d'ailleurs qu'un écu après l'autre... Mais, Ernest, mon petit, tu ne penses pas à ta seule ressource? — Est-ce que tu vas me conseiller de voler mon père? — Fi donc! dit madame de Renoncourt, je suis trop honnête femme pour avoir des idées pareilles. — C'est entendu... Quelle est cette ressource? — Ecoute à ton tour, petit.

M. Ernest, qui ne voyait aucun moyen de sortir de l'ornière où il était tombé, dressa l'oreille à cet espoir incertain qu'on faisait luire à ses yeux et prit un air attentif.

— Ecoute, dit madame de Renoncourt, tu ne devines pas? — Parle donc! — Ta veuve! — Madame Norbert? s'écria Ernest. — Sans doute : elle est riche à millions, et quarante mille francs pour elle, c'est comme pour nous une pièce de deux francs. Et, ajouta la jeune femme, quand je dis quarante mille francs, c'est quarante-trois

que je veux dire, parce que de cette affaire tu me payeras mes mille écus, mon petit, et je te rendrai ton chiffon.— Madame Norbert? Impossible! dit Ernest. —Tu dis qu'elle t'aime? Si tu ne me trompes pas, elle en donnerait bien d'autres pour t'être agréable. En ai-je vu, à l'Opéra, des femmes donner de l'argent pour des riens, pour des misères, pour des fantaisies! — Je croyais, dit Ernest, qu'à l'Opéra c'était tout le contraire.—En fait d'hommes, dit avec un aplomb imperturbable madame de Renoncourt, il y a deux classes.

Cependant M. Ernest venait de tomber dans une mélancolie profonde; un retour sur lui-même lui révélait la position fatale où il se trouvait. Il jeta un coup d'œil sur la pendule d'albâtre : elle marquait neuf heures.—C'est bien, dit-il à madame de Renoncourt, tu as raison, il faut voir madame Norbert· c'est ma dernière espérance.

Il se leva pour partir.

— Quarante-trois mille, entendez-vous, Ernest? Ne vous trompez pas de chiffre, et je vous attends à déjeuner. — Allons donc! demain matin il faut que je sois au ministère. — Eh bien, à dîner.

M. Ernest sortit, l'âme bourrelée et donnant au diable la rue du Mont-Thabor, les danseuses qui se font dames de tripot et les capitalistes allemands. Il longea la rue Castiglione et y prit route sous les arcades, qu'il parcourut en long et en large, pour réfléchir à sa position et prendre un parti.

— Voyons, se disait-il, irai-je trouver Juliette? Suivrai-je le conseil de la petite de Renoncourt? Ma foi, je n'ai que ce moyen pour payer. Je connais Juliette, elle ouvrira son coffre-fort... Mais que pensera-t-elle? Elle me regardera comme un dissipateur, un joueur : épousera-t-elle un homme pareil?... Non, non, elle ne saura rien, il faut qu'elle ignore tout... Alors, je ne paye pas... Ne pas payer une dette de jeu! Le colonel se plaindra, criera; je perdrai ma place au ministère. Juliette en apprendra la cause et j'aurai auprès d'elle la réputation d'un joueur,

et d'un joueur de mauvaise foi. Il faut que madame Norbert paye, et elle payera!

Une idée lumineuse traversa son esprit et il quitta en courant la rue Castiglione pour se rendre rue Cérutti où logeait madame Norbert. Ce soir-là, la jeune veuve était seule, assise, ou plutôt couchée dans un grand fauteuil, ayant auprès d'elle une table qu'éclairait une lampe qu'on appelait alors lampe astrale, et dont l'invention était récente; sa main paresseuse passait de son panier à ouvrage à une brochure, incertaine si elle prendrait le livre ou si elle se servirait de l'aiguille; dans le fond, Juliette songeait à mille choses qui lui faisaient trouver sa solitude et son *far-niente* agréables. Ce qui la réjouissait surtout dans les événements de la quinzaine écoulée, c'était le mariage de mademoiselle Charlotte de Meyran. Ce mariage avait pour elle trois résultats heureux : l'éloignement d'un cousin fatigant, celui d'une ennemie, et, par-dessus tout, le désappointement de M. Anatole de Linant, auquel elle enlevait une femme qu'il aimait, ou du moins qu'il poursuivait, car elle le croyait incapable d'amour.

— Il faut avouer, se disait-elle, qu'Ernest m'a servie avec autant d'intelligence que de promptitude.

A propos d'Ernest, ses idées prirent un autre cours. L'aimait-elle? Epouserait-elle un jeune homme qui, en fin de compte, lui donnerait pour belle-sœur qui?... Madame d'Herbois... Pourquoi se mentir à elle-même? Oui, elle l'aimait, et en l'épousant, il ne serait peut-être pas impossible de lui faire obtenir cette préfecture que M. Anatole de Linant était sans doute destiné à poursuivre longtemps en vain. Quant à madame d'Herbois, dans ce cas-là deux fois sa parente, il y a loin de Rodez à Paris, et le frère et la sœur ne s'aimant pas, il était probable qu'alors même Juliette ne verrait jamais sa belle-sœur. Du frère et de la sœur son imagination passa au souvenir de madame de Linant, la mère de M. Anatole.

— Oh! celle-là, pensait-elle, doit mettre ses souffrances au pied de la croix, et me dévouer charitablement à l'enfer.

La porte du salon s'ouvrit tout d'un coup, et on annonça M. Ernest de Meyran.

— Eh! venez donc, monsieur, venez égayer la solitude d'une pauvre veuve délaissée, qui n'a plus son cousin d'Herbois pour lui faire passer son temps agréablement. Prenez ce fauteuil, dit encore Juliette avec gaieté, et dites-moi la mine qu'avaient les nouveaux mariés quand ils sont montés dans le coche de l'Aveyron. Etait-ce bien un coche, monsieur, ou une charrette? Car je sais que M. d'Herbois a acheté ici des charrettes, et il a pu vouloir les utiliser... Mais qu'avez-vous, M. Ernest? vous êtes tout pâle! Est-ce que vous venez du mélodrame? — Non, madame, je viens de dîner au Palais-Royal. — Eh bien! j'ai envie de m'y faire conduire par mon tuteur un de ces jours. Nous verrons si je reviens d'aussi mauvaise humeur que vous l'êtes. — Voici, madame, et j'avais besoin de me trouver avec une personne qui pût partager mon chagrin. — Parlez, Ernest, parlez. — Nous étions six, madame, qui devions dîner ce soir aux Provençaux; un dîner de garçons, un dîner privé, dans un cabinet particulier. Parmi les convives se trouvait le colonel L***. — J'ai entendu parler de ce colonel, dit Juliette, un franc et bon militaire, attaché, je crois, au ministre de la guerre. — Précisément, dit Ernest. — Mon cousin le ministre m'en a parlé, ajouta Juliette. — Je n'ai rien à dire contre sa probité, continua Ernest. Après le dîner on a parlé de jouer, et on a apporté des cartes. Je ne suis pas joueur, mais je n'ai pu me refuser à faire une partie de piquet. — Et vous avez perdu? — Au contraire, madame. — C'est donc le gain qui vous attriste? — Permettez, madame; je gagnais plus qu'il n'est convenable de gagner. Le colonel s'est plaint d'un jeu auquel il n'était pas heureux, et il a proposé la dame de cœur, premier enjeu un napoléon, toujours en doublant. — Et vous avez perdu cent napoléons; six mois d'appointements... Je vous ferai avoir une gratification, Ernest, j'en parlerai à madame C***. — J'ai perdu quarante mille francs, madame.

Juliette fit un bond sur son fauteuil.

— Quarante mille francs! dit-elle, que vous devez au colonel L***? — Oui, madame. — Mais, mon Dieu! c'est une somme énorme... Elle vous a été gagnée loyalement? — Très-loyalement, madame. — Ernest, il faut que votre père paye cela.

Le jeune homme fit un geste de désespoir.

— Lui? Il me verrait traîner en prison, sans tirer un sou de sa poche; il ne le peut peut-être pas. — Il le peut fort aisément, il est en fonds, je le sais. — Comment cela, madame? — Je le sais par mon notaire; M. de Meyran a vendu sa maison de la rue de la Michodière, et il a reçu ce matin trois cent mille francs qui sont, au moment où je vous l'apprends, dans son portefeuille.

C'était une fort mauvaise nouvelle pour M. Ernest, qui comprenait fort bien que cette maison serait de moins dans la succession de son père et que le produit ne s'y retrouverait pas. Juliette sonna, elle se fit apporter son écritoire et écrivit une lettre pressante à M. de Meyran, qu'un domestique porta sur-le-champ à son adresse. Les maisons étaient voisines.

— Mon Dieu! disait Juliette, comment se fait-il qu'un jeune homme comme vous, qui n'est pas joueur, se soit laissé emporter jusqu'à perdre une si grosse somme?

M. Ernest, qui s'était bien gardé de dire toute la vérité et d'avouer qu'il fréquentait la maison de madame Renoncourt, raconta avec sincérité combien le jeu qu'il avait joué était décevant, et combien il était naturel qu'on s'y laissât emporter sans se douter du danger.

— Hélas! madame, dit-il, essayez vous-même, et vous verrez qu'en doublant toujours la mise on arrive à des sommes énormes, seulement en perdant cinq ou six fois de suite.

Le domestique revint avec la réponse de M. de Meyran. Cette réponse n'était pas insultante, mais elle était grossière; M. de Meyran disait à madame Norbert qu'il n'avait pas un sou à donner pour son fils; que, quant à elle, il

croyait devoir l'avertir que lorsqu'on aimait les libertins, on s'exposait à être ruinée par eux. La rougeur de la colère monta aux joues de Juliette.

— Vous avez raison, dit-elle, votre père est impitoyable. — Recevez mes adieux, madame, dit alors Ernest en se levant. — Et où voulez-vous aller? — Je ne puis plus demeurer à Paris, madame, répondit Ernest, et difficilement en France; je vais m'expatrier, me livrer au travail, au commerce, que sais-je? Et si jamais je puis réunir la somme que j'ai perdue, je reviendrai m'acquitter. — Vous avez raison, monsieur, dit Juliette que des sentiments généreux touchaient toujours quand ses passions haineuses ne l'agitaient pas; vous avez raison : voilà le parti que je prendrais si j'étais homme et dans la position où vous vous trouvez. — C'est à en mourir, dit Ernest en versant des larmes, sans parler d'un sentiment profond qui me préoccupe sans cesse, et que je dois taire en ce moment; sans parler de ma carrière perdue, de mon honneur compromis; j'ai le cœur brisé en pensant qu'un homme que je hais, et qui me hait, a été témoin de mon malheur et qu'il s'en est réjoui. — De qui voulez-vous parler, monsieur? — Et de qui parlerais-je, si ce n'est de M. de Linant, votre ennemi et le mien? — M. de Linant, dit Juliette avec émotion : il paraît que vous rompez le pain avec vos ennemis et que vous partagez leur sel... puisque vous dînez avec eux. — Moi dîner avec M. Anatole, madame? Jamais! — Mais vous m'avez dit qu'il s'agissait d'un dîner? — Il paraît, répondit Ernest, que M. de Linant connaît le colonel L*** et qu'il avait affaire à lui. Il est entré dans la pièce où nous étions au moment même où on proclamait ma perte, et il est sorti avec le colonel.

Juliette, les poings serrés et immobile sur son fauteuil, réfléchissait profondément.

— Quelle affreuse idée, disait M. Ernest, de penser qu'un père... un père!..ne s'émeut pas! qu'il n'a pas souci de son fils, qu'il ne tient pas même à l'honneur de son

propre nom!... Ah! M. Anatole, M. Anatole; vous allez ce soir réjouir votre mère du récit de mon infortune, je le sais. — Il faut qu'un ami vienne à votre secours, M. Ernest, dit Juliette, absolument. — Eh! madame, je n'ai pas d'ami qui ait quarante mille francs... Et d'ailleurs, ajouta M. Ernest, avec un ton de mépris pour lui-même parfaitement joué, une dette de jeu! Qui est-ce qui s'empresse de payer une dette de jeu?

Juliette appuya sa tête sur sa main, et elle se laissa aller à une méditation profonde. L'amour et l'amour-propre luttaient chez elle et allaient la conduire à une action qui cependant lui répugnait. Sa préférence pour Ernest avait transpiré, et surtout n'avait pas échappé à M. de Linant : que dirait cet homme quand il apprendrait que l'objet de l'amour de madame Norbert s'était déshonoré par une dette qu'il n'avait pas payée? Et M. de Linant ne pouvait pas l'ignorer : il avait été témoin du fait. Juliette prit cette plume encore imbibée d'encre, qui avait vainement sollicité la pitié de M. de Meyran père, et elle traça quelques mots à la hâte.

— Tenez, monsieur, dit-elle à M. Ernest, portez cela chez mon homme d'affaires, il vous donnera la somme dont vous avez besoin, et n'en parlons plus. — Jamais, madame, jamais! s'écria M. Ernest en se levant. — Soyez donc raisonnable, Ernest; tout ceci ne mérite pas que nous nous en occupions plus longtemps. C'est une parure de Bœhmer que je n'achèterai pas, voilà tout. — Madame, je n'accepterai pas un sacrifice pareil. — Allons donc! une fantaisie; me croyez-vous capable d'hésiter entre une fantaisie et la réputation d'un ami? — Encore une fois, madame, vous ne me déciderez jamais... — Je le veux, monsieur, je le veux! s'écria Juliette en se levant à son tour. Du reste, ajouta-t-elle en plaçant le bon qu'elle venait de tracer sur le bord de la table, tout vous est loisible; agissez comme il vous plaira; mais prenez garde, je verrai par votre conduite le prix que vous mettez à votre réputation.

En parlant ainsi, elle passa devant le jeune homme qu'elle salua de la main; elle quitta le salon et entra dans sa chambre à coucher où il n'était pas permis à M. Ernest de la suivre. Dès que celui-ci fut seul, il s'élança sur le précieux papier.

— Enfin, elle y est venue, se dit-il, ce n'a pas été sans peine... et franchement, ce n'est pas pour moi qu'elle livre ces billets de banque; ce n'est pas l'amour qui la pousse, c'est la haine. Si M. de Linant n'était pas venu me surprendre au milieu de mes désastres, quand la dame de cœur m'abandonnait si traîtreusement, le colonel aurait attendu son argent plus de vingt-quatre heures, ma foi... Il faut que je me range cependant; il faut que je renonce à la société de la petite Renoncourt... Juliette n'est pas femme à sauver deux fois ma réputation : elle est cousine de mon beau-frère, M. d'Herbois, qui n'a plus de billets de banque à mon service.

Le lendemain matin, M. le colonel L*** était payé, et M. Ernest, au lieu d'aller à son ministère comme il l'avait dit, se trouvait assis devant une petite table, vis-à-vis de madame de Renoncourt, dont il partageait le déjeuner de l'infortuné lieutenant Norbert; chez elle, madame de Renoncourt se piquait de plus de sobriété; il est de bon ton de peu manger, et tout comme des bains de l'Eurotas donnaient jadis de l'appétit aux Spartiates, les battements excitent de nos jours les sucs gastriques des rats de l'Opéra. Madame de Renoncourt ne faisait plus de battements; elle n'avait plus faim. A peine si elle suçait un os de poulet, ou si elle entamait une béchamel. Elle aimait toujours le champagne, quoique le champagne agace les nerfs, et avait sucé avec le lait (le lait d'une portière!) un goût pour le cassis qu'elle ne savait pas dissimuler. M. Ernest avait le franc et solide appétit de son âge, et il mangeait en homme débarrassé des soucis qui l'avaient obsédé la veille.

— Tu dis donc, mon petit, que tu es venu pour m'ôter toute inquiétude? — Oui, parbleu! je suis revenu pour te

tranquilliser sur l'honneur de ta maison. Le colonel L*** est payé. — Je vous ai dit, Ernest, que je ne répondais pas des dettes du jeu, quoique je sois charmée quand on les paye. Ce qui m'inquiète principalement, ce sont mes mille écus. — Est-ce que tu as jamais pensé que j'irais tourmenter madame Norbert pour tes mille écus? — Ainsi c'est elle qui a payé? — Et qui veux-tu que ce soit? Mon cancre de père se ferait ouvrir les quatre veines plutôt que de donner son argent. — Et ça ne la gêne pas, cette femme? — Pas le moins du monde. — C'est encore mieux qu'à l'Opéra, dit madame de Renoncourt. Ecoute, mon petit, crois-moi, épouse. J'ai remarqué qu'à l'Opéra, après des opérations comme celle d'hier, on se brouille. Epouse, mon garçon.

M. Ernest promit de se conformer à ces sages conseils, et, après s'être engagé à payer mille écus sur ses premiers gains, il prit congé de madame de Renoncourt pour faire acte d'apparition à son ministère.

Juliette était heureuse, elle excusait facilement la perte énorme de M. Ernest.

— A son âge, se disait-elle, et quand on n'est pas joueur, on ne calcule rien, on ne prévoit rien, on est entraîné sans le savoir. Il ne savait pas ce qu'il faisait; cela vaut mieux. Et comme il m'aime! Il est venu à moi, sans réflexions, sans projets, sans calculs. Que sa résolution de s'expatrier était généreuse! Quel étonnement quand je lui ai dit : « Allez chez mon homme d'affaires. » Quel refus! Cependant si mon tuteur savait tout ceci, il me gronderait. Qui le lui dira? Qui saura que j'ai été assez heureuse pour tirer de l'abîme un jeune homme imprudent?... Abandonner Ernest aux sarcasmes envenimés de madame de Linant, c'était à mourir de honte. Je me souviens, ajoutait-elle en se relevant à moitié sur son lit, de m'être trouvée un jour malheureuse de ma fortune. Insensée! que serais-je devenue aujourd'hui si je n'étais pas riche? Pauvre Ernest! quelle mauvaise heure il a dû passer! La leçon lui profitera.

Elle s'endormit paisiblement et rêva que M. Ernest de Meyran, son époux, était nommé préfet de la Gironde, tandis que M. de Linant sollicitait en vain une modeste place de conseiller de préfecture.

M. Ernest eut à essuyer les reproches de son père.

— Ainsi donc, monsieur, lui dit M. de Meyran, vous jouez? Vous perdez quarante mille francs que vous n'avez pas, et vos amis ont recours à moi; il leur semble tout naturel que j'ouvre ma caisse parce que mon fils va dans des tripots jouer sur parole. — C'est malgré moi qu'on s'est adressé à vous, monsieur, répondit Ernest; madame Norbert savait que vous aviez cent mille écus. — Moi, cent mille écus! s'écria M. de Meyran. — Oui, monsieur, cent mille écus qui viennent de la vente de votre maison de la rue de la Michodière. — Ah! on sait cela. Mais sait-on aussi l'emploi que j'en veux faire? Croit-on que j'aie vendu ma maison pour en jeter le produit dans la Seine ou dans vos mains? Ce qui reviendrait au même. Et cette belle dame, qui s'intéresse si fort à vous, a-t-elle payé? — Que vous importe, monsieur? dit Ernest moins confiant avec son père qu'il ne l'avait été avec la Renoncourt. — Je vois l'affaire, reprit M. de Meyran, elle a payé; ah! si elle suppose que je la rembourserai... — Elle ne le pense pas. — Elle fait bien: la folle, la folle! épousez-la, monsieur, vous ferez un beau ménage. — C'est le conseil que m'a donné ce matin une jolie femme, répondit Ernest avec impertinence.

Le cachemire noir.

M. de Linant paya le dîner qu'il avait perdu. Six personnes se réunirent dans un petit salon des Frères Provençaux, et là, au milieu des merveilles gastronomiques

de l'époque qui faisait grand cas des poulets à la marengo, qui mangeait des truffes et buvait du champagne, comme nous le faisons aujourd'hui, on déchira à belles dents la réputation de madame Norbert, une femme qui dépensait son bien pour soutenir dans le monde un petit aigrefin.

— Impossible! dit un des convives qui voulait savoir les détails. — Monsieur, répondit le colonel, j'ai gagné avant-hier plus de quarante mille francs au petit Meyran, un employé à quinze cents francs ou à mille écus, à qui son père ne donne pas un sou, et il m'a payé le lendemain, absolument comme aurait fait le caissier du Trésor.—Ce M. de Meyran a la lampe d'Aladin, dit malignement M. Anatole. — Il a madame Norbert, reprit le colonel, et il s'en est vanté à la petite Renoncourt qui me l'a avoué. M. de Linant, vous connaissez madame Norbert?—Pour mes péchés, messieurs, dit Anatole en s'adressant à toute la compagnie; un mien oncle voulait me le faire épouser; heureusement le mariage s'est rompu. — Vous connaissez donc sa fortune? — Vous allez donc nous dire pour combien de temps elle en a avec un gaillard comme M. Meyran le fils. — Cela peut durer six ans, sept ans au plus; après, il ne lui restera d'autre parti à prendre que de passer en Angleterre et d'entrer comme dame de compagnie dans une famille anglaise. Elle pourra donner des leçons de français aux enfants et leur enseigner les premiers éléments de piano.

M. de Linant répandit l'anecdote dans les maisons qu'il fréquentait; ses convives ne se turent pas, et l'on sut que M. Ernest de Meyran perdait des sommes énormes dans la rue du Mont-Thabor, et que madame Norbert les payait. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du ministre de la guerre; mais comme, dans des circonstances pareilles, les personnes intéressées sont toujours les dernières instruites, Juliette ne se doutait de rien.

Un écrivain spirituel, dont nous avons cité le nom au commencement de ce récit, un rival d'Addison, qui peut-être a plus de grâce que l'auteur anglais, s'il n'en a pas la

profondeur, M. de Jouy place l'engouement des dames françaises pour les cachemires à peu près au commencement du XIXe siècle; ce fut une suite de la campagne d'Egypte; nos officiers, vainqueurs des Mameluks, revinrent du Caire et de Rosette rapportant avec eux ces précieux tissus, et ils en firent hommage aux dames de leurs pensées; ce fut l'étincelle qui tombe sur une traînée de poudre. Toutes les femmes voulurent avoir des cachemires; elles vendirent leurs diamants pour se procurer le précieux produit des chèvres du Thibet. Deux ou trois vieux Turcs, dit M. Jouy, qui erraient dans Paris sales et déguenillés, furent fort étonnés de se voir dépouillés de leurs ceintures et de leurs turbans, qu'on les suppliait de vouloir bien échanger contre des poignées d'or. L'impératrice Joséphine avait de superbes cachemires, les dames de la cour l'imitèrent, et l'engouement s'étendit jusqu'à la ville; les femmes de banquiers se montrèrent couvertes de ce gracieux ornement qui avait alors un prix fabuleux; les actrices n'eurent de sourires que pour ceux qui pouvaient leur offrir un châle soyeux. Les gourmands de Rome achetaient un turbot plus cher qu'un bœuf; les jolies femmes de Paris mirent volontiers plus d'argent à un cachemire qu'à une métairie. Madame Norbert était assez riche pour se procurer cette parure, elle n'y manqua pas. Une revendeuse à la toilette lui apporta un jour un cachemire noir, si soyeux et si léger qu'il pouvait passer dans un anneau, et en même temps si ample qu'il la couvrait tout entière; il venait de cette belle ville de Cachemire, où règne un printemps perpétuel, et à peine s'il s'était arrêté deux ou trois jours à Delhy pour former, une fois seulement, le turban du rajah, couvert ce jour-là d'une multitude de diamants. Le rajah l'avait donné à sa sultane favorite qui l'avait vendu à un marchand européen, récemment arrivé à Paris et dont la revendeuse à la toilette n'était que la courtière. On ne trouverait pas en France son pareil; il fallait six ans à un ouvrier cachemirien pour en fabriquer un semblable.

— Je l'aurais bien offert à l'impératrice, dit la revendeuse; mais on m'a assuré que je ne pourrais pas parvenir jusqu'à Sa Majesté; il aurait fallu confier mon châle en mains tierces, et c'est toujours dangereux. Ensuite, l'impératrice ne paye pas comptant : on ne peut refuser du crédit aux Tuileries, et il me faut des espèces, parce que mon marchand veut retourner dans l'Inde.

Juliette admira le cachemire, le mania, l'essaya et fut surtout ravie des palmes légères qui l'entouraient, de l'élégante rosace qui occupait le milieu et ressortait sur le fond noir du châle. L'origine du cachemire n'était pas douteuse, sa beauté était vraiment unique. De peur de rougir de sa prodigalité, Juliette ferma les yeux en donnant à la revendeuse le prix qu'elle en demandait, et garda le châle. Quand elle parut dans le monde, revêtue de cet ornement digne d'une sultane, ce fut un cri d'admiration.

— D'où vient-il? Comment l'avez-vous eu? Que vous coûte-t-il?

Et Juliette racontait complaisamment l'histoire de son châle, fabriqué à Cachemire, porté une fois par un prince indien, donné à une sultane et apporté en Europe par un riche marchand. Toutes les femmes convenaient de sa beauté et toutes avouaient n'avoir jamais vu son pareil.

Les belles dames de Paris avaient alors un second engouement qui, chez quelques-unes, était plus vif que le premier. Les mères avaient raffolé de l'acteur Molé; Elleviou faisait tourner la tête des filles. C'était un homme charmant, bien fait, d'une figure gracieuse et expressive, acteur parfait, chanteur excellent, non par le volume de la voix ou la science musicale, mais par l'expression qu'il savait donner à son chant, et la justesse avec laquelle il savait faire marcher de concert l'action scénique et les notes du musicien. Elleviou apportait dans le monde où il était reçu un ton excellent et un commerce d'une sûreté remarquable. Il eut beaucoup de bonnes fortunes, et ce ne fut pas par lui qu'on les connut. Enfin, deux femmes se battirent pour lui au bois de Boulogne, comme jadis

deux femmes aussi mirent l'épée à la main pour se disputer M. de Richelieu. Etrange honneur que partagea ainsi un comédien avec un maréchal de France.

Un jour, sur le midi à peu près, M. de Linant aperçut, cachée dans une petite voiture de place, qui gagnait le quartier du Temple, une femme dans laquelle il crut reconnaître madame Norbert; c'étaient ses traits, son front haut, son regard assuré; cette femme était coiffée d'une capote de soie verte, parure du matin, qu'on appelait une calèche; elle aperçut Anatole et baissa subitement la tête.

— C'est elle, se dit Anatole, elle ne veut pas être vue de moi surtout. Elle va rejoindre M. Ernest, je ne sais où.

Il jeta un regard plus attentif dans l'intérieur du fiacre, et il reconnut sans peine ce cachemire noir, tant envié des dames de la cour même, et qu'il avait dû déjà entrevoir sur les épaules de Juliette.

— C'est la matrone d'Ephèse, dit-il, à qui les soirées du successeur du lieutenant Norbert coûtent quarante mille francs.

La haine et le besoin de nuire à une femme qu'il haïssait conduisirent M. de Linant à espionner Juliette, ou du moins la personne qu'il prenait pour elle. Il laissa passer le fiacre, prit un cabriolet qui stationnait sur le boulevard, et se plaçant à côté du cocher :

— Suivez ce fiacre, lui dit-il, et tenez-vous toujours à vingt pas derrière.

Le fiacre acheva paisiblement sa course et s'arrêta devant le *Cadran bleu,* lieu célèbre dans les fastes de la gourmandise et de l'amour heureux. Là, les verrous étaient sûrs, les garçons discrets et le mystère impénétrable. Aussi le *Cadran bleu* avait-il une réputation aujourd'hui éteinte, parce que les fils ne veulent pas être heureux là où l'étaient leurs pères. Anatole, tapi dans un coin du cabriolet, vit descendre du fiacre la femme qu'il poursuivait ainsi, et rien qu'à sa démarche il reconnut Juliette.

— Je ne me trompe pas, dit-il; c'est elle.

Il laissa s'écouler quelques minutes, puis il descendit

du cabriolet et entra au *Cadran bleu*. Il avisa un garçon, et, s'approchant de lui, il lui mit une pièce d'or dans la main, moyen puissant, même au *Cadran bleu*, où la discrétion des garçons était proverbiale.

— Mon ami, lui dit-il, il vient d'entrer ici une dame en chapeau vert et en châle noir? — Oui, monsieur. — Un cachemire? — Vrai cachemire, dit le garçon d'un air connaisseur; et des beaux. — C'est elle, pensa Anatole. Et, ajouta-t-il tout haut, vous connaissez cette dame?

Le garçon se mit à sourire.

— Oui, monsieur, dit-il, et monsieur la connaît aussi? — Sans doute, et que vient-elle faire? — Ah! monsieur, ce qu'elle vient faire? Ce qu'on fait au *Cadran bleu*, elle vient déjeuner... Un déjeuner fin; j'étais là quand sa femme de chambre est venue apporter le menu... une jolie fille, la femme de chambre. — C'est Claudine, la confidente de sa maîtresse; mais, mon ami, reprit-il, elle ne déjeunera pas seule, ni avec sa femme de chambre. — Oh! non, monsieur. — Et vous savez qui déjeunera avec elle? — Sans doute, monsieur, on doit servir dès qu'*il* arrivera. — Ah! ah! et vous pouvez me nommer cette personne; un homme, n'est-ce pas?

Le garçon roulait dans sa main le napoléon qu'il venait de recevoir, il le regardait, il avait l'air de dire que vingt francs c'était bien peu pour le secret qu'il allait livrer. M. Anatole s'aperçut de ce manége, et il plaça dans la main du garçon un second napoléon.

— Je suis bien sûr, dit le garçon, que monsieur n'est pas le mari de cette dame, mais peut-être est-il son amant? — Oh! non, s'écria M. Anatole, ni je n'ai envie de l'être, je vous en réponds. — Alors je puis parler, dit le garçon. Ce monsieur qui va venir, monsieur le connaît. — Je le crois : après? — Eh bien! monsieur, c'est M. Elleviou... Elleviou, l'acteur de Feydeau, vous savez? — Elleviou! répétait Anatole, Elleviou! — Lui-même; vous n'avez qu'à vous placer là, près de l'écaillère, vous le verrez venir.

M. de Linant sortit du *Cadran Bleu,* et sans se placer auprès de l'écaillère, comme on le lui conseillait, il se cacha derrière un arbre du boulevard, d'où il pouvait tout voir sans être vu. Il savait que Juliette avait une prédilection pour l'Opéra-Comique, que M. de Bussière y louait une loge, dont elle avait la clef, et qu'elle occupait fort souvent. Elleviou avait fait des conquêtes plus précieuses encore que celle de madame Norbert.

— M. Ernest a fait son temps, pensa-t-il; il était ruineux, on l'a remplacé.

Il achevait à peine ces réflexions charitables, qu'il vit venir, dans un léger boghei, Elleviou, conduisant lui-même un cheval fringant : l'heureux acteur s'arrêta près de l'arbre même contre lequel Anatole était adossé; il donna les guides au petit domestique qui l'accompagnait, s'élança sur le sol d'un air moqueur et entra au *Cadran bleu* en chantant à demi-voix :

Oui, c'en est fait je me marie, etc.

— Ah çà! se dit M. de Linant, est-ce qu'elle l'épouserait? Violente et passionnée comme elle est, elle en est capable... Non, non, c'est une fantaisie, elle veut avoir à son tour l'enfant chéri des dames, l'acteur à la mode. Il faut que je prévienne de tout ceci le colonel L*** pour qu'il ne s'aventure plus à jouer à la dame de cœur avec M. de Meyran : Juliette ne payerait plus.

M. de Linant ne tarda pas à faire circuler l'histoire du déjeuner au *Cadran Bleu*, avec des commentaires aussi bienveillants que ceux employés pour populariser le récit de la partie de jeu de M. de Meyran, et des quarante mille francs donnés par Juliette à cette occasion.

— Madame Norbert part bien, disait-il, elle a de jolis débuts. M. de Meyran, un; Elleviou, deux; après dix-huit mois ou dix-neuf mois de veuvage; elle ira loin. Seulement elle fait trop de frais, elle sera ruinée avant

trente ans, et j'ai prédit qu'elle finirait femme de chambre.

M. Anatole ne manquait pas de raconter à sa mère ce qu'il appelait les exploits de madame de Norbert, et celle-ci, en faisait part pieusement à ses amis et connaissances; elle distillait doucement son poison et recommandait aux personnes pieuses une jeune femme, d'une famille honnête, même distinguée, qu'on avait élevée religieusement, dans le cœur de laquelle on avait inculqué de bonne heure la semence de la morale la plus pure, et qui avait quitté le sentier de la vertu, qui déshonorait son nom, le nom d'un brave officier.

— Il faut la plaindre, disait madame de Linant avec componction, et prier pour elle; peut-être reviendra-t-elle au bien; croiriez-vous que cette femme s'est éprise d'un fol amour pour un chanteur, pour Elleviou, et qu'elle se compromet au point de lui donner des rendez-vous chez un restaurateur, au *Cadran Bleu!*

Le monde est peu charitable; les femmes exemptes de tout soupçon sont mauvaises langues pour se faire valoir; les autres le sont pour se faire excuser. On aurait trouvé tout naturel que madame Norbert eût un amant, elle était veuve et libre; mais il était de mauvais goût de payer les dettes d'un jeune homme, ces choses-là ne se font pas. Ensuite, quand on a un amant, on le garde, on n'en prend pas un autre. On évite surtout de se lier avec un acteur, un acteur compromet; M. Elleviou surtout, connu par ses bonnes fortunes, et avec lequel une liaison ne pouvait qu'être passagère. On pardonne une passion; une fantaisie perd. Juliette l'éprouva, tout le monde s'éloigna d'elle sans qu'elle en pût deviner la cause. Son cousin, le ministre de la guerre, l'oublia totalement. Il donnait des fêtes sans songer à lui envoyer une invitation. Toutes ses amies oublièrent également le chemin de son hôtel et se firent celer quand elle allait les voir. M. de Bussière, le bon, l'indulgent M. de Bussière ne paraissait plus chez elle qu'avec un air triste et préoccupé; il fit un voyage en

Touraine peut-être pour se dispenser en même temps d'y venir et de s'expliquer. Juliette ne comprenait rien à ce délaissement. Elle alla voir, un matin, la seule amie qu'elle eût conservée, madame C***, la femme du ministre de l'intérieur, sa parente. Madame C*** était encore au lit, Juliette s'assit sur le lit même.

— Ma chère amie, lui dit-elle en lui tendant la main avec hésitation, expliquons-nous franchement : suis-je atteinte d'une maladie contagieuse? Dites-le-moi, et je retire ma main.

Madame C*** prit la main de Juliette et la serra dans la sienne.

— Oui, Juliette, lui dit-elle, je crois que vous êtes malade, et peut-être bien malade. — Voilà pourquoi tout le monde me quitte, m'abandonne, me délaisse? — Hélas! oui. — Voyons, dit Juliette les larmes aux yeux, puisque vous ne craignez pas de prendre mon mal, vous me l'expliquerez peut-être? — Je vous attendais, Juliette; j'attendais de vous des explications, ou du moins des preuves de votre innocence; ou vous êtes calomniée, ou vous êtes bien coupable. — Moi, coupable! et de quoi donc? — Une femme comme vous, jeune et belle, qui se compromet pour un jeune homme, se livre aux mains de ses ennemis. — Des ennemis! je n'en ai qu'un. — Cela suffit pour être frappée. — J'ai donc été frappée, madame? s'écria Juliette en quittant le bord du lit pour se placer debout sur le parquet. — Oui, ma bonne amie : vous avez été faible. — Faible! dit encore la veuve avec colère. Comment l'entendez-vous? — Il ne faut pas vous fâcher contre moi, Juliette, ce n'est pas moi qui vous accuse, au contraire, je vous défends. — Comment! J'en suis réduite à être défendue? — Et souvent en vain, ma bonne amie.

Juliette fondit en larmes.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! de quoi m'accuse-t-on? — Vous avez confiance en moi, Juliette, puisque vous venez me chercher à une heure si intime de la journée; séchez vos larmes et parlons avec raison. — Oh! madame!

ces larmes sont des larmes de rage. Voyons, de quoi m'accuse-t-on?

Juliette essuya les pleurs qui couvraient sa figure et reprit sa place sur le bord du lit.

— Vous aimez M. Ernest de Meyran, dit madame C***. — Je ne sais pas, répondit Juliette, je le crois : ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai pour lui une préférence bien marquée. — Je m'en doute depuis longtemps. Le ministre me parlait hier de ce jeune homme, on n'est pas très-content de lui; quoique actif et intelligent, il est loin de satisfaire ses chefs; il manque d'assiduité. — C'est un jeune homme, répondit doucement Juliette, qui n'est pas encore à sa place. J'espère qu'il y arrivera, et alors on connaîtra son mérite; jusque-là, il remplit avec indifférence des fonctions qu'il sent au-dessous de lui, c'est tout simple. — D'accord, dit madame C***, mais il joue. — Il a joué une fois, et il a perdu une somme énorme, je le sais. Son père, qui ne tient pas plus à l'honneur de son fils qu'au sien propre, aurait laissé Ernest subir l'ignominie qui s'attache à un joueur insolvable, et j'ai payé. C'est une avance; M. de Meyran sera riche un jour, il s'acquittera. Est-ce là tout ce qu'on me reproche? — Vous devez savoir, Juliette, combien un fait pareil peut être mal interprété. — Les ennemis corrompent tout, répondit Juliette; ils sont comme les harpies qui souillaient tout ce qu'elles touchaient. N'est-il pas vrai que ce jeune homme était perdu s'il ne se fût pas acquitté, et que vous-même vous m'avez conseillé de lui tendre une main amie? D'ailleurs ce que je vous avoue ici, personne n'en a la preuve. — On l'assure, pourtant. — Il n'y a qu'un homme capable d'assurer ce qu'il ignore, quand cela peut me nuire. — Et vous nommez cet homme? — M. de Linant. — M. de Linant? répéta madame de C***, un auditeur? On vient de le nommer maître des requêtes. — Lui? s'écria Juliette; ah! votre mari aussi se range du côté de mes ennemis? — Mon mari, Juliette, ne me consulte pas sur les affaires de l'Etat, et il ignore probablement les torts de M. de Linant

envers vous; car je ne pense pas qu'un homme qui poursuit une femme et qui la calomnie soit digne des bontés du ministre. Cependant, il faut avouer que vous avez été au moins imprudente dans votre générosité envers M. Ernest de Meyran. Mais ce n'est pas tout. — Ce n'est pas tout? M. de Linant a osé aller plus loin? — Beaucoup plus loin. Ecoutez-moi : vous allez souvent à Feydeau? — Oui. — Vous y avez une loge? — Oui, la loge de mon tuteur, M. de Bussière. — Vous admirez beaucoup Elleviou? — Beaucoup, et je ne suis pas la seule; pourquoi toutes ces questions? — Vous connaissez cet acteur? — Nullement; je ne l'ai jamais vu que sur les planches. — Soyez franche, Juliette; vous l'avez vu au moins une fois, au *Cadran Bleu*, où vous avez déjeuné avec lui. — Moi, déjeuner avec M. Elleviou, au *Cadran bleu!* Jamais, s'écria Juliette, jamais! O ciel! pour qui me prend-on? — Encore une question : où étiez-vous il y a cinq ou six jours à peu près, oui, il y a cinq jours de cela, où étiez-vous à midi, avec votre beau cachemire noir sur les épaules et la figure à demi cachée par un chapeau de soie verte?

Juliette plaça sa tête dans sa main pour rappeler ses souvenirs.

— Il y a cinq jours, madame, j'avais l'honneur d'être chez vous, ici, à dix heures, à onze heures et encore à midi; je ne vous ai quittée qu'à deux heures; quant à mon beau cachemire noir, vous savez qu'à la prière de votre mari lui-même, je l'ai confié à un fabricant qui veut en copier le dessin et en étudier le tissu. — C'est vrai, dit madame C***, et ce fabricant ne vous l'a pas rendu? — Non, madame, ce châle est encore chez lui, à mon grand regret, jusques à aujourd'hui. Maintenant j'en remercie le ciel. Un chapeau de soie verte... je n'en ai point... je ne porte jamais de vert, le vert me déplaît, il me brunit; je ne porte jamais de vert; non, madame, jamais! — Oh! ma pauvre Juliette, s'écria madame C*** en tombant dans les bras de sa parente, que vous êtes malheureuse! vous passez dans le monde pour la maîtresse d'Elleviou.

Juliette sourit avec dédain.

— Que m'importe? dit-elle, il me suffit que cet homme ne m'ait jamais approchée, ni de près, ni de loin. — Hélas! non, Juliette, dit madame C*** en embrassant de nouveau sa parente, cela ne suffit pas. Le monde est impitoyable, il frappe les yeux fermés, et une fois qu'il a frappé les premiers coups, il frappe toujours sans vouloir jamais rouvrir les yeux.

Il fallait cependant remonter à la source de cette calomnie, dont on savait que le premier auteur était M. de Linant. Elleviou avait-il vraiment déjeuné au *Cadran Bleu* le jour indiqué? Y avait-il déjeuné avec une femme couverte d'un châle pareil à celui de Juliette; le sien, peut-être? car, enfin, le fabricant pouvait avoir prêté ce cachemire. La femme du ministre avait tous les moyens d'apprendre la vérité : on mit en campagne les agents les plus adroits, et voici ce qu'on apprit : la revendeuse à la toilette avait deux châles pareils; ce qu'elle se garda bien de dire.

Le premier fut vendu à madame Norbert, le second échut à un riche agent de change, qui en fit hommage à une des plus jolies actrices du théâtre Picard, qui alors rivalisait presque avec le Théâtre-Français. Un châle, quelque beau qu'il soit, quand même il a été porté par le rajah de Delhy ou de Mysore, ne fixe pas l'inconstance d'une femme. L'agent de change était riche, Elleviou aimable; et tandis que l'homme d'argent comblait à la bourse le déficit fait à sa caisse par la revendeuse, le cachemire de l'Inde paraît, au *Cadran Bleu*, la conquête de l'acteur. Tout cela était vrai, mais d'une vérité impossible à faire croire, dangereuse même à vouloir persuader, parce que le doute était une offense, et que l'incrédulité se cachait sous les dehors de la politesse. Le malheur voulut qu'une très-jolie fille, qui figurait dans les chœurs de l'Opéra-Comique, logeât dans les combles de la maison de madame Norbert, et qu'Elleviou se prît de fantaisie pour cette petite personne. On vit entrer l'acteur chez Juliette et M. de Linant fut des premiers à l'apprendre.

— Les rendez-vous, disait-il, ne sont plus au *Cadran Bleu*, c'est trop loin, c'est trop incommode. Madame Norbert n'est-elle pas veuve? N'est-elle pas libre? Elle ne va plus à Feydeau, elle s'y trahirait : elle reçoit Elleviou chez elle. C'est plus simple, et au lieu de dépendre des garçons d'un restaurateur, on ne dépend que de sa femme de chambre. Claudine est une fille attachée, fidèle, discrète surtout... Que de jolis petits secrets cette Claudine doit savoir! Au reste madame Norbert doit se trouver beaucoup mieux d'Elleviou que de M. de Meyran; Elleviou est galant homme; Ernest coûtait trop cher.

Ces discours, répétés à propos, portaient coup. La réputation de Juliette se perdait d'une façon d'autant plus fâcheuse que personne ne l'accusait; on s'éloignait, on lui fermait sa porte; les femmes les plus compromises étaient les premières à l'accabler.

— Je vivais mal avec mon mari, disait l'une, et j'ai divorcé... On m'avait mariée par force, on m'avait traînée à l'autel... Mais s'établir la caissière d'un petit libertin, d'un coureur de tripots... Ah! c'est une horreur. — Tout le monde connaît, disait l'autre, ma liaison avec M. X***, et personne n'a eu une preuve. D'ailleurs, qui pourrait élever la voix? Mon mari ne se plaint pas, et M. X*** est un homme honorable, plein d'esprit, rempli de mérite, et dont le nom seul inspire le respect; mais un acteur! Disputer Elleviou à vingt folles qui courent après lui... Vous connaissez l'histoire du déjeuner au *Cadran Bleu*? C'est épouvantable! On ne peut plus voir cette femme-là.

On rappelait ensuite la fin tragique du lieutenant Norbert.

— Elle l'a fait tuer, disait-on, pour une fantaisie; cet officier, qui était brave comme Achille, a été obligé d'aller sur le terrain pour répondre à un reproche de lâcheté... Maintenant elle déshonore son nom, elle l'accole à celui d'un histrion.

Juliette ne put pas supporter cette réprobation géné-

rale; une fièvre violente s'empara d'elle, et, au bout de quelques jours, elle était aux portes du tombeau. Ce ne fut pas son médecin qui la sauva; ce ne fut pas la nature, si puissante quand on la laisse agir. Ce fut la haine qu'elle portait à M. de Linant, ce fut l'espoir de se venger qui la rendit à la vie. Madame C*** visitait seule sa chambre solitaire, et lui prouvait, par son assiduité, combien peu elle ajoutait foi aux calomnies qui accablaient sa parente.

— Eh bien! madame, lui dit un jour Juliette lorsqu'elle fut entrée en convalescence, s'occupe-t-on toujours de moi? m'accuse-t-on toujours de me ruiner pour un jeune homme, et de... de... oh! mon Dieu! oserai-je le dire? d'être la maîtresse de M. Elleviou? — Oui, dit madame C***, vous avez trop d'avantage sur vos bonnes amies, pour ne pas leur inspirer une aversion profonde, et elles se vengent de votre supériorité; cela n'est pas fini; on est remonté à la source. — Et on a découvert l'imposture? dit Juliette. — Non, on a découvert l'imposteur, M. de Linant, a-t-on dit, un ami d'enfance, presque un parent, un homme qui a dû l'épouser et qui s'est retiré à temps. — Il en a menti! s'écria Juliette; c'est moi qui l'ai refusé. — Il répand le bruit contraire, poursuivit madame C***, et, ajouta-t-elle, on fait observer qu'il doit être assez bien instruit pour qu'on puisse ajouter foi à ses accusations. — Le lâche! le lâche! disait Juliette en trépignant. — Oui, le lâche, en effet, reprenait madame C***; mais, hélas! ce lâche a une bonne réputation. Mon mari, auquel j'ai raconté tous les torts de M. de Linant envers vous, dit qu'il est fort estimé au conseil d'Etat, et je crains qu'il n'obtienne enfin cette préfecture qu'il sollicite depuis si longtemps.

Une autre femme se serait retirée de devant cet homme qui menaçait de devenir puissant, et qui, déjà, l'avait accablée de si rudes coups : Juliette se demanda longtemps quel parti elle prendrait; et, pour se donner un vengeur, elle fut sur le point de se décider à épouser

M. Ernest de Meyran. Plusieurs réflexions sensées l'arrêtèrent à propos. Juliette aimait, il est vrai, ce jeune homme, sans pouvoir néanmoins se dissimuler que la réputation de M. Ernest avait souffert, depuis quelque temps, d'assez rudes atteintes. Elle-même lui avait nui en le forçant à accepter une somme considérable. Mais l'épouser n'en était pas moins donner une dernière sanction aux bruits publics. C'était un projet qu'il fallait ajourner. Si Ernest, par une conduite régulière, avait su se mettre au-dessus de tout reproche, rien de mieux; mais un mariage ne ferait qu'accréditer des rumeurs fâcheuses, et Juliette était dans une situation telle, qu'on n'aurait pas manqué de dire qu'elle ne pouvait épouser qu'un homme peu délicat, et que M. Ernest de Meyran était cet homme.

Un autre point arrêtait encore la jeune veuve : une fois mariée, M. Ernest devenait nécessairement son soutien, une rencontre était inévitable entre M. de Linant et lui... Un duel!... Les duels lui avaient déjà coûté si cher. Que deviendrait-elle si on lui apportait un jour son second époux mort comme le premier?

Juliette résolut de se venger elle-même; elle s'arma de tout son courage et commença d'abord par se rapprocher, plus encore qu'elle ne l'avait fait jusque-là, de madame C***; elle se trouvait dans le salon de cette dame dans les rares moments de la journée où le ministre y paraissait; elle se rapprochait de M. C***; elle le flattait adroitement, et, aidée par son amie, elle n'eut pas de peine à le faire revenir des préventions qu'il avait conçues contre elle. Le ministre avait commencé par dire à sa femme :

— Vous ferez bien, madame, de ne pas voir souvent votre parente, madame Norbert; c'est une femme qui fait parler d'elle.

Il finit par convenir que Juliette avait tant d'esprit, tant de grâce, un sens si exquis et une conversation si mesurée, qu'il était très-probable qu'on l'avait calomniée.

— Il me semble impossible, dit-il à sa femme, que vo-

tre parente soit aussi coupable qu'on le prétend : il y aurait un désaccord complet entre sa conduite et ses sentiments... Peut-être cherche-t-elle à nous tromper... elle a besoin de se relever dans l'opinion publique qui l'accuse.

Madame C*** plaidait alors chaudement la cause de Juliette.

— Si vous dites vrai, madame, répondait le ministre, ce M. de Linant mérite d'être chassé de toute maison honnête, et d'abord du conseil d'Etat; il est maître des requêtes, je crois?

Juliette, une fois à peu près établie dans l'intimité du ministre, voulut recouvrer son influence chez le général Clarke, le ministre de la guerre; là aussi elle pouvait faire valoir les droits de la parenté : mais Clarke, quoique d'origine irlandaise, avait un caractère absolu et entier : il ne savait pas revenir d'une opinion une fois conçue. Les Irlandais se piquent de descendre de ce peuple élégant et gracieux qui ne nous a rien laissé, sinon quelques récits merveilleux, quelques fables milésiennes, dont l'imagination arabe même n'a pas surpassé le charme, et le peuple de la verte Erin a quelque chose de gai, d'aventureux, de hardi, qui rappelle de loin cette descendance supposée. Il n'en était pas ainsi de Clarke; c'était un esprit sérieux et opiniâtre. Madame Norbert lui avait arraché un congé, seule cause, à ce qu'il pensait, de la mort du lieutenant; madame Norbert était donc coupable de la mort de son mari, et il admettait sans difficulté toutes les fautes dont on chargeait la veuve. Rien ne put vaincre son obstination; toutes les démarches de Juliette furent repoussées et elle ne put parvenir à aborder ni le ministre, ni aucune personne de sa maison. Cet échec humiliant fut suivi de plusieurs autres, et malgré l'espèce d'égide dont on la couvrait au ministère de l'intérieur, jamais madame Norbert ne put reconquérir sa place perdue. Elle prit alors le parti d'ouvrir sa maison, de donner des soirées, de convier à des dîners pareils à ceux que M. d'Her-

bois aimait tant et auxquels il était si assidu. Ce moyen ne réussit pas davantage. Les hommes vinrent : aucune femme ne franchit le seuil de son hôtel, et elle s'aperçut bientôt de l'espoir honteux pour elle qui amenait ses convives. On la prenait pour une femme facile; on pensait qu'il serait aisé de faire la conquête d'une femme qui avait eu des bontés pour un jeune homme assez insignifiant, tel que M. Ernest de Meyran, et qui s'était laissé séduire par un comédien.

Désespérée et à demi vaincue par ces injustes mépris, elle ferma sa maison et se réduisit à la seule société de madame C***, qu'elle voyait en petit comité et qui l'engageait à attendre tout du temps et à croire à des jours meilleurs.

Un matin qu'elle se disposait à monter en voiture pour aller à la Folie-Bussière passer quelques jours auprès de son tuteur, dont l'amitié était impuissante à la venger, elle sonna sa femme de chambre.

— Claudine, dit-elle, le cocher est-il prêt? — Oui, madame. — Un châle, Claudine!

Claudine passa dans une pièce attenante à la chambre à coucher, où étaient disposés tous les objets relatifs à la toilette de sa maîtresse, et elle revint avec un châle. C'était un cachemire noir, cet ornement du rajah de Delhy, qui coûtait tant de pleurs à sa maîtresse et lui valait tant d'affronts. Juliette le prit dans ses mains, le plaça sur ses genoux, le déploya, et des larmes de rage s'échappèrent de ses yeux.

— Mon bon ange m'avait abandonnée, dit-elle, le jour où j'eus le malheur de jeter les yeux, pour la première fois, sur cette parure infernale.

Et, prenant le châle par un des bords, elle le déchira en deux morceaux, puis en trois, puis en quatre; elle amoncelait devant elle les morceaux de cachemire, les poussait du pied dans le foyer de la cheminée et les livrait aux flammes.

— Madame est folle! s'écria Claudine en levant les mains au ciel.

Et Juliette regarda sa femme de chambre avec des yeux tellement égarés, que Claudine poussa un second cri de douleur et d'étonnement.

— Un châle! dit-elle, un châle! je vous ai demandé un châle, Claudine.

La femme de chambre s'empressa d'obéir; Juliette se couvrit d'un châle ordinaire, quitta son appartement et monta en voiture sans ajouter un mot.

Quelques jours après cette exécution, Claudine se présenta devant sa maîtresse avec une chaîne d'or autour du cou; la chaîne supportait une montre qui était cachée dans la robe.

— Que signifie cette chaîne? demanda Juliette; qui vous donne de pareils bijoux, Claudine?

Claudine baissa la tête et rougit. Un frisson douloureux parcourut le corps de Juliette. Claudine était une très-jolie fille, et il était possible qu'elle se fût laissé séduire par l'appât d'une chaîne de prix. Cette faiblesse chez une femme de chambre, qui ailleurs que chez madame Norbert n'aurait eu pour résultat que de faire renvoyer la coupable, était ici beaucoup plus grave. L'exemple contagieux de madame Norbert, n'aurait-on pas manqué de dire, autorise les mauvaises mœurs de ses gens. Claudine s'est perdue dans une maison pareille.

— De qui tenez-vous cette chaîne? demanda Juliette avec violence. — De mon amoureux, madame, dit enfin la femme de chambre. — De votre amoureux! Vous avez un amoureux? — Oui, madame, dit Claudine d'un ton si bas qu'à peine si on put l'entendre. — Un amoureux... ici... chez moi, et qui vous fait des cadeaux de cette valeur... Et quel est cet homme? — Oh! un brave garçon, madame : Jean. — Jean? Qu'est-ce que Jean? — C'est un garçon de bureau du ministère de l'intérieur. — Ah! ah! Et où le voyez-vous? — Chez madame, le soir, dans la cuisine. Marie, la cuisinière de madame, a toujours été présente à nos entretiens. — Et c'est devant Marie que M. Jean vous a donné cette chaîne et la montre qui y est

suspendue? — Oui, madame. — Vous savez qu'un jeune homme ne donne jamais rien pour rien. Qu'avez-vous donné en échange de ces bijoux, Claudine? — Rien, madame, j'ai promis à Jean de le présenter à madame. — Et que me dira-t-il? — Ce qu'il m'a dit à moi, madame; il vous dira qu'il veut m'épouser : j'ai répondu que je dépendais de madame. — Qu'il vienne donc, dit Juliette; car je ne veux pas chez moi des gens qui donnent des chaînes d'or.

Il était évident que Claudine ne s'était parée de sa chaîne devant sa maîtresse que pour lui parler de son mariage prochain.

Jean parut le soir même devant Juliette; c'était un petit homme de trente ans environ, la figure pâle, les yeux enfoncés, qui eut l'air craintif et embarrassé en se trouvant ainsi transporté de la cuisine au salon.

— Vous vous nommez Jean? lui dit Juliette. — Oui, madame, Jean Picaut. — Et vous êtes de Paris? — Oui, madame, du quartier Saint-Jacques. — Huissier au ministère de l'intérieur? — Garçon de bureau, madame. — Il paraît, poursuivit Juliette, que vous avez intéressé Claudine qui consent à vous épouser, puisqu'elle accepte vos présents? — Si madame me permet de me marier, dit Claudine, présente à l'entretien. — Vous vous êtes un peu avancée, Claudine, dit Juliette avec bonté, avant de me consulter. — Si madame ne veut pas m'accorder sa permission... dit Claudine en portant la main à son cou pour se débarrasser de sa chaîne.

Juliette fit un geste de la main pour arrêter sa femme de chambre, et s'adressant au garçon de bureau :

— Jean, lui dit-elle, je m'expliquerai avec Claudine, et je verrai s'il me convient de conserver à mon service une femme de chambre mariée; quant à ce qui vous regarde, vous trouverez bon que je prenne quelques informations au ministère de l'intérieur.

Jean tortillait son chapeau dans ses mains d'un air assez embarrassé; il leva enfin les yeux sur la veuve et lui dit avec assurance :

— Madame peut interroger mes camarades et mes chefs, elle ne recueillera que de bons renseignements. — Je ne vous parle pas de votre fortune, Jean; quelle qu'elle soit, Claudine est pour vous un bon parti; je me charge de sa dot. — Oh! madame, répliqua Jean, j'ai quelques économies; et mon père m'a laissé un peu d'argent. — Je n'aime pas ton prétendu, dit Juliette à sa femme de chambre, quand Jean fut sorti du salon; mais il faut se défier de ses premiers mouvements. Dans tous les cas, tu feras bien de lui rendre sa chaîne et sa montre, pour les reprendre lorsque ton mariage sera arrêté.

Claudine promit de se conformer à ces ordres, et elle tint parole.

Les moulins de Fosseuse.

Le département de l'Oise est un des plus beaux et des plus industrieux de la France : il renferme de vastes forêts, il est abondant en grains, et trente-cinq rivières ou ruisseaux, auxquels on pourrait donner un nom moins modeste, l'arrosent et le fertilisent. Juliette possédait une petite propriété à Fosseuse-Léguillon, village situé sur le ruisseau du Mesnil, à six lieues de Beauvais. Le fermage de cette terre, qu'on appelait la terre de Pontis, du nom de son père, avait enrichi Jérôme Béru, son fermier. Béru était un homme de cinquante ans environ, habile, intelligent et avide. Dès qu'il posséda quelques billets de mille francs, il acheta un petit morceau de terre sur les bords du Mesnil; et comme les carrières de pierres de taille et de grès abondent dans le département et aux environs de Fosseuse, et que le bois ne manque pas, il construisit à peu de frais un moulin, dont l'exploitation ne contribua pas peu à l'enrichir. Béru était un bon vi-

vant; sa femme était accorte et un peu coquette; sa fille avait quinze ans et de fort beaux yeux; on venait au moulin de Fosseuse de quinze lieues à la ronde.

M. le préfet de l'Oise se trouvait, du chef de sa femme, propriétaire d'une terre considérable que traversait le ruisseau du Mesnil, et il pensa que ce ruisseau pourrait lui servir à autre chose qu'à fournir sa table d'anguilles. Pourquoi n'aurait-il pas un moulin comme Jérôme Béru, puisque le Mesnil ne demandait qu'à le faire tourner? M. le préfet fit construire un moulin.

Dès que Béru vit les travailleurs à l'ouvrage, dès qu'il vit s'élever un moulin rival du sien, il assembla ses amis, les notables du village, ceux qui trouvaient la meunière jolie, les fils de ses amis, des jeunes gens à qui les beaux yeux de la petite Béru faisaient perdre le sommeil, et il leur fit part du malheur qui le menaçait.

— Le pauvre monde, mes amis, leur dit-il, n'a plus qu'à se serrer le ventre pour ne pas mourir de faim, ou bien à se faire soldat, pour manger le pain de munition; les préfets se font meuniers. Voilà un moulin qui s'élève à un quart de lieue du mien.

Tout le monde fit un geste de surprise et d'étonnement.

— Vous n'avez qu'à suivre les bords du Mesnil, leur dit Béru, et vous verrez si je vous trompe. Pour moi, il ne me reste plus qu'à assommer ma femme, à couper le cou à ma fille, et à me faire sauter la cervelle à moi-même avec le fusil de Pierre, mon garde-moulin.

Les assistants se récrièrent : que Béru se fît sauter la cervelle, passe encore; mais qu'il entraînât avec lui une meunière, qui ne comptait que des amis à Fosseuse et dans les environs; une fille de quinze ans qui promettait de suivre les gracieuses traditions de sa mère, cela ne pouvait se supporter.

— Ces préfets, continua Béru, veulent tout, accaparent tout; ils sont riches, ils ont des appointements énormes, et il faut encore qu'ils se fassent meuniers, que vous leur fassiez moudre votre grain! Ah! si une fois il tient

votre blé, il ne vous rendra pas la farine. — Ou, s'il vous la rend, ajouta madame Béru avec un charmant petit sourire, du moins il ne vous la rendra pas toute; les filles du préfet auront plus d'un gâteau de cette affaire.

Cette réflexion de la meunière fut trouvée fort juste, et Béru continua :

— Et cependant, gare à ceux qui n'iront pas à son moulin! Ils seront mal notés, ils payeront les impositions deux fois, je vous en réponds. Les fils partiront tous pour l'armée, même avec un bon numéro. M'est avis qu'il faut le brûler, ce moulin; il n'est pas fini, c'est vrai, mais tout de même ça l'empêchera de tourner, et dès ce soir, si vous êtes de bons amis et de braves gens, nous pouvons en venir à bout; d'autant mieux que la lune est encore nouvelle et n'éclaire pas, et que le préfet n'est pas à Beauvais, mais à Paris.

A cette étrange proposition, tout le monde recula; Béru parlait d'incendier une propriété particulière, la propriété du préfet de l'Oise, et il en parlait à qui? Aux notables de Fosseuse, dont la plupart faisaient partie du conseil municipal. Le gouvernement d'alors était absolu et l'autorité avait une force à laquelle il ne faisait pas bon de se mesurer.

— Brûler le moulin du préfet! s'écria-t-on de toutes parts. Non, non; nous te promettons, Béru, de ne jamais venir moudre qu'à ton moulin, et c'est tout ce que nous pouvons faire.

Béru congédia ses amis que son audace faisait ainsi reculer, et il se rendit à Beauvais pour consulter son avocat. L'homme de loi examina l'affaire, et, quoiqu'un procès à soutenir soit toujours une chose très-attractive pour un avocat, celui-ci décida que M. le préfet pouvait faire construire, non pas un moulin, mais cinquante s'il le voulait, par la raison très-simple qu'il pouvait disposer dans ses terres d'un cours d'eau qui les traversait, et enfin parce que le moulin du préfet se trouvait en dehors des limites de la commune de Fosseuse. Mais quand un paysan s'est décidé à plaider, rien ne peut l'en détourner.

— M. l'avocat, dit Béru en se grattant l'oreille, ne trouvez-vous pas que c'est bien ridicule à un préfet de devenir meunier? — Sans doute, si le préfet faisait aller lui-même son moulin; mais il ne s'en mêlera pas, et il placera là un meunier comme toi, mon garçon. — Il sera toujours meunier, disait Béru, et sa femme, meunière comme la mienne.

L'avocat se mit à rire, et Béru continua :

— Il faut toujours plaider, M. l'avocat, même si le procès est mauvais, car nous gagnerons. — Et comment cela? Ce sera le pot de terre contre le pot de fer, Béru. — D'abord, répondit Béru, le pot de terre, tant que vous voudrez; mais le pot de terre n'est pas vide.

Et le fermier de Juliette tira de sa poche un portefeuille crasseux qui contenait une quantité raisonnable de billets de banque.

— Ah! M. l'avocat, dit-il, il y a de l'argent à gagner dans cette affaire; quelque chose me dit que j'ai raison malgré votre avis. Si j'avais la parole à la main, comme vous, je lui ferais une belle peur à ce préfet; il ne s'agirait plus de savoir s'il a droit ou s'il a raison; mais voyez-vous, un bon avocat, bien malin, qui représente d'abord un pauvre meunier comme moi, qui gagne sa vie péniblement, et M. le préfet qui quitte son habit brodé, se fait meunier pour me ruiner, et le soir encore, tout blanc de farine, va recevoir les beaux messieurs et les belles dames dans son salon; cela serait drôle. Le moulin n'est pas encore construit; quand ce ne serait que pour éviter ses plaisanteries, le préfet ne l'achèvera pas.

Il y avait, dans cette dernière observation, une connaissance du cœur humain qui frappa l'avocat. Béru, désespérant de son bon droit, spéculait sur le scandale. Et si l'on considérait qu'en effet le moulin du préfet porterait au meunier un grand préjudice, on devait comprendre que Béru se servît de tous les moyens pour défendre son moulin. L'avocat plaida, et il perdit sa cause. Béru, que le revers irrita au lieu de le rendre sage, en appela au

conseil d'Etat; il assembla ses amis, et leur montrant son dossier dans lequel il cacha une vingtaine de billets de banque :

— Je sais comment les affaires se passent à Paris, leur dit-il; j'irai voir l'homme qui sera chargé du rapport de l'affaire; et quand il trouvera, parmi mes pièces, les billets que vous venez de voir, mon affaire changera de face, je vous le promets; il n'y aura qu'un moulin à Fosseuse, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel... Mais chut! pas un mot de tout ceci, car le préfet doublerait l'enjeu : il est plus riche que moi.

Il y a toujours eu des gens dans les départements qui croient qu'on vend la justice à Paris comme la volaille au marché.

Béru, à force de démarches et d'obsessions, parvint à connaître le nom du maître des requêtes qui devait examiner son affaire; il alla au conseil d'Etat même, et il entra dans le cabinet de son juge ou du moins de son rapporteur; ce rapporteur était M. Anatole de Linant. Béru expliqua longuement la cause qui l'amenait, et remettant ensuite au maître des requêtes un dossier cacheté :

— Vous feuilletterez tout cela, monsieur, lui dit-il avec cet air narquois que prennent les paysans quand ils veulent faire comprendre une chose qu'il ne leur convient pas d'expliquer clairement; vous feuilletterez tout cela, et vous y trouverez des pièces qui vous conviendront.

Le dossier fut déposé sur le bureau de M. de Linant.

Une section du conseil d'Etat siégeait alors au ministère de l'intérieur, et il n'y a guère que trois ou quatre ans que cet état de choses, favorable en quelques points aux besoins du service administratif, a disparu.

— Jean, dit Anatole, Jean!

Et Jean, ce garçon de bureau qui recherchait la main de mademoiselle Claudine, parut.

— Jean, prenez ce dossier, et renfermez-le dans ce casier à droite. — Mais, monsieur, s'empressa de dire Béru, c'est pour vous seul. — Eh! qui voulez-vous qui

s'occupe de votre affaire, si ce n'est moi? répondit M. Anatole. Allez, mon brave homme, retournez à votre moulin; on vous fera avertir quand il sera temps de vous présenter.

Ce fut environ un mois après cette scène que Jean fit son apparition dans le salon de Juliette sur laquelle il ne produisit pas une impression favorable, et une heure après le départ du garçon de bureau, le fermier demandait à être introduit.

— Claudine, dit Juliette, vous direz à Béru que je ne veux pas le recevoir; demandez-lui seulement si tout va bien à Pontis, s'il ne vient point m'annoncer de malheurs... Qu'on lui donne à dîner et qu'on lui prépare un lit, à moins qu'il ne veuille pas coucher à l'hôtel.

Il n'entrait pas dans les projets de Béru de voir madame Norbert; le fermier avait intérêt à ne point parler d'un coin de terre à lui, d'un moulin, sa propriété, et enfin d'une exploitation en dehors des intérêts de la terre de Pontis; mais au moment dont nous parlons, son exaspération était telle que son intérêt présent lui faisait oublier toute prudence, et qu'il venait réclamer la protection de Juliette, au risque de s'avouer plus riche qu'il ne voulait le paraître. Une demi-heure se passa, et Claudine revint au salon; Juliette était en tête à tête avec son amie, madame C***; la femme de chambre se glissa doucement jusqu'au fauteuil de sa maîtresse, et lui parlant dans l'oreille :

— Madame, lui dit-elle, Béru soupe à l'office, mais c'est de fort mauvaise grâce; le pauvre homme n'a point d'appétit; il dit qu'il ne veut pas se coucher sans avoir l'honneur de voir madame. — Qu'est-ce que ce Béru? demanda madame C***. — Un de mes fermiers, répondit Juliette; je ne le verrai pas, Claudine. — Et pourquoi cela? Il faut toujours voir ses fermiers, ils nous apprennent toujours quelque chose... Vous en serez quitte, ma bonne amie, pour refuser les réparations qu'il demandera; nous le renverrons quand il aura assez causé. — Oh! dit Juliette, Béru ne demande pas de réparations; tout ce qu'il

veut, c'est que je n'augmente pas le prix de son bail. Il s'enrichit avec moi. — Alors nous lui ferons peur, et nous le menacerons de votre homme d'affaires. — Puisque madame C*** veut voir Béru, faites-le monter, Claudine. Vous allez vous rencontrer avec un original, poursuivit Juliette en s'adressant à madame C***, toujours de bonne humeur, pourvu qu'il mette un écu sur l'autre, et qui, depuis qu'il est riche, parle de son indigence avec un naturel qui fend le cœur : il est bon comédien.

Béru entra, la figure fatiguée, le front rougi de soucis, les yeux égarés.

— Madame, dit-il, il n'y a que des brigands dans ce monde. — Vous vous trompez, Béru; madame et moi nous connaissons quelques honnêtes gens... Mais calmez-vous, Béru, et prenez un siége; madame et moi nous vous le permettons.

Béru s'assit ou plutôt se laissa tomber sur un fauteuil.

— Voyons, Béru, dit madame de Linant, vous avez sans doute quelque chose de bien important à me dire, puisque vous tenez tant à me voir. — Ah! madame, dit Béru, si vous saviez... J'ai un moulin... — Où cela? à Pontis? — Oui, madame. — Vous faites fort bien de me l'apprendre, car je l'ignorais. — C'est que, madame, un peu au delà de Pontis, à trois cents pas environ sur le bord du Mesnil, j'ai fait construire un moulin. — J'entends; on vous a emporté votre moulin? — Du tout, madame, on en a fait bâtir un autre, pas loin du mien... et qui, madame? le préfet... Tous les hommes sont des brigands; en voilà un qui veut m'ôter mon pain et ma farine, m'enlever mes pratiques, enfin une désolation. — Le préfet? — Oui, madame, le préfet. — C'est fort mal à lui, dit madame C***, que la colère de Béru amusait. — Pas vrai, madame? dit Béru. C'est l'avis de tout le monde; personne n'a osé parler comme vous, à cause du préfet. Mon avocat a mal plaidé, les juges ont mal jugé et j'ai perdu mon procès. — De manière, s'écria Juliette en riant, que vous et le préfet, vous aurez chacun votre moulin? — J'en ai

appelé, madame. — Ici, à Paris? — Au conseil d'Etat. — Eh bien! Béru? — Brigands, madame, voleurs, encore pires à Paris qu'à Beauvais. — Prenez garde, Béru, dit Juliette, vous insultez un préfet; vous calomniez, sans doute, une des magistratures les plus respectables de l'Etat, et cela devant une dame dont le mari est à la tête des affaires du pays. — Laissez parler M. Béru, dit madame C***, peut-être a-t-il raison; il faut attendre.

Le fermier tressaillit d'aise : on lui permettait d'exhaler sa colère.

— Oui, madame, reprit-il en s'adressant alors à madame C***, j'en ai appelé à Paris... — Au conseil d'Etat? dit madame C***. — Oui, madame; et comme je savais qu'à Paris le préfet aurait plus de crédit que moi et qu'on n'écoute pas ceux qui n'ont pas les mains pleines... — Comment! les mains pleines, monsieur? — Oui, madame; alors j'ai mis dans mon dossier vingt petites pièces qui parlent d'elles-mêmes, de ces pièces qui rendent bonne la plus mauvaise cause, vingt billets de banque; j'ai cacheté mon dossier et je l'ai remis moi-même à mon juge, c'est-à-dire à celui qui devait examiner la cause et faire son rapport. — Vous avez cherché à corrompre votre rapporteur, dit Juliette; ah! mon pauvre Béru, c'est un délit prévu par la loi; vous serez emprisonné et puni d'une amende; vous êtes perdu. — Oui, oui, s'écria Béru, ce sont mes vingt mille francs qui sont perdus... et mon procès... Ce monsieur m'a pris mes vingt mille francs et m'a fait perdre mon procès; voilà tout... On m'a renvoyé mon dossier, mais mon argent n'y était plus, et quand j'ai été me plaindre et redemander mes billets, ce monsieur m'a mis à la porte, en me menaçant encore... Mais j'ai des témoins... ma femme, ma fille, le voisin Tutard, qui est du conseil municipal, Julien, Durand et Mauclair, le forgeron de Fosseuse, qui ont manié les billets de banque et me les ont vu mettre dans mon dossier.

Juliette et madame C*** se regardèrent avec étonnement.

— Et vous savez le nom de l'homme à qui vous avez

remis votre dossier? — Ah! si je le sais? je crois bien... C'est un beau monsieur, il est puissant, mais il ne me fait pas peur, et j'irai tous les jours à sa porte lui demander mes vingt mille francs, et je ne partirai pas que je ne les aie. — Comment le nommez-vous? demanda madame C***. — M. de Linant, dit le fermier. Vous voyez bien qu'ils sont encore plus brigands à Paris qu'à Beauvais. — M. de Linant! s'écria Juliette; vous êtes sûr qu'il se nomme M. de Linant? — Comme je suis sûr de m'appeler Béru, Jérôme Béru. Il a une mère qui est dévote. — Ah! dit Juliette, l'homme qui m'a calomniée est capable de tout, même de... — De voler Jérôme Béru, dit le fermier, et il l'a fait.

On congédia le fermier, qui eut ordre de ne pas venir sans avoir revu sa maîtresse; et les deux dames restées seules s'occupèrent de cette étrange révélation.

— Ah çà! dit madame C*** à Juliette, sérieusement, croyez-vous à ce que nous venons d'apprendre? — Ma chère amie, répondit Juliette, je hais M. de Linant et je le méprise; mais je le méprise comme un homme qui a employé les moyens les plus vils pour perdre une pauvre femme, non comme un voleur : ceci va probablement me le faire considérer sous un aspect plus odieux encore; ceci va me fournir les moyens de me venger. Cependant mettons un moment ma haine de côté, et raisonnons comme s'il s'agissait d'un indifférent. — Voilà ce que je vous demande, Juliette.—M. de Linant, poursuivit Juliette, a reçu une éducation et a vécu dans un monde où le vol, le vol hideux, le vol avec la main, est une chose, grâce au ciel, inconnue : cela est vrai; mais d'un autre côté, pouvons-nous douter de la véracité de Béru? N'avait-il pas l'accent de la conviction? N'avez-vous pas reconnu en lui le paysan avide, auquel on a dérobé son trésor? Comment admettre que Béru ait supposé un fait pareil à celui dont il se plaint, pour accuser un homme qu'il regarde comme puissant, et de qui dépendait le gain de son procès? — Vous avez raison. — Et, continua Juliette, la douleur causée par cette perte fait

perdre la tête au pauvre Béru; sans oublier le danger où l'engage son accusation, il le néglige pour rentrer dans son bien, ou du moins, dans l'impuissance où il est de calmer son désespoir; on le vole, il faut qu'il parle. N'est-il pas vrai aussi que M. de Linant a pu s'approprier cette somme sans rien risquer? — Comment, sans rien risquer? dit madame C***, et les cris de votre fermier? — D'abord, répondit Juliette, M. de Linant a pu penser que Béru ne dirait rien, parce que c'est une action coupable que de chercher à séduire son juge; ensuite, les témoins de Béru sont des témoins sans valeur, parce que rien n'a empêché mon fermier d'ouvrir ce dossier cacheté, d'enlever les billets de banque qu'il y avait placés et de le cacheter ensuite de nouveau... Oui, M. de Linant a pu croire qu'il s'emparerait impunément des vingt mille francs de Béru. — Je vous l'accorde, dit madame C***, mais ne venez-vous pas d'avouer vous-même que M. de Linant était de cette classe d'hommes que leur éducation empêche de voler avec la main, et?... — Sans doute, reprit Juliette, et dans cette classe même il y a des exceptions fâcheuses. Pourquoi M. de Linant ne serait-il pas une exception? Y a-t-il beaucoup d'hommes qui calomnient une femme, qui la perdent, qui la déshonorent, comme l'a fait M. de Linant? Ah! ma bonne amie, s'écria Juliette en fondant en larmes, il n'y a plus dans ce monde que vos bras seuls qui me soient ouverts... Ce misérable m'a condamnée à ne pouvoir me présenter nulle part sans rougir, et vous ne le croyez pas coupable des crimes les plus bas? Oui... oui, M. de Linant est un voleur.

La haine a des préoccupations aussi ardentes peut-être que celles de l'amour. Une femme violemment éprise suit constamment de l'œil la personne aimée; elle la voit toujours dans la foule, ou la devine au signe le plus léger : si cette femme vient à haïr, le sentiment est inversé, mais la préoccupation est la même, et quand le besoin de la vengeance se mêle à la passion, alors la vie entière est tellement consacrée à poursuivre l'objet haï, que l'impuissance tuerait. M. de Linant vivait, sans s'en douter, sous

l'œil scrutateur de Juliette; il ne pouvait pas faire un mouvement qu'elle n'en fût instruite. Madame de Linant, la mère, ne pouvait pas non plus se jeter aux pieds de son confesseur, que Juliette ne sût au juste, non ce que la dévote avait avoué à son père spirituel, mais le temps qu'elle avait passé avec lui.

Or, si les actions les plus vulgaires étaient ainsi épiées par Juliette, on peut penser qu'elle n'ignorait pas les choses décisives d'où dépendent la fortune et la considération. Madame de Linant jouait sur la rente, et elle jouait à la baisse. C'étaient là pour Juliette deux faits acquis. Or, madame de Linant, trop prudente pour confier sa fortune aux chances douteuses du hasard, ne pouvait jouer que sur les indications de son fils, et les indications d'un maître des requêtes, qui peut savoir ou surprendre les secrets du gouvernement, sont criminelles. Il y avait aussi, dans le fait de jouer à la baisse, une arrière-pensée hostile à Sa Majesté l'empereur, c'est-à-dire à l'homme que M. de Linant avait juré de servir avec fidélité, et duquel il attendait un avancement vivement sollicité. Si l'on ajoute que ces prévisions, fâcheuses pour le gouvernement impérial, ne s'étaient pas réalisées, et que madame de Linant avait perdu ainsi que tous les joueurs à la baisse, on aura le raisonnement complet de Juliette.

— Madame de Linant joue à la rente, se disait-elle, et son fils a l'air d'être étranger à ces spéculations, quoiqu'il en soit l'âme. Tous deux viennent de perdre une somme considérable; il s'agit de regagner l'argent perdu. Mon fermier survient avec un dossier où il cache vingt mille francs. M. de Linant s'en empare; qui le saura? Le pauvre diable n'osera pas réclamer : c'est de bonne prise. M. de Linant ne connaît pas Béru. Tout ceci est bien fâcheux pour mon tuteur qui a une famille indigne!

Béru, en effet, ne voulait pas quitter Paris qu'il n'eût recouvré ses vingt mille francs, et il publiait partout que M. de Linant les lui avait volés, et lui avait fait perdre son procès, pour faire sa cour à M. le préfet de l'Oise.

M. Anatole, cependant, fut légèrement ému lorsque, dans son cabinet, un paysan aussi hardi que violent vint lui reprocher d'avoir soustrait vingt mille francs cachés dans les feuilles d'un dossier.

— Oui, lui avait dit Béru, j'avais droit, mais je ne me confiais pas à mon droit, parce que vous vous tenez tous par la main, vous autres. Quand le préfet de l'Oise vient à Paris, vous allez chez lui, il va chez vous, vous dînez ensemble, et il faut bien qu'un pauvre diable comme moi achète la justice qu'on ne veut pas lui donner gratis... Oh! ne niez pas, monsieur, avait ajouté Béru; vous saviez que les billets de banque étaient dans mon dossier; vous en ignoriez le nombre, il est vrai, mais je vous avais dit : « Le paquet est cacheté; ouvrez-le vous-même, vous y trouverez des pièces qui vous conviendront, » et j'avais cligné de l'œil.

Pour toute réponse, M. de Linant avait fait mettre Béru à la porte; mais quand le fermier fut sorti, le maître des requêtes se mit à réfléchir sur cette affaire. Il se souvenait, en effet, de ce qu'avait dit Béru; il avait bien reçu un dossier cacheté, ce qui n'est pas la forme ordinaire, surtout quand le plaideur remet lui-même ses pièces entre les mains de son rapporteur; enfin, M. de Linant se rappelait avoir vu le dossier intact et avoir rompu lui-même l'enveloppe. Tout cela commença à lui donner un peu d'émotion, surtout lorsqu'il se rappela aussi qu'il avait fait un rapport à peu près favorable à Béru, et voici comment : il avait exposé au conseil d'Etat qu'en droit, M. le préfet de l'Oise était bien le maître de profiter des eaux du Mesnil pour construire un moulin; mais, avait-il ajouté, ne serait-il pas juste de considérer que M. le préfet de l'Oise est un propriétaire fort riche? Et le même homme peut-il être à la fois un fonctionnaire éminent et bien rétribué, un grand seigneur terrien et un industriel heureux? Oui, certes, il le peut, puisque la loi ne s'y oppose pas, et que tout ce qu'elle ne défend pas, elle le permet; mais ne doit-on pas aussi permettre au pauvre de vivre

et même de s'enrichir à son tour? Cette manière d'envisager les choses a son côté humanitaire qui est fort remarquable; elle avait surpris néanmoins quelques conseillers d'Etat, qui se souvenaient de ces paroles et qui, s'ils venaient à apprendre que Béru se plaignait d'une perte de vingt mille francs, ne manqueraient pas de regarder la bonté humanitaire de M. de Linant comme ayant un but intéressé.

— Cependant cet homme ment, se disait Anatole : il ment comme un impudent coquin; j'ai feuilleté son dossier avec le plus grand soin, je n'ai pas laissé une page sans la tourner, un mot sans le lire; c'est moi-même qui ai rompu le cachet, et je n'ai pas vu l'ombre d'un billet de banque.

M. de Linant prit des informations sur ce Béru, et il apprit que c'était le fermier de madame Norbert; alors il se frappa le front avec désespoir.

— Oh! se dit-il, je suis perdu; cette femme, après m'avoir blessé dans mon amour, veut encore me blesser dans ma réputation, et cette fois l'atteinte sera portée.

Il voulut faire courir après Béru, mais celui-ci lui épargna la peine de le chercher longtemps, comme il l'avait dit à Juliette; il se présenta le lendemain même chez M. de Linant. Le maître des requêtes le fit asseoir.— Voyons, mon ami, lui dit-il, rappelez bien vos souvenirs... — Mon ami! répondit Béru d'un air farouche, je ne suis point l'ami de ceux qui me volent mon argent et me font perdre mon procès. — Soyez raisonnable, Béru, il s'agit si peu de vous voler votre argent, que c'est de cet argent que nous allons parler. — Vous allez me le rendre? dit Béru dont le front s'éclaircit. — Je veux savoir la vérité et vous la dire : d'abord, si j'avais été le maître, vous n'auriez point perdu votre procès; non que le droit soit de votre côté, mais par des raisons de convenances; ensuite, que parlez-vous de billets de banque placés dans un dossier? — Je parle, s'écria Béru, de billets de banque que j'ai mis moi-même dans ce dossier, et devant témoins en-

core; des membres du conseil municipal de Fosseuse, sans parler du forgeron, ni de ma femme, ni de ma fille qui étaient là toutes deux. — Et vous ne savez pas, si ce que vous dites est vrai, la peine que vous avez encourue en tentant de corrompre un fonctionnaire public? — Au contraire, on me l'a dit; mais ça m'est égal; qu'on me rende mon argent, et puis qu'on me pende après si l'on veut. — Très-bien! Dites-moi, Béru, vous êtes fermier à Fosseuse?— Oui, et j'ai un moulin. — Fermier de qui? — De qui? De madame Norbert. — Et vous lui avez raconté ce qui vous arrive? — Je crois bien, et devant une belle dame — Ah! elle n'était pas seule quand vous l'avez vue? — Non. — Et vous savez le nom de cette dame? — Oui, Claudine m'a mis au courant; cette dame, c'est madame C***.

Madame C***, la femme du ministre de l'intérieur, était la personne qu'après Juliette M. de Linant devait redouter le plus; cependant il se contint tellement, que le rusé fermier ne put voir aucune altération sur son visage.

— Et qu'a dit madame Norbert quand elle a appris ce dont vous vous plaignez? — Les dames, dit Béru, se sont parlé entre elles; mais j'ai bien vu au visage de madame Norbert qu'elle regardait mon argent comme perdu. — Pourquoi cela? répondit Anatole avec dignité; de deux choses l'une : ou vous n'avez point mis cet argent dans le dossier que j'ai eu entre les mains, et alors vous n'avez rien perdu; ou vous l'y avez mis, et il se retrouvera. — Il se retrouvera? dit Béru, qui commençait à concevoir quelque espérance; ah! si vous êtes un honnête homme, et je n'en doute pas, il se retrouvera, bien sûr, car je l'y ai mis... Mais comment se trouvera-t-il, puisque vous avez soutenu jusqu'ici qu'il n'y était pas? — Vous vous souvenez d'avoir mis le dossier dans mes mains? — Parfaitement. — Vous vous souvenez que j'ai appelé Jean? — Un domestique? Oui. — Et que Jean a mis le dossier dans mon carton? — C'est vrai, dit Béru, et je vous ai recommandé d'ouvrir vous-même le dossier.

— C'est ce que j'ai fait le lendemain, dit M. de Linant, et pour cela, j'ai placé le carton moi-même sur mon bureau. C'est, le carton ouvert devant moi, que votre dossier a été décacheté; si donc les billets étaient vraiment dans ce dossier, je ne m'explique leur disparition qu'en supposant qu'ils auront glissé dans le carton. S'ils s'y retrouvent, vous les aurez; sinon, vous êtes un impudent menteur, un escroc que je ferai arrêter dans deux heures. Venez à midi au ministère. — Dieu fasse, répondit Béru, que vous soyez aussi honnête homme qu'il est que j'ai mis vingt mille francs dans mon dossier!

Béru quitta M. de Linant, persuadé que le maître des requêtes avait son argent, et qu'un remords salutaire le forçait à le rendre.

M. de Linant passa dans l'appartement de sa mère.

— Madame, lui dit-il avec une figure triste et abattue, les mauvais jours sont venus pour vous et pour moi; je suis perdu si vous ne me venez en aide, et peut-être même je suis perdu de toutes les façons. — Que voulez-vous dire, mon fils? s'écria madame de Linant qui, comme nous l'avons dit, très-attachée aux biens de ce monde, avait vu avec douleur se rompre le mariage de son fils avec mademoiselle Charlotte de Meyran, et dont les chagrins de fortune étaient augmentés par une perte récente au jeu des fonds publics; que voulez-vous dire? Expliquez-vous.

Anatole raconta l'histoire de Béru et la prétention inouïe de cet homme, qui prétendait avoir voulu acheter la voix de son juge par une somme de vingt mille francs, et qui, le procès perdu, réclamait ses vingt mille francs. Madame de Linant jeta les hauts cris.

— Comment! dit-elle, ce misérable aurait fait cela? — Nullement, madame, il ne l'a point fait. C'est une ruse ourdie pour m'extorquer de l'argent et me perdre. — Cet homme veut vous perdre? — Cet homme veut m'extorquer de l'argent, et la femme qui le pousse veut me perdre. — Madame Norbert, dit madame de Linant. — Et quelle

autre que mon éternelle ennemie peut armer contre moi la cupidité d'un malheureux! Cet homme est son fermier, cet homme est excité par l'appât de la somme qu'il exige, et qui sait? peut-être que madame Norbert doublera encore cette somme quand l'escroquerie aura réussi. — Mais il y a des lois en France! dit madame de Linant. — Oui, madame, et des juges comme à Berlin; mais calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose... et l'opinion publique est souvent injuste et toujours incorrigible.

Madame de Linant regarda fixement son fils :

— Monsieur, laissons un instant votre affaire : nous allons y revenir. Je hais Juliette, et grâce à vous je la méprise; ce mépris pèse sur ma conscience, et il est coupable si madame Norbert ne le mérite pas... Parlez, que faut-il que je croie des bruits qui courent et que vous avez propagés?

M. de Linant se mit à rire.

— Vous parlez de votre mépris, madame, dit-il, et vous vous taisez sur votre haine, qui cependant de ces deux sentiments est, je crois, le plus criminel. — C'est possible, monsieur, mais ma haine est involontaire; mon mépris a une cause : cette cause est-elle juste? voilà ma question. — Ah! oui, oui, vous pouvez mépriser madame Norbert en sûreté de conscience; je vous en réponds. — Cela dépend, mon fils; il m'est revenu que Juliette ne connaissait nullement M. Elleviou, avec lequel vous avez supposé qu'elle avait des relations intimes, et pour ce qui est de M. Ernest de Meyran... — Oh! pour celui-ci, dit Anatole, vous pouvez être certaine qu'elle lui a donné quarante mille francs pour payer une dette de jeu. — D'accord, dit madame de Linant, c'est une générosité que je n'aurais pas eue, mais qui n'a rien de criminel... Ce jeune homme était perdu si on ne fût venu à son secours. — Vous êtes aujourd'hui, madame, d'une indulgence tout à fait chrétienne, et les amours de M. Ernest et de madame Norbert trouvent grâce devant vous; mais... —

Mais, mon fils, dit madame de Linant avec cet air décidé que prennent les dévotes quand leur résolution est une fois prise, je veux savoir la vérité sur la liaison prétendue de Juliette et de M. Elleviou. — Eh bien! madame, répondit Anatole, vous allez l'apprendre. Quand j'ai accusé Juliette, j'étais de bonne foi, je disais ce que j'avais vu, ou du moins ce que j'avais cru voir; si je l'ai calomniée, c'est donc à mon insu. Depuis j'ai appris qu'en effet, cette personne qui se trouvait au *Cadran Bleu* avec Elleviou n'était point elle, mais une actrice que j'ai prise pour elle; le mal était fait, et je ne l'ai point préparé, parce que d'abord cela m'était impossible; on ne peut pas, à son gré, dire à la société de Paris de croire et de ne croire pas, ensuite, je n'ai pas été fâché de perdre une femme qui, elle-même, ne vit que pour me ruiner. J'aimais mademoiselle de Meyran; madame Norbert me l'enlève; maintenant, par une ruse infernale, elle compromet ma réputation et détruit mon avenir; elle me suscite un homme qui suppose un marché frauduleux et qui réclame un argent qu'il n'a pas donné. Cet homme, elle l'amène devant madame C***, la femme du ministre; c'est devant cette dame que cet homme s'explique et m'accuse... cet homme se ferait écarteler plutôt que de revenir de ce qu'il a dit. A l'heure qu'il est, le ministre sait tout, et il ne me reste qu'à me dépouiller et à vous dépouiller vous-même, si je ne veux pas passer pour le dépositaire infidèle d'une somme frauduleusement offerte; et encore ce moyen me sauvera-t-il? Je l'ignore, tellement la trame a été bien ourdie! Le malheur a voulu, madame, que dans le conseil d'Etat mon avis ait été favorable à cet homme, à ce Béru... Que faut-il faire? J'ai dit, j'ai prétendu qu'il me restait un carton à visiter, que cette somme pourrait se retrouver... je ne sais ni ce que j'ai dit, ni ce que je dois faire... Madame Norbert m'a enlacé dans un filet indestructible, et je suis perdu. — Vous avez semé la tempête, et vous recueillerez le tourbillon, dit madame de Linant; c'est tout simple; cela devait arriver. Madame Norbert est une méchante

femme; pourquoi ne pas vous éloigner des méchants? pourquoi ne pas vivre loin d'eux! Vous irritez l'hyène dans sa tanière, et vous vous plaignez ensuite quand elle en sort et vous dévore.

La mère et le fils songèrent ensuite à ce qu'il convenait de faire. Il fallait porter une plainte contre le fermier, coupable de calomnie, suivant M. de Linant, et de corruption de juge, suivant Béru lui-même. Mais il y avait là un double danger.

— Madame Norbert, disait Anatole à sa mère, a pris toutes ses précautions; si j'attaque Béru en calomnie, il produira des témoins, ainsi qu'il m'en a menacé; il criera, il éclatera, l'affaire fera du bruit, grâce surtout au mouvement que se donnera madame Norbert, et ma probité sera soupçonnée. — Dieu vous protégera, mon fils, répondait madame de Linant, qui, dans cette occasion, faisait intervenir la religion avec plus de sens que lorsqu'elle allait consulter le mendiant Monti; il faut toujours marcher droit devant le Seigneur et devant les hommes : si vous avez la faiblesse de reconnaître avoir trouvé cette somme dans le dossier de Béru et de la représenter, on vous demandera pourquoi vous n'avez parlé que sur la réclamation du fermier, et on dira, avec raison, que vous avez restitué ce que vous ne pouviez garder. Si, sans ébruiter l'affaire, sans former de plainte, vous donnez vingt mille francs à Béru, il ne manquera pas de s'en vanter, et alors votre silence, votre faiblesse coupable seront flétries, et vous succomberez. Madame Norbert parlera; madame C*** appuiera son amie et sa parente de tout son crédit; on évoquera l'affaire d'office, et alors de quel front soutiendrez-vous, à la face des juges et de Dieu lui-même, qu'on a voulu vous corrompre au moyen d'une somme qu'on ne vous a pas offerte? Attaquez hardiment les calomniateurs, et Dieu aidera au bon droit.

Anatole hésitait, non qu'il ne reconnût que le conseil de sa mère était le meilleur, mais il ne considérait Béru, dans cette affaire, que comme un instrument; c'était Ju-

liette qui le poursuivait, et il espérait, en payant Béru de ses deniers, convaincre au moins madame C*** de sa probité. Les réflexions de sa mère le convainquirent de son erreur. Il déposa donc une plainte, sollicita un mandat d'amener, et fit arrêter le fermier lorsqu'il se présenta à son tribunal.

C'était le seul parti qu'il convînt de prendre; mais, comme l'avait prévu M. de Linant, l'affaire fit du bruit; on l'exploita dans les salons, on la rapprocha des pertes que venait de faire à la Bourse madame de Linant :

Les vieilles dévotes, disait-on, seront donc toujours joyeuses? M. de Linant ne devrait-il pas remontrer à sa mère qu'il est inconvenant de jouer sur les rentes quand on a un fils qui exerce des fonctions publiques? Ou plutôt ne devrait-il pas s'abstenir de jouer, ainsi qu'il le fait, sous le nom de sa mère? Si le fermier eût gagné son procès en calomnie; il aurait gardé les vingt mille francs : car il est impossible de supposer un homme assez fou pour demander vingt mille francs qu'on n'a pas donnés, surtout si cette demande entraîne avec elle l'aveu du délit.

Cette dernière opinion était celle de madame C***, déjà prévenue contre M. de Linant par ses torts envers Juliette. Le seul défenseur d'Anatole, c'était le ministre, qui reconnaissait en lui un homme haineux et vindicatif, mais droit, intelligent, ambitieux, et que son ambition même rendait incapable d'une bassesse.

M. Ernest de Meyran.

Juliette n'eut pas besoin d'ouvrir la bouche pour rendre avec usure les coups qu'elle avait reçus; elle voyait d'ailleurs peu de monde, et ses paroles auraient manqué de retentissement. Néanmoins, deux personnes recevaient

ses confidences et contribuaient à augmenter ce que la conduite de M. de Linant avait de louche : madame C*** d'abord, qui, convaincue de la culpabilité du maître des requêtes, acceptait avidement toutes les inductions que lui suggérait sa parente;ensuite M. Ernest de Meyran qui continuait à fréquenter le salon à peu près désert de Juliette.

— Voilà donc, Ernest, disait-elle au jeune homme, voilà donc mon fermier en prison; je vous avoue que,sans la curiosité que m'inspire cette affaire et sans le besoin d'un peu d'aide qu'a ce pauvre Béru, je partirais pour Pontis, qui doit être abandonné. — Vous iriez vous faire meunière du moulin de Fosseuse? répondait galamment Ernest; ce serait le meilleur moyen de ruiner les projets du préfet. — Ne plaisantez pas, Ernest; les témoins de Béru sont arrivés, c'est-à-dire sa femme, sa fille, qui,par parenthèse, est charmante, sans parler des notables de l'endroit. — Eh bien! madame, partez et permettez-moi de vous accompagner; je serai votre garçon de moulin.— Tous ces gens-là, continua Juliette, ont vu les vingt billets de banque dont parle Béru; ils les ont comptés, ils ont vu Béru les renfermer dans son dossier.—Je le crois, madame;mais M. de Linant peut dire que Béru a rouvert son paquet et retiré ses vingt mille francs. — Dans quel but? D'ailleurs on a mis la main sur tous les effets de Béru; on aurait retrouvé les vingt mille francs quelque part. — C'est vrai, madame, voilà qui condamne M. de Linant. — Et que dit-on de cette affaire dans le monde, Ernest? — On dit que votre fermier sera condamné, madame.— J'entends : dans les deux cas, il est coupable... Et M. de Linant?—Oh! madame,M. de Linant est perdu; on pourra condamner Béru, mais personne ne croira qu'il réclame un argent qu'il n'a pas donné. — Et M. de Linant, dit Juliette, sera absous faute de preuves? — Oui, madame, répondit Ernest; mais l'opinion...

Juliette baissa la tête.

— Vous avez raison, Ernest, dit-elle; l'opinion! qu'il

en subisse le poids à son tour... O mon Dieu! quand l'opinion aura marqué d'infamie mon accusateur, reviendra-t-elle sur mon compte?

M. Ernest rassurait alors Juliette, et se permettait de glisser un mot de tendresse qui n'était point repoussé. La veuve suivait avec intérêt la vie de ce jeune homme; elle le trouvait tous les jours plus spirituel, plus tendre et en même temps plus sensé. M. Ernest était, en effet, devenu raisonnable; il ne montait plus à cheval, il avait réglé ses comptes avec son tailleur, et il était au ministère d'une assiduité qui eût fait honneur à un vieil employé. Madame C*** faisait à Juliette des rapports si satisfaisants que celle-ci se félicitait d'une conversion dont elle s'attribuait tout le mérite.

—La seule chose que lui reproche son chef de bureau, disait madame C***, c'est de s'endormir. — De s'endormir? — Oui; il arrive de bonne heure, il travaille avec zèle, mais il y a un certain moment où le sommeil l'emporte sur sa bonne volonté, et il s'endort sur son fauteuil comme un chanoine dans sa stalle. — Les jeunes gens ont besoin de sommeil, disait Juliette, et je me souviens que, durant mon enfance, M. de Meyran le père venait fréquemment passer la soirée chez M. de Bussière, et qu'il s'endormait dans le salon de mon tuteur, comme le fils au ministère. Chez les de Meyran, le sommeil est un besoin de famille.

Quand M. Ernest venait passer la soirée chez Juliette, celle-ci avait le soin de quitter le salon de meilleure heure que de coutume, pour que le jeune homme pût avoir une longue nuit et tenir ses yeux plus longtemps ouverts au ministère.

Il est utile de donner ici le secret de la bonne conduite de M. Ernest de Meyran : c'était de l'hypocrisie. M. Ernest, obligé de s'en tenir avec Juliette à cette galanterie stérile dont un homme qui courtise une femme honnête et libre ne peut pas passer les limites, se trouvait à l'aise dans la rue du Mont-Thabor. Il y jouissait, parmi les

joueurs de bas étage, de cette considération qui suit un jeune homme qui a perdu quarante mille francs dans une seule partie et qui les a payés le lendemain, non pas avec sa propre fortune, mais grâce aux générosités d'une femme. Un homme qui a assez d'empire sur une femme pour la réduire à donner quarante mille francs doit avoir bien du mérite! M. Ernest trouvait rue du Mont-Thabor une grosse joie, des plaisirs faciles et des vins capiteux : il appréciait ces deux derniers articles, car chez lui la chère était des plus maigres et le vin de son père était du vin d'Argenteuil. Rue du Mont-Thabor, M. Ernest jouait, et quand il ne voulait pas brusquer la fortune, quand il se possédait, alors, soit calcul, soit bonheur, soit adresse, M. Ernest jouait heureusement. Bientôt une excitation d'une autre nature l'attacha davantage encore à la maison de jeu.

La petite Octavie de Renoncourt, l'ex-danseuse de l'Opéra, avait jeté sur M. Ernest un œil complaisant; elle avait commencé par le trouver joli garçon, puis bon enfant; puis, quand elle le vit gagner au jeu avec une certaine continuité, elle s'était dit :

— Voilà un garçon adroit.

Ce qui était le plus bel éloge qu'une femme de sa sorte pût faire d'un joueur. Comme les passions de madame de Renoncourt étaient toujours subordonnées à ses intérêts, elle se mit à calculer quelles étaient les chances futures de fortune que présentait M. Ernest; le père était riche, il avait une sœur mariée à un millionnaire dans le département de l'Aveyron, et quoiqu'il ne fût pas bien avec sa sœur, dans un moment de détresse, une sœur millionnaire est toujours utile; enfin il allait lui-même épouser madame Norbert, qui lui avait déjà ouvert une fois ses coffres-forts, et qui lui en donnerait les clefs lorsqu'elle serait sa femme. M. Ernest était donc un sujet précieux qu'il fallait s'attacher par tous les moyens possibles. Il était doux d'ailleurs à l'esprit rancunier de madame de Renoncourt de séduire et de pervertir tout à fait un homme que madame Norbert distinguait, et de se ven-

ger ainsi de l'abandon brutal de feu le lieutenant. L'ex-danseuse ne se croyait pas assez vengée!

Madame de Renoncourt était encore jeune; elle était habile et agaçante; on la recherchait assez pour que l'orgueil d'un libertin fût flatté de la fixer : elle séduisit facilement M. Ernest. En formant cette liaison, madame de Renoncourt avait des vues d'avenir, des vues profondes qu'elle ne tarda pas à développer à M. Ernest dès qu'elle se crut sûre de lui.

— Mon cher Ernest, lui dit-elle, je ne vous détournerai jamais de votre chemin, je ne vous empêcherai jamais de faire votre fortune; au contraire, je vous pousserai toujours à vous enrichir. — Est-ce que tu trouves que je ne joue pas assez bien? Veux-tu que je me perfectionne au piquet ou au reversis? — Misères que cela, mon enfant! Epouse ta veuve, Ernest. — Madame de Renoncourt, répondit Ernest avec inquiétude, m'avez-vous déjà choisi un successeur? — Je suis ta meilleure amie, dit la veuve, une amie qui ne te fera jamais défaut au besoin. — Et tu veux me marier? — Ecoute-moi donc : connais-tu bien madame Norbert? — Mieux que toi, répondit Ernest. — Alors tu dois savoir que c'est une femme violente, emportée, prodigue, si tu veux, mais qui prétend être maîtresse au logis et ailleurs; vous ne serez pas longtemps d'accord, à moins que dans ton ménage le mari n'obéisse à la femme. — Oh! pour cela... dit Ernest. — Tu y seras réduit, mon petit, à moins que tu ne fasses ce que je vais te dire... Epouse-la. — Il me semble que tu viens de me donner des raisons pour faire tout le contraire.

Madame de Renoncourt leva les épaules.

— Epouse-la, répéta-t-elle, et tu seras riche, parce qu'elle l'est, et tu auras ou beaucoup d'argent ou beaucoup de crédit, et peut-être tout à la fois. — Et alors? dit Ernest, qui était libertin et dissipateur, mais point encore avide. — Alors, reprit madame de Renoncourt, nous mettrons à la porte notre capitaliste allemand, c'est-à-dire mon bailleur de fonds, qui est une sangsue, qui me

prend tout ce que je gagne, et l'établissement est à nous. — Diable! fit Ernest. — Et alors, continua madame de Renoncourt, si ta femme élève jamais la voix, tu la laisseras crier tant qu'elle voudra, parce qu'une femme ne vous met le grapin dessus que lorsqu'on a besoin de son argent; si on ne lui demande rien, on fait ce qu'on veut.

Madame de Renoncourt n'insista pas davantage et laissa à Ernest le temps de réfléchir. Celui-ci songea, en effet, à la proposition qu'on lui faisait, proposition repoussante pour tout autre; pour lui, naturelle et avantageuse. Etre le bailleur de fonds d'une maison de jeu! Pourquoi pas? Ce n'était qu'imiter le gouvernement lui-même, qui avait ouvert des jeux dans deux ou trois quartiers de Paris. Qui le saurait d'ailleurs? Lui-même ne connaissait le nom du bailleur de fonds de madame de Renoncourt que depuis son intimité avec elle; avant cette époque, il l'avait ignoré. Ce capitaliste allemand était un personnage mystérieux, qui ne paraissait dans la rue du Mont-Thabor que de loin en loin; ordinairement, il voyait madame de Renoncourt dans une maison tierce. Rien n'empêchait d'agir ainsi, et de ne paraître rue du Mont-Thabor que comme joueur, s'il voulait y paraître. Les bénéfices de cette spéculation étaient si grands, que l'individu qu'il s'agissait de remplacer se retirait, parce qu'il se trouvait assez riche et qu'il voulait jouir de sa fortune dans la Touraine, où il venait d'acheter une terre magnifique. Il ne s'agissait donc pas précisément, pour madame de Renoncourt, de mettre à la porte son capitaliste allemand, mais d'en trouver un second, parce que le premier se retirait.

Ernest, chez qui des vices dispendieux et des goûts désordonnés avaient déjà pris racine, comprit l'avantage qu'il trouverait à se créer une fortune indépendante de celle de madame Norbert, en supposant qu'il fût assez heureux pour l'épouser. Il avait découvert le secret de son père, et il savait que la fortune de M. de Meyran se fondrait sur un tapis vert. Il accepta donc les propositions de

la petite de Renoncourt, en les ajournant toutefois jusqu'après son mariage, et il se soumit aux conditions que lui imposa l'ex-danseuse, avec la bonne grâce d'un homme qui prend un parti qui lui convient.

— Nous serons tous les jours à notre bureau à dix heures, lui avait dit madame de Renoncourt, et dans la soirée nous nous présenterons de sept à neuf chez madame Norbert; les dimanches et les jours de fête à quatre heures; nous y dînerons quand elle nous invitera; mais jamais, ni chez elle, ni ailleurs, nous ne boirons de champagne; on ne boit de champagne qu'ici, rue du Mont-Thabor; les femmes honnêtes font beaucoup de cas d'un jeune homme qui ne boit pas de champagne... Nous ne jouerons jamais non plus; cela rappellerait une perte qu'il faut faire oublier. Deux ou trois mois de ce genre de vie, et la veuve est à nous.

M. Ernest suivait ces instructions avec exactitude; mais comme il jouait et buvait du champagne à minuit rue du Mont-Thabor, il s'endormait au ministère. Juliette lui pardonnait facilement un sommeil dont elle ignorait la cause, et pour la seconde fois elle se demanda si elle ne devait pas en finir avec cette vie douloureuse qui la tuait.

— L'homme qui m'a perdue, se disait-elle, va succomber à son tour sous la réprobation publique: je suis vengée; vivons pour moi. Laissons les sentiments haineux qui me tourmentent, et remplissons ma vie par de plus douces passions. Ernest m'aime; de mon côté, je ne connais pas d'homme qui me plaise davantage. Il faut donc faire les premiers pas et proposer moi-même ma main à un homme que sa timidité et sa délicatesse forcent au silence. Une fois mariés, nous fuirons, nous quitterons Paris et nous y reviendrons plus tard, quand la méchanceté se sera lassée, quand j'aurai des enfants et qu'on voudra bien croire qu'une bonne mère n'a jamais pu être une femme perdue.

Madame C***, qui fut la confidente naturelle de ce projet, le désapprouva entièrement.

— Le premier trésor d'une femme, dit-elle à Juliette, c'est sa réputation; elle doit tout faire pour la recouvrer; quand, comme vous, elle l'a perdue injustement, elle doit supporter toutes les humiliations, s'exposer à toutes les douleurs; plus elle met de persistance à reconquérir sa place, plus on lui sait gré plus tard de ses efforts. Je ne veux point que vous quittiez Paris, surtout au moment où la ruine de votre ennemi peut faire ouvrir les yeux du public. Vous êtes innocente, Juliette; il ne faut donc qu'un mot, qu'une circonstance heureuse pour vous réhabiliter. Quittez surtout le dessein d'épouser M. de Meyran; ce jeune homme me déplaît malgré sa conversion; restez veuve jusqu'à ce qu'un mariage honorable se présente... L'amour!... il ne doit pas compter dans la vie d'une femme telle que vous, déjà si injustement attaquée... Je suis persuadée, Juliette, que si vous descendiez au fond de votre cœur, vous y trouveriez quelque chose d'instinctif qui vous éloigne de M. Ernest de Meyran. Ce n'est pas un homme de votre valeur; il est au-dessous de vous de toutes les façons : vous n'aimez pas la sœur, vous n'estimez pas le père; éloignez-vous donc d'une famille à laquelle il ne vous convient pas de vous allier... Et, Juliette, savez-vous ce que c'est que M. de Meyran, le père?—C'est un père avare et sans honneur, dit Juliette. —C'est pis que cela, Juliette, c'est un joueur.—Comment, un joueur?— Ses maisons de Paris sont vendues, dit madame C***, ses terres sont engagées; encore un an ou deux, et sa ruine est complète... Oh! je vous connais, Juliette; ce que je vous apprends ici va augmenter votre tendresse pour M. Ernest; votre générosité naturelle va vous faire un devoir de réparer les torts d'un père. Eh bien! je suppose, moi, que M. Ernest a quelques-uns des vices fâcheux qu'on peut reprocher à son père. Je suppose qu'il a le cœur dur. — Madame! s'écria Juliette. — Qu'il est joueur. — Oh! madame. — Qu'il est sans délicatesse et peut-être sans honneur. — Mais, madame, dit Juliette avec impatience, avez-vous l'intention de me blesser? — Nullement,

mais de vous éclairer, Juliette. Donnez moi trois-mois, et si M. Ernest sort pur des épreuves auxquelles je vais le soumettre, sans avoir plus d'estime pour ce jeune homme, j'aurai moins de répugnance à vous le voir épouser. — La police! dit Juliette avec dédain. — La police, répondit madame C***, est gardienne mystérieuse de la société, et elle a arrêté plus d'une imprudente sur les bords de l'abîme.

Madame C*** obtint de sa parente qu'elle reculerait ses projets de mariage de trois mois, et l'engagea à paraître le surlendemain à une soirée que devait donner le ministre.

— Ne craignez rien, lui dit madame C***, vous serez auprès de moi.

Juliette se hasarda à faire encore cette épreuve, et étant enfin demeurée seule, elle jeta les yeux sur sa table et y vit une lettre qu'elle se hâta d'ouvrir. C'était une lettre de Rodez; son cousin d'Herbois lui écrivait pour lui donner des nouvelles de son mariage, lui parler de ses engrais et surtout de sa femme.

— Si madame d'Herbois est aussi tourmentée que je le suis, pensa Juliette, je la plains.

Nous allons transcrire ici quelques passages de cette lettre :

« Ma chère cousine, écrivait M. d'Herbois vous avez, en me faisant épouser ma Charlotte, par le crédit de M. Ernest, mon beau-frère, fait le bonheur de la ville de Rodez en général, et le mien en particulier. Vous ne vous doutez pas, à coup sûr, de ce que c'est qu'un vieux garçon; c'est un être insociable, triste, solitaire, parce qu'il fuit tout le monde et que tout le monde le fuit. C'était moi. De vieux garçon, je suis devenu un jeune mari. Ma maison s'est repeuplée; tous ceux qui me fuyaient me reviennent, même les plus jeunes. Nous avons le fils du maire, un beau jeune homme de vingt-sept ans, qui a fait deux fois le voyage de Paris et un à Londres. Ce monsieur faisait le fier avec moi; il tournait la tête quand il me ren-

contrait; maintenant, il vient à moi, il me tend la main; je l'ai invité à dîner, et il a accepté. Il est vrai que c'est ma femme qui a écrit l'invitation. J'ai recommandé à Charlotte d'être bien aimable avec M. John Plumer (c'est le nom du fils du maire, qui s'appelle Jean; mais depuis son voyage à Londres, il signe John). M. John a assisté à plusieurs séances de la société d'agriculture de Londres, c'est pour moi un homme très-précieux, parce qu'il peut me fournir des documents importants sur les engrais inorganiques, sujet qui va me servir de texte pour un nouveau mémoire que je prépare. Charlotte est si douce, si bonne, si obéissante, que, pour m'être agréable, elle ne quitte pas M. John, qui, au fond, lui plaît médiocrement.

» Vous voyez, ma chère cousine, que je suis très-heureux : il manque cependant deux petites choses à mon bonheur, deux bagatelles. La première, c'est de rentrer dans une somme de dix mille francs que j'ai prêtée à mon beau-frère, M. Ernest de Meyran, et qu'il ne parle pas de me rendre; comme vous êtes fort liée avec lui, vous pourrez lui en toucher un mot. Je destine cette somme à l'impression de mon mémoire sur les engrais inorganiques. La seconde dépend entièrement de vous : il s'agit de la croix, ma cousine, vous me l'avez promise, et j'y compte. »

Au Bon Coing.

Juliette jeta la lettre avec dédain :

— Voilà le monde, dit-elle, il est partout le même : il accueille madame d'Herbois, et moi, qui n'ai pas une faute à me reprocher, il me rejette.

La rue qu'habitait Juliette, la rue Cérutti, était une des rues les plus aristocratiques de l'époque; ouverte en 1770, on lui donna d'abord le nom de rue d'Artois; en

1792, elle prit celui de Cérutti, et aujourd'hui on l'a nommée Laffitte, en mémoire de ce banquier fameux qui fut un des principaux artisans de la révolution de juillet. A l'époque dont nous parlons, on y distinguait plusieurs beaux hôtels, qui ont aujourd'hui disparu ou changé d'aspect : l'hôtel Cérutti, l'hôtel Choiseul-Stainville et enfin l'hôtel de la reine Hortense. Au coin de la rue et du boulevard, était une boutique de marchand de vin, sur l'enseigne de laquelle on voyait un coing gigantesque avec cette devise : *Au bon Coing;* calembour banal qui est adopté par la généralité des marchands de vin qui ont le bonheur de se trouver à l'angle d'une rue; et au-dessous, on lisait : *Commerce de vins de Charles Varennes, fournisseur ordinaire de Sa Majesté la reine Hortense, successeur de son père.* Charles Varennes avait l'honneur de déposer tous les ans, le 1er janvier, un panier de vin chez le concierge de Sa Majesté la reine; il recevait une étrenne magnifique, et de cet échange de bons procédés entre le palais et la boutique, il résultait pour le marchand le droit de se dire le fournisseur de Sa Majesté, et pour la princesse une popularité certaine. Si même on avait voulu aller au fond des choses et entrer dans tous les secrets du marchand, on aurait découvert que Varennes, au lieu de fournir la reine de vins, s'approvisionnait au contraire chez elle. Il connaissait, en effet, l'homme d'affaires de la reine, et achetait tous les ans nombre de pièces de vin à Saint-Leu-Taverny; mais comme le vin de Saint-Leu ne jouit pas d'une très-bonne réputation, Varennes gardait prudemment le silence sur ces achats. On voit que les enseignes sont aussi menteuses que l'histoire elle-même; elles disent quelquefois le contraire de la vérité.

Varennes était un beau garçon, de la figure la plus avenante et du caractère le plus gai qu'il fût possible de rencontrer; il était généralement aimé dans la rue Cérutti, où il était né; la livrée, nombreuse dans cette rue, l'idolâtrait : valets de pied, cochers, valets de chambre même s'arrêtaient à son comptoir et buvaient avec lui le verre

de vin blanc; il avait toujours en réserve pour les cuisinières le petit doigt de cassis, et pour les femmes de chambre l'anisette de Bordeaux ou la crème au café. Les jeunes filles lui faisaient la cour, car il était beau et riche; et M. Picard, le cocher de M. de Bussière, et qui avait l'honneur de conduire madame Norbert quand son maître était en voyage, M. Picard était l'ami de Varennes, son confident et au besoin son mentor.

Un jour donc que Picard, après avoir pansé ses chevaux, allait boire chopine *au bon Coing*, et chercher quelque cocher aussi désœuvré que lui, pour faire une partie de *triomphe*, il fut accosté par Varennes, qui l'entraîna dans son arrière-boutique, en lui disant :

— Venez avec moi, père Picard, je veux vous faire boire du bon. — C'est toi qui régales, mon garçon? — Ça va sans dire. — Alors, mon garçon, attends-moi un instant, je vais me munir de gâteaux de Nanterre. — Du tout, père Picard, repas complet, le bout de boudin, le morceau de fromage et du pain blanc, ça fait trouver le vin bon.

Picard entra *au bon Coing*, émerveillé de la magnificence de son amphitryon, et les deux amis se mirent à table. Quand ils eurent, comme des héros d'Homère, apaisé la faim et la soif, et que Picard ne but plus que pour faire honneur au vin qui était excellent, le jeune marchand prit la parole.

— Mon ami Picard, dit-il, il faut que vous soyez franc avec moi.

Picard ressemblait à Nestor en un seul point; il aimait à parler.

— Avec toi et avec tout le monde, répondit-il, et surtout avec toi. Cependant il faut toujours considérer l'état des personnes à qui l'on parle : tu ne te crois sans doute pas obligé de me dire les défauts de ce vin s'il en a, et que mon palais ne sache pas les découvrir; il en est ainsi de moi, Varennes; si tu me parles de mes chevaux, je me laisserai aller à les louer peut-être un peu plus qu'ils ne

méritent... c'est mon état... Ainsi j'avais un bai brun que j'ai vendu il y a une quinzaine d'années à... — Il ne s'agit pas de chevaux, père Picard. — Encore un mot, mon garçon, me croira qui voudra, mais on ne voit plus de chevaux comme on en voyait avant la révolution; M. de Bussière avait un attelage... Il fallait voir comme nous trottions. — Ecoutez-moi, père Picard, c'est d'un conseil que j'ai besoin. — Tu veux acheter un cheval? — Du tout, je veux me marier. — Eh bien! c'est tout de même une bonne idée, mon garçon, pourvu que la femme soit bonne; car tout est là. — Voilà pourquoi je vous consulte; vous connaissez la femme que je veux épouser. — Voyons, dis-moi son nom : je serai franc comme l'or. — Que dites-vous de Claudine, la femme de chambre de madame Norbert?

Picard donna un si violent coup de poing sur la table, qu'il renversa la bouteille vide et fit tressaillir l'assiette qui contenait le fromage.

— Claudine! s'écria-t-il. — Oui, Claudine, et pourquoi pas? — Ah! mon ami, tu entres à l'écurie quand le cheval est vendu, tu achètes une bride quand la bête est à un autre. — Est-ce qu'elle est mariée? — Ma foi, autant vaut. — Comment, autant vaut? — Mon garçon, je vais te raconter une histoire un peu longue, et voilà une bouteille vide; m'est avis que nous devons en commencer une autre.

La bouteille demandée parut sur la table, et Picard, après s'être assuré qu'elle était aussi bonne que la précédente, commença ainsi :

— Tu sauras, mon ami, que la petite Claudine, qui est fort jolie, a donné dans l'œil à un garçon de bureau du ministère de l'intérieur : un nommé Jean Picaud; connais-tu ça, Jean Picaud? — Non, ma foi, dit Varennes. — Ni moi non plus. Un petit homme, qui n'est pas beau, qui n'est pas laid; on ne sait pas ce que c'est. Il est riche comme un ministre, et c'est peut-être ce qui a donné dans l'œil à Claudine. — Elle l'épouse donc? demanda Varen-

nes. — Mon garçon, j'en ai peur. Ce Picard ne plaît pas à madame Norbert : mais cet homme a toujours les mains pleines d'or, de bijoux. Il fait boire et manger toute la maison. Tu devrais parler à madame Norbert, ajouta Picard. — S'il ne s'agit que de donner des bijoux à Claudine, dit Varennes, on est bon pour ça, tout comme un autre.

On frappa sur le comptoir.

— Une pratique, dit Picard.

Et il souleva le coin d'un rideau rouge, placé devant le vitrage qui séparait l'arrière-boutique de la boutique elle-même.

— Tiens, dit-il, c'est Jean Picaud.

Le garçon de bureau entendit qu'on le nommait; il reconnut Picard, il le vit d'ailleurs tout comme il en était vu, Il entra alors dans l'arrière-boutique.

— Vous voilà, M. Picaud, dit le cocher, et que venez-vous chercher ici? — Ce n'est pas vous, M. Picard; mais je suis enchanté de vous trouver. Je cherche le maître de l'établissement. — C'est moi, répondit Varennes. — Vous donnez à manger, monsieur? dit Picaud. — Oui, quelquefois, des repas commandés... à mes amis et connaissances; mais mon métier est de vendre du vin. — Il s'agit d'un repas commandé, monsieur, pour vos amis et connaissances. J'espère que vous voudrez bien leur donner à souper ce soir?

Varennes était indécis; l'aspect de son rival lui donnait une sorte de dégoût qu'il ne pouvait pas vaincre; Picard coupa court à cette indécision.

— Mon ami, dit-il, est en état de vous faire manger une dinde aux marrons, comme l'archichancelier Cambacérès n'en mange pas, et il s'y connaît. — C'est ce qu'il me faut, reprit Picaud, et je vous invite donc pour ce soir, M. Picard; on se mettra à table à huit heures, et tout sera fini à dix. — Ah çà! c'est donc une noce? dit Picard. — Pas encore, c'est un souper. Vous savez, M. Picard, que ce soir madame Norbert passe la soirée

au ministère de l'intérieur? — Elle y dîne même : j'ai ordre d'atteler à cinq heures et de retourner un peu avant onze heures et demie. — Vous serez donc libre à huit heures, M. Picard : nous aurons la cuisinière, George, votre garçon d'écurie, Antoine, le frotteur de l'hôtel, et mademoiselle Claudine. Nous mangerons des huîtres, quelques côtelettes de porc frais et une dinde aux marrons, puisque monsieur les accommode si bien; sans parler du vin qui sera des meilleurs; n'est-il pas vrai, monsieur? — Qu'il nous donne de celui-ci, dit Picard en frappant sur les bouteilles vides, et tout ira bien. — C'est du romanée à six francs la bouteille, dit Varennes. — Va pour le romanée à six francs la bouteille, répondit Picaud.

M. Picaud déposa quarante francs sur la table comme arrhes de la carte à payer, et il quitta la boutique du *bon Coing* pour aller renouveler ses invitations dans la cuisine de madame Norbert.

— En voilà un qui est riche! dit le cocher quand Picaud fut sorti; il paye d'avance. Comment le trouves-tu? — Laid comme un crapaud, dit Varennes, et j'ai été sur le point de l'envoyer à tous les diables, lui et son souper. — Tu aurais mal fait, parce qu'il nous aurait menés ailleurs et tu aurais perdu l'occasion de voir la petite Claudine. Je lui dirai deux mots. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Cependant Charles Varennes, qui avait une cuisinière et des garçons prêts à le servir, fit faire un souper plus délicat qu'on ne le lui avait commandé; il fit voir le jour à son plus beau linge de table et à sa plus belle argenterie; lui-même se para de son mieux, quoique sa jeunesse et sa jolie figure pussent se passer de parure; et quand à huit heures du soir mademoiselle Claudine entra *au bon Coing*, il la reçut avec un sourire gracieux et lui présenta un bouquet que la jeune fille prit avec une certaine émotion. Picard avait parlé.

— Les chevaux qui sont ferrés en argent, avait-il dit à la jeune fille, ne sont pas ceux qui galopent le mieux,

ni qui marchent le plus droit; tout ce qui brille n'est pas or. M. Picaud m'a invité à souper, et je n'en dois pas dire de mal; cependant, je crois que si on mettait à droite le bien de Varennes et à gauche celui de M. Picaud, le côté de mon ami Varennes vaudrait trois fois l'autre. — M. Picard, répondit Claudine, je ne suis pas une fille à écouter mon intérêt. — Personne ne le sait mieux que moi, disait Picard, moi qui vous connais depuis votre enfance. Parlons donc d'autre chose : Varennes est jeune, il est beau, tout le monde sait dans le quartier qu'il est bon garçon et brave garçon en même temps. Il y a une cuisinière ici, en face, dans l'hôtel Choiseul, qui voudrait bien être à votre place. — Vraiment? — Sans doute. — Ah! je la connais, dit Claudine, une grande blonde qui a des yeux de faïence. — Ils sont bleus, répondit l'imperturbable cocher, et ils ne sont pas de faïence. Il y a aussi chez la reine Hortense une femme de chambre, je ne sais pas même si ce n'est pas une demoiselle de compagnie, à laquelle Varennes n'aurait qu'à dire un mot... — Vous croyez? — J'en suis tellement certain, que vous ne serez pas depuis huit jours madame Picaud, qu'ils se marieront, à moins que ce pauvre Varennes ne meure de douleur. — Vous voulez rire, M. Picard?—Je ne ris jamais, Claudine, quand je parle d'amour; ça ne me faisait rien autrefois, quand j'étais jeune; maintenant ça m'afflige. Venons à M. Picaud : on peut l'aimer, je ne vous dis pas non; mais à moins que l'amour ne vous aveugle terriblement, vous m'avouerez qu'il n'est pas beau.—C'est l'avis de madame, dit Claudine. — C'est vrai, Claudine, vous m'y faites penser; madame ne l'aime pas, et je ne sais pas si une fille dévouée et honnête doit épouser un homme que madame n'aime pas...Pour moi, j'avais, il y a quinze jours, un alezan superbe qui m'allait comme un gant; madame est venue à passer dans la cour comme je le bouchonnais, elle a dit : Que faites-vous de ce vilain cheval, Picard?

« Je n'ai rien dit, mais j'ai vendu le cheval et j'ai ap-

pris hier qu'il était mort de la morve. Tout ceci ne regarde en rien M. Picaud; je n'ai rien à dire contre lui, ce ne serait pas honnête à moi; il me donne à souper ce soir; mais enfin, d'où est-il, ce M. Picaud? d'où sort-il? De la rue Saint-Jacques, de la rue Mouffetard, je crois; des quartiers perdus, des pays qui ne sont pas civilisés : on ne sait pas ce que c'est... Je n'ai rien à vous conseiller, Claudine, ajouta le cocher en finissant; Varennes vous aime. Tâchez de souper avec appétit : il y aura une dinde aux marrons et le vin sera excellent. »

Mademoiselle Claudine fit son profit de ces observations. Elle connaissait Varennes, mais sans songer à lui, ne supposant pas qu'il songeât à elle. Claudine était comme toutes les filles sages qui fuient les propos d'amour et se laissent prendre au premier mot de mariage. Varennes, un homme établi, un voisin, le fournisseur de la reine Hortense et un beau garçon, ce n'était pas là un parti à mépriser. Aussi prit-elle le bouquet qu'il lui offrit avec son plus doux sourire et le mit-elle à sa ceinture en disant que même à la Folie-Bussière il n'y avait pas des œillets qui sentissent si bon.

M. Picaud trouva cette attention trop délicate, et il jeta sur Varennes un regard que celui-ci soutint en homme prêt à répondre à toutes les interpellations possibles. M. Picaud n'était pas heureux en convives. Picard, comme on l'a vu, avait passé dans le camp ennemi, et George, le palefrenier, était loin d'avoir, pour le prétendu de sa camarade, un penchant très-vif. Mademoiselle Claudine avait touché le cœur de M. George, dont l'amour timide et respectueux était un secret pour tout le monde; George aimait et souffrait sans ouvrir la bouche. Epouser la femme de chambre de madame, sa confidente, celle qui ne la quittait pas, c'était là pour un palefrenier, une ambition si élevée, qu'elle en était ridicule.

Il aurait fallu, pour réussir dans ce projet téméraire, une révolution dans l'hôtel : comme, par exemple, que M. Picard tombât de son siége et qu'il se cassât un bras.

Peut-être alors, lui, George, succéderait-il à son chef de file, et, dans ce cas, on pourrait voir. Mais Picard était ferme sur son siége, et les chevaux se seraient tués, la voiture aurait volé en éclats, que Picard serait demeuré inébranlable sur son siége comme une colonne sur sa base. George souffrait d'une passion sans espoir; et quand il vit un garçon de bureau arriver, l'or à la main, et lui enlever toute chance, il se prit d'une haine farouche contre Jean Picaud; et tout en acceptant son souper, il souhaitait charitablement qu'il mourût d'indigestion, ou que le vin du marchand de vin lui donnât une colique salutaire. Ainsi les passions font quelquefois faire des vœux homicides! La cuisinière n'allait pas si loin, elle n'était qu'envieuse; c'était un cordon bleu de trente-cinq à trente-sept ans, une femme ronde, grasse, potelée, la figure un peu rubiconde, mais la bouche ornée de trente-deux dents, et qui n'avait pas un cheveu blanc. Madame Pipard (c'était son nom) avait trouvé très-mauvais que Jean Picaud ne se fût pas adressé à elle, qui était une femme de sens et d'expérience, plutôt qu'à Claudine, une petite folle, grosse comme deux liards de beurre, qui manquait d'acquit, et ne savait qu'habiller et déshabiller sa maîtresse.

— Si cet imbécile de Picaud, se disait-elle, songeait à m'épouser, au lieu de s'adresser à Claudine, nous établirions un magasin de comestibles sur le boulevard, nous ferions concurrence à madame Chevet, et dans quatre ans nous serions riches, mais riches à débaucher Picard, à l'enlever à M. de Bussière et à le placer là, bien carrément, sur le siége de notre voiture.

Du reste, madame Pipard avait refusé d'épouser le boucher, le boulanger, l'épicier, le tailleur du coin, et elle était fort assidue à boire le cassis de Varennes, parce que ce cassis était excellent, et que par habitude et par principe elle aimait les beaux garçons.

On se mit à table et on déploya les serviettes. Madame Pipard fit observer que le linge était damassé ab-

solument comme chez madame, et Picard, en soupesant une fourchette, dit que rien qu'au poids il reconnaissait que c'était là de l'argenterie d'avant la révolution.

— On n'en fait plus de pareille, ajouta-t-il, c'est comme les chevaux, et... — Et... Eh! mon Dieu! s'écria madame Pipard, je crois, Dieu me pardonne, que le couvert de Varennes n'est pas mis... Varennes, mon garçon, viens te mettre auprès de moi.

Et la cuisinière se rua sur Jean Picaud, à côté duquel elle était assise, et fit une place à son ami Varennes.

— Je n'ai pas invité ce monsieur, dit avec humeur Jean Picaud. —Et vous avez eu tort : Varennes est notre ami à tous, il faut qu'il soupe avec nous.

C'était l'avis de Picard; c'était aussi l'avis de George. Claudine prit le bouquet qui était à sa ceinture, et en respira l'odeur. Varennes était avec l'écaillère, et il faisait ouvrir les huîtres. Il arriva, revêtu de son bel habit bleu, avec un gilet de satin orange et une cravate de batiste à coins brodés.

— Je ne souperai point avec vous, j'aurai l'honneur de servir ces dames; mais au dessert, j'aurai le plaisir de leur offrir une ou deux bouteilles d'un vin que je réserve pour les grandes occasions; et si elles me le permettent, je trinquerai avec elles. — Du vin de la reine Hortense? dit Picard. — Non, père Picard, du vin de Champagne. — Eh bien! mon garçon, s'écria la cuisinière, commençons par le dessert, et mets-toi là.

La proposition était inadmissible, les huîtres venaient d'arriver et la dinde fumait au milieu de la table. Le déjeuner du matin n'avait pas fait tort à l'appétit de Picard; George mangeait et buvait comme un homme inquiet qui cherche à se distraire; madame Pipard avouait qu'elle-même n'était pas assez sûre de son coup d'œil pour servir un rôti aussi à point, et mademoiselle Claudine, l'héroïne de la fête, mangeait comme une petite-maîtresse, du bout des dents. Le romanée circulait, et les convives commençaient à s'animer : seul, Jean Picaud était triste

et sans appétit; le vin était, disait-il, sans saveur, la dinde mal choisie, et il avait regret de s'être adressé à un marchand de vin, au lieu d'aller chez un restaurateur à la mode. Au fond de son âme, il se trouvait mal à l'aise, et demandait s'il ne prétexterait pas une affaire imprévue, un rendez-vous oublié, pour quitter ses convives et se retirer chez lui. Mais Claudine le retenait, c'était la laisser exposée aux tentatives amoureuses du galant marchand de vin, car, dans ce bouquet donné par Varennes, Jean Picaud avait vu une déclaration. Le cocher avait soin de ne pas laisser vide le verre de son voisin Picaud, et celui-ci buvait pour se donner une contenance, pour s'étourdir. Il y réussit; le vin de Romanée égaya le cerveau de Picaud, qui rejeta toute pensée triste, et se résolut à jouir du présent sans trop s'inquiéter de l'avenir. Que risquait-il? Aucun danger ne le menaçait, et si mademoiselle Claudine lui échappait, eh bien! il ne manque pas de jolies filles à Paris, et l'une fait oublier l'autre. Ce fut au milieu de ces pensées inspirées par un vin généreux qu'on apporta le dessert, et que Varennes entra suivi de ses garçons chargés de bouteilles.

Varennes se plaça bravement entre madame Pipard et Claudine; puis distribuant des verres à la ronde :

— A moi, maintenant, dit-il, à régaler ces dames... et ces messieurs.

L'apparition du champagne éveilla tous les esprits et transporta de joie les convives : on faisait alors du champagne un usage moins fréquent qu'aujourd'hui; il était à peu près inconnu à l'office, et madame Pipard elle-même avait rarement trempé ses lèvres dans ces longs verres remplis d'une mousse scintillante et légère. Varennes régalait en prince; il faisait goûter à de simples mortels l'ambroisie dont s'enivrent les dieux.

— Du champagne! s'écria madame Pipard.

Et elle tendit son verre.

Le bouchon sauta au plafond, retomba en bondissant

sur la table, et le cordon bleu savoura la liqueur écumante; mademoiselle Claudine mit de côté toute affectation et but à plein verre; Picard et George imitèrent la plus belle moitié du genre humain, et Jean Picaud fit comme ses convives. Varennes portait des santés, tournait ses yeux amoureux vers mademoiselle Claudine et faisait remplacer les bouteilles vides. Il semblait que sa cave fût inépuisable.

Le vin inspire, dit-on, du courage aux plus timides, il enhardit les plus faibles, et son effet le plus ordinaire est de faire arriver sur les lèvres les secrets cachés au fond du cœur, et de tirer de son puits la Vérité qui s'y réfugie nue et armée de son miroir. Picard à demi gris vantait ses chevaux et disait toute sorte de bien de son ami Varennes; madame Pipard, son verre à la main, disait :

— Quel dommage cependant si on eût mis ce vin-là dans des rognons!

Jean Picaud faisait tinter ses napoléons dans sa poche et se promettait de régaler le lendemain même mademoiselle Claudine avec du champagne. George jetait des yeux enflammés sur la jeune fille, et des regards de haine et de mépris sur Jean Picaud; il but alors un grand verre d'eau afin de se calmer et de commencer avec adresse l'attaque qu'il méditait. — Picaud, dit-il avec un sourire, vous êtes de Paris, j'en suis sûr; il n'y a qu'un enfant de Paris capable de nous régaler comme vous faites. —Oui, dit Picard, je suis de Paris. — De la rue Saint-Jacques? —De la rue Saint-Jacques, mon garçon.—Et moi aussi. — Ah! ah! — Je me souviens de vous avoir vu petit.— Possible, dit Picaud en achevant son verre de champagne. — Nous avons été à l'école ensemble, Jean. — Chez le père Chicalin.—C'est ça, dit George, chez le père Chicalin, où nous n'avons rien appris.—Moi, reprit Picaud, je sais lire et écrire. — Moi, pas; si donc c'est toi, qui venais chez le père Chicalin, tu es le fils d'Antoine Picaud, le savetier du coin de la rue Saint-Jacques? — C'est la vé-

rité, répondit Picaud.— Alors, continua George, ce n'est pas ton père qui t'a laissé ton argent, car il est mort en faisant la banqueroute du savetier; il devait trente francs à ma mère, qui n'ont jamais été payés.

Jean avait prétendu que l'argent qu'il dépensait si follement, il le tenait de son père; il disait avoir vendu un bien patrimonial, et George le surprenait ainsi en flagrant délit de mensonge; mais dans l'état de demi-ivresse où il se trouvait, il ne se souvint plus de la fable qu'il avait débitée, et comprit seulement qu'on lui demandait compte de son argent. Aux fumées du vin se joignit alors la crainte d'être inquiété et trahi, quoiqu'il n'eût point de confident. Assis auprès de George, il se pencha vers lui, et appuyant sa main sur le bras du palefrenier, il lui dit :

— Veux-tu de l'argent? que veux-tu? J'ai toujours de l'argent au service d'un ami.

George n'en écouta pas davantage, et, se levant, il saisit Picaud au collet.

— C'est un voleur, s'écria-t-il; nous mangeons un dîner qui sera payé avec un argent volé : mademoiselle Claudine, votre amoureux est un voleur.

Picard jeta un regard de travers sur son palefrenier.

— Il n'y a point de voleurs ici, dit-il; nous sommes tous d'honnêtes gens, incapables de mal faire... Tout comme nos chevaux; vous ne feriez pas manger Brillant dans la mangeoire de Cocotte, ni Cocotte... — O ciel! que dites-vous? s'écria mademoiselle Claudine. — Tu as trop bu ou pas assez bu, mon petit, dit madame Pipard à George.

Varennes, qui, sauf quelques verres de champagne, était à jeun, entoura de son bras la taille de mademoiselle Claudine et lui dit dans l'oreille :

— Ne craignez rien, je suis ici : voulez-vous que je fasse taire George? — Non, monsieur, dit en tremblant Claudine; laissez-le parler. — Père Picard, disait George en

serrant toujours Jean Picaud par le cou, si vous êtes un honnête homme, allez chercher la garde.

Le garçon de bureau fit un effort désespéré; il échappa à la main du palefrenier, et alla rouler sous la table; mais quand il entendit parler de la garde, le sentiment de la conservation fut chez lui plus fort que l'ivresse, il se releva et la parole bégayante, les joues couvertes de larmes :

— Ne me parlez pas, dit-il, laissez-moi sortir, je ne reviendrai plus; je ne vous ai point fait de mal; je ne vous demande que la permission de sortir. — Avoue que tu as volé l'argent qui t'a servi à acheter des chaînes d'or à mademoiselle Claudine, dit George, je ne veux que cela; avoue, avoue, et tu iras après te faire pendre où tu voudras.

George criait à tue-tête; les fenêtres de l'arrière-boutique donnaient sur la rue, et Jean Picaud craignit sans doute qu'on n'entendît dans la rue ce qui se passait chez le marchand de vin. — Taisez-vous, George, s'écria-t-il, taisez-vous; je vais vous dire la vérité. Cet argent... cet argent, je l'ai trouvé. — Non, non, volé! criait George. — Trouvé, mon ami, trouvé, je vous jure. — Moi, votre ami! oh! non, s'il vous plaît! Avouez, avouez : volé, n'est-il pas vrai? — Eh bien! oui, George, laissez-moi aller : volé si vous le voulez.

George laissa alors aller le malheureux qui, enjambant une chaise, allait profiter de la liberté qu'on lui laissait. Varennes se leva, et à son tour il arrêta le garçon de bureau : le marchand de vin était chez lui, et de toutes les personnes présentes il était la seule qui n'eût point subi la familiarité de Picaud, ni accepté ses politesses.

— Monsieur, lui dit-il, on vous accuse de vol et vous avouez le crime? — Mais non, s'écria Picaud les mains jointes, je veux me délivrer de cet homme et je vous expliquerai... — Ma maison, reprit Varennes, est une maison publique, je dois compte de tout ce qui s'y passe à l'autorité, et je serais coupable si je vous laissais sortir. — Allons, Varennes, s'écria Picard que l'ivresse avait

totalement gagné, allons; bois un verre de champagne et laisse aller cet homme; quand un cheval est morveux, on le fait sortir de l'écurie. — M. Varennes, M. Varennes, disait madame Pipard, je vous promets que tout ceci s'expliquera demain; venez déjeuner à l'hôtel, je vous ferai une soupe à l'oignon, M. Picaud viendra, et il nous donnera ses petites raisons. — Oui, oui, disait Picaud, je vous promets que je viendrai; j'en donne ma parole d'honneur. — La parole d'honneur d'un voleur! cria George, qui s'avançait de nouveau pour mettre la main sur Picaud.

Cependant le magasin du marchand de vin n'était point encore fermé, une patrouille passa, elle entendit les cris qu'on poussait dans l'arrière-boutique; le sergent distingua le mot de voleur, et crut entendre des supplications.

— Halte! dit-il à ses hommes qui se rangèrent devant la porte du marchand de vin, de façon à ne laisser sortir personne.

Le sergent entra seul, et avec la crosse du fusil il frappa un coup léger sur la porte vitrée de l'arrière-boutique; il laissa ensuite retomber le fusil sur le sol.

— C'est la garde! dit madame Pipard.

Varennes alla ouvrir la porte.

— Soyez le bienvenu, sergent, dit-il; j'allais chercher la garde. — Ici, camarades! cria le sergent à ses hommes qui étaient restés en dehors.

Les soldats entrèrent, et au milieu d'eux parut un homme à qui personne ne songeait, et dont la présence inopinée remplit d'étonnement tous les convives, Varennes excepté; M. Anatole de Linant. Il se présenta d'une façon si imprévue, s'ouvrant un passage entre deux soldats qui le cachaient à tous les yeux, que Picard se leva lourdement et ne put retenir un cri :

— M. Anatole!

Mademoiselle Claudine perdit connaissance, madame Pipard renversa son verre de champagne sur la nappe, et Varennes, qui connaissait M. de Linant de nom et de vue, s'avança vers lui poliment et lui dit en désignant Picaud du doigt :

— Voilà un gaillard, monsieur, qui s'est glissé parmi ces honnêtes gens, et, ma foi, nous allons l'envoyer bien accompagné chez le commissaire de police.

M. de Linant baissa les yeux, et quel ne fut pas son étonnement à lui-même, lorsqu'il reconnut, dans cet homme accroupi et presque caché entre deux chaises, Jean Picaud, son garçon de bureau.

— Jean, dit-il, Jean ici!... Vous connaissez Jean! Et que venez-vous faire ici, Jean, parmi les domestiques de M. de Bussière et de madame Norbert? — C'est un voleur, dit George d'une voix forte, il a volé beaucoup d'argent, et nous étions en train de l'arrêter quand le sergent est venu, et vous aussi, monsieur. — Un voleur!... qui a volé beaucoup d'argent! Et à qui donc? dit M. de Linant.

Il n'y avait qu'à regarder le coupable pour être certain qu'on ne l'accusait point à tort. Jean était devenu livide; l'arrivée de M. de Linant avait augmenté son trouble et sa frayeur; ses membres étaient agités d'un mouvement convulsif, ses dents claquaient.

— Un voleur! répétait M. de Linant; cet homme, un voleur! Qui vous l'a dit? — Il l'a avoué lui-même! s'écria George. — Il est vrai, monsieur, reprit Varennes avec politesse, que cet homme a avoué avoir volé; mais il était alors dans les mains de George; il a dit ensuite avoir trouvé l'argent qu'il possède. — Trouvé!... répéta encore M. de Linant. Claudine, vous connaissez cet homme, ce Jean? — Elle doit l'épouser, dit George. — Et c'est madame Norbert qui fait ce mariage? demanda M. de Linant en levant les épaules. — Au contraire, monsieur, cet homme déplaît à madame, qui détourne Claudine de ce mariage autant qu'elle peut.

C'était George qui parlait.

— Et je puis vous assurer que George ne ment pas, dit Picard en plaçant gravement sa main sur son cœur, et que ce qu'il avance est l'exacte vérité. Madame m'a fait l'honneur de me le dire. — Sergent, dit M. de Linant, fouillez cet homme.

Et comme le sergent hésitait et voulait d'abord conduire Picard au corps de garde, Anatole ajouta :

— Je suis M. de Linant, je fais partie du conseil d'Etat; cet homme est à mon service. Fouillez-le; d'ailleurs, si cet homme a de l'argent sur lui, pour votre propre responsabilité vous ne sauriez avoir trop de témoins.

Le sergent obéit; il pria M. de Linant lui-même de tenir son fusil, et s'approcha de Picaud.

— Ne me touchez pas, s'écria celui-ci, ne me touchez pas, je vais vous donner tout ce que j'ai sur moi.

Le sergent s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine, avec cette lenteur des vieux soldats, qui, sachant qu'ils en arriveront à leurs fins, sont aussi patients que résolus. Picard tira de ses poches une trentaine de napoléons, qu'il plaça lentement sur la table; il retourna ensuite toutes ses poches, étala aux yeux de tous des ciseaux, un petit livret, son mouchoir.

— C'est tout, dit-il. — A mon tour, dit le sergent.

Et, d'un revers de main, il déboutonna le gilet de Picard, et s'empara d'une épingle en diamant qui attachait la chemise.

— Voici déjà un petit caillou, notre bourgeois.

Passant ensuite ses mains le long du corps de Picaud :

— Nous avons une petite ceinture, ajouta-t-il.

La ceinture fut lestement enlevée par le seul fait de déboutonner la bretelle et de soulever un peu la chemise. C'était une ceinture de cuir, telle qu'en portent quelquefois les voyageurs; un de ces meubles utiles à ceux qui, comme le philosophe Bias, veulent porter tout leur bien avec eux. La ceinture ouverte, on y trouva quatorze billets de banque. La figure de M. de Linant rayonna de joie.

— Mon cher Varennes, dit-il au marchand de vin, vous savez écrire? — Parfaitement, monsieur. — Prenez du papier, une plume et de l'encre, et écrivez.

Varennes ouvrit un petit meuble placé derrière lui, et prit les objets qu'on lui demandait. M. de Linant dicta :

« Jean Picaud, garçon de bureau au ministère de l'in-

térieur, et attaché au bureau de M. Anatole de Linant, maître des requêtes, avoue avoir vu venir chez M. de Linant un plaideur nommé Jérôme Béru, fermier de la terre de Pontis, qui déposa entre les mains de M. de Linant un dossier cacheté, et dit en le remettant : « Vous trouverez dans ce dossier des pièces qui vous conviendront. » Jean Picaud avoue avoir, sur cet indice, décacheté ce dossier en l'absence de M. de Linant, y avoir trouvé une somme de vingt mille francs en billets de banque, dont il s'est emparé. Il a ensuite recacheté ce dossier, de façon à ce que M. de Linant ne s'est aperçu de rien. Il avoue encore que les billets de banque, l'or et les bijoux que l'on vient de saisir sur lui proviennent de ce vol. »

— Maintenant, Picaud, dit M. de Linant, c'est à vous de voir si vous voulez signer ces aveux.

Picaud n'était plus ivre, il était vaincu et anéanti; il tomba aux pieds de M. de Linant et avoua son crime; il prit ensuite la plume que lui tendit Varennes et signa ce que celui-ci venait d'écrire.

— Vous avez vu, messieurs, dit M. de Linant, que tout ceci s'est passé librement et sans aucune violence, je n'ai pas fait à cet homme la moindre menace. — J'ai tout entendu et tout vu, monsieur, dit une voix qui partait de la boutique du marchand de vin.

C'était le commissaire de police que, sur un signe du sergent, un des soldats avait été chercher. Tous les assistants signèrent : le sergent fit son rapport particulier; le commissaire s'empara de l'argent et des billets, et Jean Picaud, dûment accompagné, alla finir en prison une nuit commencée au milieu du romanée rubicond et de la mousse irisée du champagne. Quand les convives furent un peu revenus de leur stupéfaction, le cocher Picard prit le premier la parole :

— Je suis charmé, dit-il, de savoir écrire, cela m'a permis de rendre service à M. Anatole; méchant diable, entendez-vous? mais au fond neveu de mon maître, M. de Bussière. George, ajouta-t-il, si tu te connais en homme, ta fortune serait faite.

Madame Pipard revint au champagne.

— Et quand on pense, dit-elle, que cet homme qui était là et que j'ai invité à déjeuner demain à l'hôtel, est un voleur... qu'il a pris vingt mille francs à M. de Linant... non, à Béru; ce pauvre Béru qui a une si jolie fille... Eh mais! c'était la dot de l'enfant; M. Picaud lui faisait faire un beau chemin! — Et M. de Linant! dit George qui n'avait pas cessé de regarder mademoiselle Claudine.

M. de Linant avait disparu. Picard tira de son gousset une grosse montre d'argent.

— George, mon garçon, dit-il, il faut dire bonsoir à la compagnie et aller mettre les chevaux à la voiture. Vous placerez ma houppelande sur le siége, ainsi que mon fouet à manche d'ivoire : je vais chez le ministre de l'intérieur.

George partit; Picard commença, dans un coin, une partie de domino avec madame Pipard; les garçons du marchand de vin eurent ordre de préparer un bol de punch, et Varennes demeura ainsi à peu près seul avec Claudine.

— Mademoiselle, lui dit-il, je suis bien malheureux; je vous aime et vous ne vous en êtes pas aperçue. — Oh! que oui, monsieur, mais... — Mais vous n'avez pas cru à mon amour? — Je n'ai pas cru, répondit Claudine, que vous épouseriez une pauvre fille qui n'a rien que les bontés de madame. — Et pourquoi cela, dit Varennes tendrement, puisque vous êtes sage et belle?

Claudine baissa la tête, et, effeuillant son bouquet :

— Nous autres jeunes filles, dit-elle, on cherche toujours à nous tromper, et il faut que nous nous tenions sans cesse sur nos gardes... Vous connaissez Mauclair, M. Varennes? — Parfaitement; il est attaché au service de la reine Hortense. — Où en serais-je, répondit la jeune fille, si je l'avais écouté? Il vient de se marier avec une mercière de la rue des Trois-Frères.

Varennes comprit que Claudine avait jusque-là imposé

silence à son cœur, dans l'intérêt de la sagesse et de l'honnêteté. C'est là une conduite rassurante quand on veut épouser une jeune fille.

— Ainsi, dit-il, vous n'aimiez pas ce malheureux qui expie si cruellement sa faute? — Oh! mon Dieu, non, monsieur. — Et vous me permettez d'aller demain faire ma demande à madame Norbert?

Claudine versa quelques larmes et regarda Varennes avec un sourire tel, que celui-ci se crut autorisé à lui prendre un baiser.

— Mère Pipard, dit le cocher, vous n'êtes pas de force au domino.

La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit :

— Ne vous dérangez pas, M. Picard, dit George, madame n'a pas besoin de sa voiture, elle est rentrée en fiacre il y a au moins deux heures.

Claudine poussa un petit cri d'effroi et ne fit qu'un saut de chez le marchand de vin à l'hôtel de madame Norbert.

Le maître des requêtes.

M. Anatole de Linant avait de puissants protecteurs; il comptait parmi eux Son Eminence le cardinal Cambacérès, frère de l'archichancelier et archevêque de Rouen. C'était un appui que lui avait ménagé madame de Linant, sa mère, toujours à l'affût des bénédictions épiscopales, et, par principe, très-bien avec le clergé. L'archevêque de Rouen fit un voyage à Paris; madame de Linant ne manqua pas de le voir, de lui faire sa cour et de le solliciter en faveur de son fils, qu'on laissait languir au conseil d'Etat, sans vouloir l'élever à un poste qu'il avait mérité par ses services. La demande était délicate, à cause de

l'affaire de Béru; mais aussi réussir était fermer la bouche à tous ceux qui auraient été tentés de soupçonner la probité de M. de Linant.

— Je verrai le ministre, avait répondu le prélat.

Quoique l'archevêque fût à peu près certain que sa protection serait efficace, il ne voulut cependant pas employer tout son crédit en faveur de M. de Linant; et au lieu d'une préfecture que demandait la mère du maître des requêtes, il résolut de solliciter une place plus modeste et plus facile à obtenir. La France comptait alors dans son territoire le département de la Roër, qui comprenait les provinces prussiennes de Clèves, de Gueldres et de Meurs, ainsi que les villes de Cologne et d'Aix-la-Chapelle. La sous-préfecture de Clèves était vacante; ce fut cette sous-préfecture que demanda le cardinal Cambacérès pour M. de Linant. Le ministre répondit que les désirs de M. le cardinal étaient des lois, mais que cependant une sous-préfecture, surtout en pays conquis, ne se donnait jamais qu'avec l'assentiment de l'empereur, et qu'il arrivait quelquefois que, lorsque le ministre présentait un candidat à Sa Majesté, la place était donnée. Le cardinal regarda la chose comme faite, et s'empressa d'assurer à madame de Linant que le nom de son fils figurerait bientôt au *Moniteur;* puis Son Eminence quitta la capitale et alla à Rouen rejoindre ses ouailles.

— Mon fils, dit madame de Linant à Anatole, vous voilà préfet, le cardinal Cambacérès me l'a promis, reste à savoir si on nous enverra au nord ou au midi; d'après quelques mots assez ambigus de Son Eminence, je crains qu'on ne nous envoie dans le nord, et franchement, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux le midi... Voyons : si l'on vous envoyait dans les Alpes maritimes?... Oh! non, le chef-lieu est Nice, c'est trop beau... Eh bien, dans le Piémont, dans le département de la Doire ou de la Stura, car Gênes, c'est encore trop beau... Oui, mon ami, je préférerais le Piémont à la Seine-Inférieure ou à l'Oise... Vous ne serez jamais assez loin de madame Norbert.

Anatole ne répondait pas; il semblait comprendre que le génie de Juliette l'emporterait et entraverait sa nomination. Il reçut en effet une lettre du ministre qui lui indiquait une audience. M. C*** était debout au moment où Anatole se présenta chez lui; et, ayant renvoyé un secrétaire qui paraissait écrire sous sa dictée, il lui dit :

— M. de Linant, vous vous trouvez mêlé dans une affaire fâcheuse, pénible, qui est de nature à laisser planer des doutes sur votre probité, de quelque manière qu'elle se termine... — Pourriez-vous croire, monseigneur?... — Rien qui vous soit désavantageux, monsieur; mais comme je connais l'affaire dont il s'agit, je comprends qu'il restera toujours sur votre réputation une tache... — O ciel! s'écria Anatole, une tache! — Oui, monsieur, l'opinion vous accusera. — Et de quoi, grand Dieu? — Que sais-je, monsieur? d'une faute que vous n'aurez pas commise. L'opinion est ainsi; elle s'irrite sans motif, elle blâme sans raison, elle se venge sans avoir été offensée. C'est la chute d'une cheminée sur la tête d'un passant. Votre présence est nécessaire à Paris, monsieur, jusqu'à l'achèvement du procès que vous-même avez intenté au fermier Béru; quand cet homme aura été condamné, et je suis persuadé qu'il le sera, vous pourrez demander un congé illimité, et vous l'obtiendrez.

M. de Linant était atterré.

— Je suis accouru auprès de vous, monseigneur, dit-il, plein d'espérance et de joie; je croyais arriver soutenu par la haute protection de Son Eminence le cardinal Cambacérès. — Oui, le cardinal m'a demandé pour vous la sous-préfecture de Clèves, qui doit conduire dans un très-court délai à la préfecture de la Roër; j'ai dû promettre à Son Eminence de songer à vous; mais l'opinion... ajouta froidement le ministre. — L'opinion, répondit M. de Linant, part d'ici, monseigneur; quand elle s'égare, une faveur ministérielle la ramène dans la bonne voie. — Vous vous trompez, monsieur, cela est au-dessus de mon pouvoir, et en voulez-vous un exemple? le voici : Une de mes

parentes, c'est-à-dire une parente de ma femme, a été atteinte par l'opinion; l'opinion l'opprime, la déchire, la foule aux pieds, la brise; cette femme est innocente, elle a été indignement calomniée. Eh bien! ni mes efforts, ni le patronage de ma femme ne peuvent ramener l'opinion qui s'obstine à la croire coupable et à la traiter comme telle. Cette femme, c'est madame Norbert; l'homme qui l'a calomniée, c'est vous... vous, monsieur, qui, avant de vous plaindre, devez réparer le mal que vous avez fait; qui, avant de me demander des grâces, devez rendre à ma parente l'honneur que vous lui avez ôté.

Le ministre élevait la voix en parlant ainsi; son front rougissait de colère et ses regards étincelaient.

— Allez, monsieur, dit-il, allez dire au cardinal Cambacérès que j'ai refusé de placer son protégé; mais n'oubliez pas de lui apprendre le motif de mon refus, et nous verrons si un ministre de l'Evangile approuvera votre conduite... Adieu, monsieur; probablement nous ne nous reverrons plus, car je crains que vous n'ayez fait un mal irréparable.

Le ministre prit son chapeau, le plaça sur sa tête avec autant de colère que d'indignation, et soulevant une tenture de velours, il ouvrit une porte qui conduisait à ses appartements particuliers, et il disparut. M. de Linant demeura seul.

— Perdu, se dit-il, perdu sans retour; la trame était si bien ourdie que je devais succomber; il fallait vaincre ou périr; je suis vaincu, je vais mourir, c'est-à-dire disparaître, quitter Paris, quitter la France peut-être en laissant derrière moi d'odieux soupçons que mon absence fera passer pour autant de vérités. Il ne m'aura pas passé de dossiers entre les mains qu'on ne suppose qu'ils étaient bourrés de billets de banque.

Triste, découragé et dans une de ces positions fatales qui peuvent conduire un homme au suicide, M. de Linant sortit du ministère de ce pas lourd et lent qui prouve que le corps se traîne sur la terre, tandis que l'esprit est ail-

leurs. Il tombait une petite pluie fine et froide, et le jour commençait à baisser : il était six heures du soir. Le maître des requêtes se trouva sans s'en apercevoir dans le jardin du Palais-Royal, qu'il traversa sans s'occuper du lieu où il était; il s'arrêta enfin devant la porte des Frères Provençaux. M. de Linant mourait de fatigue et de faim, mais surtout il avait besoin d'être seul; il lui eût été pénible de se trouver face à face avec sa mère, qui, ayant d'abord approuvé son acharnement contre Juliette, avait fini par le blâmer lorsqu'elle avait reconnu qu'à la haine s'ajoutait la calomnie. Anatole entra donc chez les Frères Provençaux, et il demanda au premier garçon qu'il rencontra de lui ouvrir un cabinet particulier.

— Que monsieur veuille me suivre, répondit le garçon; monsieur veut-il du feu? — Sans doute, je suis gelé.

Le maître des requêtes fut conduit dans un cabinet, le feu qui brûlait lentement dans la cheminée fut ravivé, et le garçon se retira. Quand Anatole eut parcouru des yeux la pièce où il se trouvait, il reconnut ce même cabinet dans lequel, cinq ou six mois auparavant, il avait donné à dîner au colonel L*** et à quatre de ses amis; dîner durant lequel lui, Anatole, avait porté le premier coup à la réputation de Juliette.

— Oui, se dit-il, c'était ici; eh bien! ici qu'ai-je fait? J'ai appris un fait vrai et je l'ai ensuite répété. Si le ministre appelle cela de la calomnie, qu'il s'en prenne au colonel L***, à la petite Renoncourt et à M. Ernest de Meyran lui-même. Mais moi, qu'ai-je fait que perdre un pari? J'ai acheté de quelques pièces d'or un secret qui n'en était pas un... Oui, oui, madame Norbert a payé les dettes d'un petit coureur de brelan. Quant au déjeuner du *Cadran bleu*, quant à Elleviou, je n'ai point calomnié, puisque j'étais de bonne foi; j'ai médit, car ce que j'ai avancé, je le croyais vrai... Je voudrais bien savoir si monseigneur le ministre n'agirait pas comme moi dans l'occasion, et s'il épargnerait un ennemi qu'il croirait coupable?... Mais madame Norbert est parente du ministre, et voilà mon

crime; si Juliette était une femme inconnue, je serais digne de commander dans un département; elle est de la famille de M. le ministre, et je suis un vil calomniateur.

Il avait quitté le coin du feu, il arpentait de long en large le cabinet, et cependant le potage fumait dans le bol d'argent qui le contenait.

— Que mangera monsieur après le potage? demanda le garçon. — Très-bien, très-bien, dit Anatole. — Monsieur mangera-t-il une entrée? un poisson? Nous avons d'excellent saumon... Un poulet... Offrirai-je à monsieur un poulet? — Oui, oui, un poulet. Laissez-moi, garçon. — Voilà un monsieur qui a fait une mauvaise journée, pensa le garçon en se retirant; il a perdu de l'argent à la Bourse. — Et elle, se disait encore M. de Linant, et cette Juliette, ne m'a-t-elle pas calomnié à son tour? Ne m'égorge-t-elle pas comme avec un couteau, par l'infâme accusation qu'elle a ourdie contre moi? Qui me perd, si ce n'est elle qui suscite un misérable pour me compromettre dans l'esprit des honnêtes gens?... Ah! M. le ministre, vous ne voulez pas voir les calomniateurs; il y en a dans votre famille pourtant; vous avez une parente que votre femme patronne, qu'elle produit et que vous vengez; cette parente m'a sciemment calomnié; vous le savez puisque vous ne me croyez pas coupable, et vous vous gardez de la punir : puisque vous voulez être juste, tenez donc la balance égale.

Le garçon entra et apporta un poulet rôti.

— Monsieur, dit-il, n'aime pas le potage? — Laissez-moi donc, garçon, laissez-moi donc, s'il vous plaît.

Le garçon plaça le poulet sur la table, s'empara du potage et se retira.

— Et, poursuivit Anatole, elle est perdue aussi! Elle sera de son côté obligée de s'expatrier, si elle veut vivre en paix et parcourir les rues, les promenades d'une ville, sans rougir et sans baisser les yeux. Nous avons fait comme les deux lions qui se battent pour la possession d'une flaque d'eau; durant le combat, le sable absorbe et boit le liquide, les deux lions meurent de soif.

M. de Linant s'approchait de la table, il remplissait un verre d'eau, il l'avalait pour calmer l'ardeur qui l'agitait, et il se remettait à marcher d'un pas inégal.

— Comment! se disait-il, moi honnête homme, moi qui n'ai jamais commis une action douteuse, et qui étais fait pour occuper une place honorable dans l'Etat, je serais poursuivi par ces soupçons d'improbité; on m'enlèvera honteusement la place que j'occupe et je fuirais... Je n'aurais d'autre ressource que de quitter Paris et la France!... Oh! non, non...

Il s'assit alors près du feu, et plaçant ses deux coudes sur ses genoux, il mit sa tête dans ses mains. Sa tête était en feu; les idées bouillonnaient et fermentaient dans son cerveau; il n'avait plus faim, il n'avait plus froid, et cependant, ce n'était pas l'ardeur du feu qui le réchauffait; le feu ne brûlait plus, les bûches s'étaient dispersées et éteintes dans le foyer : M. de Linant avait la fièvre. Dans l'espace de quelques minutes, il passait successivement de l'abattement à l'exaltation, de la rage au sentiment de son impuissance. Immobile, enfoncé dans ses réflexions, il ne voyait rien, n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le garçon avait la porte entr'ouverte; le chien d'un de ces cochers de fiacre qui stationnent aux environs du Palais-Royal, alléché par l'odeur des mets, franchit lestement l'escalier des Provençaux et se glissa dans le cabinet de M. de Linant; c'était un gros dogue, à qui son maître ne donnait qu'une maigre pitance. L'animal posa les deux pattes sur la table, et allongeant le museau, il s'empara du poulet qu'il plaça délicatement sur le sol, pour le manger commodément. Un chien a toujours un compagnon qui le suit. Un second chien entra timidement dans le cabinet, et voulut avoir sa part du festin. Ce n'était pas l'avis du dogue. Les deux animaux se regardèrent un instant avec des yeux animés par la colère; mais l'instinct particulier à la race canine les empêcha de pousser aucun cri; ils voyaient là, assis à deux pas d'eux, M. de Linant, ennemi dangereux qui pouvait leur enlever

leur proie. Celui-ci les regarda sans bouger de place, il les vit s'attaquer sans bruit, se mordre sans un jappement, le sang coulait; la peau des deux chiens était entamée sans qu'aucun cri, aucun signe de douleur ou de colère leur échappât; ils jugèrent enfin que leurs forces étaient égales et que ni l'un ni l'autre ne céderait. Ils s'arrêtèrent, se regardèrent en silence, et, apparemment par un accord tacite, ils se mirent chacun à tirer le poulet par une aile et à le manger comme feraient deux convives bien unis : aux ailes succédèrent les cuisses, la carcasse fut partagée un peu plus inégalement, mais enfin elle fut partagée. Le repas fini, les deux animaux s'éloignèrent.

M. de Linant se leva, appela le garçon, jeta deux écus sur la table afin de payer le dîner qu'il était censé avoir fait, ainsi que le poulet que venaient de manger les chiens. Il quitta les Provençaux. Quelle leçon avait-il reçue? Quelle idée nouvelle germait dans son esprit? Et où se rendait-il enfin?... Il allait rue de Cérutti, chez madame Norbert; et il était sur le point d'atteindre son hôtel lorsqu'une patrouille, qui marchait devant lui, s'arrêta en face du marchand de vin Varennes, et prêta l'oreille au bruit qui se faisait dans l'arrière-boutique.

— Holà! sergent, dit le loustic de la compagnie qui faisait partie de la patrouille, voilà des bourgeois qui font plus de bruit que dix tapins avec leurs peaux d'âne; ce n'est pas dans l'ordre. — Ecoutons, dit le sergent avec calme, et si les bourgeois vont trop loin, ils couclieront au violon... Y a-t-il des bourgeoises, Joli-Cœur?

Joli-Cœur, qui s'occupait volontiers du beau sexe, s'avança sur la pointe du pied et écouta à son tour.

— Il y a une grosse mère, dit-il. — Une grosse mère? — Oui. — Tu la vois donc, Joli-Cœur? — Non; je l'entends. — Et à la voix, tu reconnais si la bourgeoise est grosse ou mince? — Sans doute, répondit, Joli-Cœur, l'habitude, sergent; je parie qu'il y a là dedans une cuisinière ou une écaillère, une femme de quarante ans, qui boit son vin sans eau et qui a le nez rouge... Sergent,

quand on a le cœur bien placé et l'oreille délicate, on reconnaît l'âge du sexe et ses qualités rien qu'à l'organe.

Cependant M. de Linant s'était arrêté avec la patrouille, un peu par curiosité, un peu aussi parce que, lorsqu'on va faire une démarche pénible et déplaisante, on trouve toujours une excuse pour s'arrêter et se donner ainsi à soi-même un moment de répit. M. de Linant s'avança, se plaça auprès de Joli-Cœur et il écouta; il entendit une voix qui disait :

— Avoue que tu as volé l'argent qui t'a servi à acheter des chaînes d'or à mademoiselle Claudine...

Anatole connaissait parfaitement mademoiselle Claudine; Picard, le cocher, prit la parole, et Anatole connaissait encore Picard; il crut entendre prononcer le nom de Jean Picaud, et Jean Picaud était attaché à son service. M. de Linant pouvait donc avoir intérêt à savoir ce qui se passait chez le marchand de vin. Varennes enfin éleva la voix et dit :

— Monsieur, on vous accuse de vol, et vous avouez le crime.

Au même moment, à peu près, George s'écriait :

— C'est un voleur, père Picard, allez chercher la garde. — La garde est là, dit le sergent.

Et il entra avec ses hommes.

Anatole suivit. L'affaire fut expliquée en deux mots. M. de Linant se convainquit que Juliette était de très-bonne foi quand elle l'accusait; le fermier Béru avait effectivement mis vingt billets de banque dans son dossier, puisque Jean Picaud les avait pris.

— Elle est moins coupable que je ne le croyais, dit-il; elle a du moins le mérite de la bonne foi. Et moi aussi j'ai cru la voir au *Cadran Bleu*. Eh bien! Jean Picaud a pris l'argent et mademoiselle X*** de l'Odéon a déjeuné avec Elleviou. D'accord nous sommes à deux de jeu, madame Norbert et moi.

Quand la patrouille eut disparu emmenant son prisonnier, M. Anatole s'assit sur une borne en face de l'hôtel

de madame Norbert, et se mit à réfléchir à la nouvelle position qu'allait donner à ses affaires la découverte du vol de Picaud. Il ne pleuvait plus, quoiqu'il fît toujours un froid humide et pénétrant; mais M. Anatole ne sentait ni le froid ni l'humidité.

— Voyons, se dit-il, l'opinion va maintenant être éclairée; elle ne pourra plus m'accuser, nous avons le corrupteur, il est en prison, et le voleur, cette bienheureuse patrouille vient de le conduire au corps de garde. Le conseil d'Etat ne me donnera plus de congé illimité, M. le ministre pourra faire droit à la demande du cardinal Cambacérès... Non... non... on veut me perdre, on me perdra : est-ce que dans ce monde on croit la vérité? C'est le mensonge qu'on croit... Madame Norbert insinuera doucement que pour me sauver, et par des moyens à moi connus, j'ai immolé un malheureux garçon de bureau. Madame C***, sa bonne amie et son excellente parente, donnera aux récits de madame Norbert toutes les apparences de la réalité. Le monde s'attache aux choses invraisemblables, il rejette les récits simples et vrais. Un garçon de bureau vole vingt mille francs : fi donc! c'est trop commun. C'est un maître des requêtes qui les vole. A la bonne heure! M. de Linant, un gentilhomme. C'est cela; ceci contente la malignité publique. Voilà de la pâture pour la calomnie! Et le ministre! se disait encore M. de Linant; le ministre ne m'a pas cru coupable de vol, lui, il m'en veut seulement de ma conduite envers madame Norbert... Allons, allons, Clèves aura un autre sous-préfet que moi; la préfecture de la Roër tombera dans d'autres mains que les miennes... Il ne me reste qu'un seul espoir; si cette femme a du sens, tout peut encore s'arranger.

M. de Linant se leva, boutonna son habit, mit ses gants, comme un homme qui se prépare à l'assaut, et il s'avança vers l'hôtel de Juliette. Au même moment, Claudine sortait de chez le marchand de vin; la femme de chambre avait manqué à son service, elle savait très-bien qu'elle serait grondée; mais elle avait des choses si

extraordinaires à raconter à sa maîtresse, qu'elle espérait obtenir grâce, en détournant l'attention de Juliette, et se sauver ainsi à l'abri de la curiosité qu'elle allait faire naître.

Claudine arriva au moment où M. de Linant soulevait le marteau.

— Vous ici? dit-elle avec surprise. Pardon, monsieur, mais M. de Bussière n'est pas à Paris. — Je le sais : je veux voir madame Norbert. — Vous, monsieur, voir madame! — Oui, moi, et sur-le-champ; elle est chez elle, je le sais.— Comment, monsieur... — Mon Dieu, Claudine, je viens dans l'intérêt de votre maîtresse. — Mais... — Annoncez-moi, vous dis-je, je marche sur vos pas.

La porte s'ouvrit, et tous deux entrèrent dans l'hôtel.

Juliette, vaincue par les sollicitations de M. C***, avait fait une dernière tentative; elle avait paru chez le ministre un jour de dîner d'apparat et de grande réception. Placée à côté de sa parente, madame Norbert fut entourée à table de personnes aimables et bienveillantes, qui la comblèrent de prévenances et de soins. Elle était inconnue à la plupart des convives, qui ne pouvaient voir en elle qu'une femme jolie, même belle, dont l'esprit et l'excellent ton étaient également remarquables. Il est si doux de se voir accorder les égards qu'on mérite et d'occuper le rang que l'on doit avoir dans le monde, que Juliette savoura avec délices ce moment précieux, qu'elle en ressentit tout le charme avec un plaisir bien naturel, après deux années de douleurs et d'angoisses. C'était une vie nouvelle. Le dîner s'acheva et tous les convives passèrent dans le salon du ministre, où était rassemblée une société choisie. Ici la scène devait naturellement changer, et la position de Juliette devenir plus délicate. Il n'y avait au dîner du ministre que quelques femmes; elles abondaient dans les salons, et madame C***, compagne assidue et sauvegarde de Juliette, devait nécessairement l'abandonner pour se livrer un peu à tout le monde, et remplir avec convenance le rôle de maîtresse de maison. Il faut ajouter encore qu'au com-

mencement d'une soirée, les hommes se cherchent, s'abordent et se parlent volontiers de leurs affaires, de leurs projets d'ambition, de leurs espérances et de leurs craintes. Le moment dont nous parlons était l'époque la plus brillante de l'empire; chaque fois que l'empereur tirait l'épée, la France s'agrandissait, et le bruit du canon faisait frémir tous les militaires d'impatience et d'ambition. Chaque jour amenait des nominations nouvelles, soit dans l'armée, soit dans l'administration. Les dames délaissées se réfugiaient dans un petit salon, où elles attendaient que la galanterie française leur ramenât leurs adorateurs.

Juliette s'avança vers un de ces salons peuplé des femmes les plus élégantes de Paris, et, un peu effrayée du grand nombre de personnes qu'elle y remarqua, elle prit à gauche et entra dans une espèce de boudoir, où la première personne qu'elle aperçut fut madame de Linant. La dévote mère de M. Anatole savait que le ministre avait fait appeler son fils, et, connaissant la démarche du cardinal, elle n'avait pas douté que ce fils bien-aimé n'eût obtenu la place qu'il souhaitait. Anatole, il est vrai, n'était pas rentré pour dîner : c'était, suivant sa mère, parce que le ministre l'avait retenu. Quand on nomme un homme préfet, on a beaucoup d'instructions à lui donner; on le garde alors auprès de soi, on le place à sa droite; à table et durant le dîner, on cause d'affaires; c'est ainsi qu'un ministre intelligent et laborieux sait employer tous ses instants, et travailler même la fourchette à la main. Madame de Linant s'était donc présentée au ministère de l'intérieur; elle comptait remercier Son Excellence, et faire sa cour à madame C***. Madame de Linant arriva durant le dîner; et, toujours préoccupée de l'idée que son fils était avec le ministre, elle se plaça dans un petit boudoir, loin du monde et du bruit, pour saisir le moment où madame C*** ne serait pas entourée, et lui adresser ses remercîments. C'était, de sa part, une démarche purement politique,

parce qu'elle n'ignorait pas la parenté qui unissait Juliette à madame C***, et qu'elle devait la croire mal disposée pour Anatole. Cependant, le boudoir fut envahi; et madame de Linant, qui s'était assise auprès de la cheminée, garda sa place, et se trouva entourée par un essaim de femmes jeunes et brillantes. Elle se levait de temps en temps, et cherchait des yeux Anatole; ce fut Juliette qui se présenta. A cette vue, la dame dévote qui ne voulait pas calomnier, qui se permettait de haïr, retomba dans son fauteuil et détourna la tête.

Il y avait, parmi les dames qui remplissaient ce petit salon ou ce boudoir, une de ces femmes qui ont leur honte bue, et qu'on ne reçoit dans le monde que parce que leur mari y occupe une position supérieure. Cette femme avait eu, avec Elleviou, une de ces liaisons passagères, si nombreuses dans la carrière de l'acteur; et, lorsqu'elle apprit l'anecdote du *Cadran Bleu*, elle supposa que Juliette lui enlevait une conquête précieuse, et dont elle était fière. C'était une femme de trente ans environ, d'une beauté remarquable, quoique un peu dure, et qui, grâce à la discrétion d'Elleviou, n'était pas soupçonnée d'une intrigue qui du reste, n'aurait fait qu'ajouter un faux pas de plus à ceux dont on l'accusait déjà. Mais cette femme avait conçu pour Juliette une haine violente, et heureuse de pouvoir se venger d'un crime imaginaire, elle s'avança hardiment au-devant d'elle, et sans pitié, sans ménagement, avec un sourire insultant sur les lèvres :

— Eh bien! madame, lui dit-elle, Elleviou est-il toujours votre maître à chanter?

Il s'éleva dans le salon un chuchotement universel, comme lorsque, dans un bois d'oliviers, le soleil darde ses premiers rayons, les cigales bavardes commencent toutes en même temps leur chant aigu qui doit continuer et s'accroître jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Toutes les dames jalouses de la beauté de Juliette, jalouses de sa fortune; toutes ces filles d'Eves, heureuses de ce qu'une circonstance imprévue ravivait un souvenir

oublié, se livrèrent sans pitié à des rires insultants, à de petits propos aigres doux; on oublia, dans cette circonstance, nous ne dirons pas la charité et la bienveillance naturelle, le premier et le plus irrésistible charme des femmes, mais encore jusqu'à la politesse et au savoir-vivre.

Juliette devint pâle comme une statue d'albâtre, ses lèvres blêmirent, mais son caractère violent et passionné ne l'abandonna pas : elle s'avança d'un pas ferme dans le salon, repoussa cette femme de la main en lui jetant un regard de souverain mépris, et, semblable à une reine qui dédaigne de frapper et même de répondre, elle traversa le salon, arriva jusqu'à une porte vitrée qui donnait sur le jardin de l'hôtel, et s'élança dans une allée de sycomores qui conduisait à nne porte de sortie; Juliette ouvrit cette porte seulement fermée au loquet, se jeta dans un fiacre et se fit conduire chez elle, sans châle, sans manteau, la tête nue, telle qu'elle était une demi-heure auparavant assise à la table du ministre. Une fois chez elle, Juliette tomba dans un fauteuil, et, pâle, inanimée, à demi morte de douleur et de rage, elle se mit à examiner d'un œil sec sa position perdue et à songer à sa réputation anéantie pour jamais. Ce qui l'irritait surtout, c'était, non pas cette femme inconnue qui l'avait brutalement insultée, c'était madame de Linant, témoin de son injure et qui peut-être avait préparé le coup qui venait de la frapper.

— Ah! Charles, s'écriait-elle en se rappelant son mari, Charles, c'était pour moi qu'il fallait mourir, c'était pour moi qu'il fallait tirer l'épée, et non pas pour une malheureuse que vous n'auriez jamais dû connaître.

Puis se levant avec fureur et parcourant sa chambre à grands pas :

— Allons, dit-elle, il me faut un vengeur; je mourrai de rage, si je ne me venge... Cette femme qui vient de m'insulter a un mari, cette madame de Linant a un fils, il faut que l'homme qui m'aime meure, ou qu'il les tue.

Si elle avait été homme, elle n'aurait pas remis sa

vengeance en d'autres mains que les siennes; il n'y avait qu'un individu qui pût et, suivant elle, qui dût se sacrifier pour elle, c'était M. Ernest de Meyran; déjà elle allait se pendre à sa sonnette pour envoyer chercher l'homme qu'elle aimait, lorsque Claudine entra.

— Madame, dit la femme de chambre, M. Anatole de Linant demande à vous voir.

On eût dit que Juliette venait d'être touchée par le fluide électrique, tellement le frisson qui la parcourut tout entière imprima à son corps un mouvement involontaire et soudain.

— M. de Linant! dit-elle en pouvant à peine articuler ces deux mots.

Mais avant que Claudine eût pu répéter le nom de l'étrange visiteur qu'elle annonçait, M. de Linant ouvrit la porte et entra dans la chambre même de Juliette. Il était aussi pâle et aussi défait que la jeune femme qu'il venait ainsi troubler dans son hôtel et au fond de son appartement le plus reculé.

— Claudine, dit-il, laissez-nous; il faut que je voie votre maîtresse seule... sortez.

Claudine se rapprocha de Juliette.

— Sortez, Claudine, dit celle-ci.

Une pensée rapide faisait entrevoir à Juliette, non pas qu'elle n'avait rien à craindre de son ennemi le plus acharné, de l'homme qu'elle haïssait le plus mortellement, mais qu'abattue comme elle venait de l'être, un trépas tragique était peut-être le seul moyen de recouvrer sa réputation perdue, de faire revenir l'inflexible opinion publique à laquelle on l'avait jetée en pâture, et ce trépas elle l'affrontait résolûment.

— Sortez, Claudine! dit-elle d'un ton à être obéie.

Claudine quitta l'appartement.

Ces deux personnes se regardèrent quelque temps sans parler; elles se parcouraient des yeux comme deux tigres altérés de sang, qui cherchent l'endroit où ils frapperont le premier coup. Anatole le premier détourna la tête pour

se dérober à cette fascination dangereuse, il s'assit dans un fauteuil, et s'adressant enfin à Juliette, debout devant lui :

— Nous nous haïssons bien, n'est-il pas vrai, madame? dit-il; pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai cherché tous les moyens d'apaiser ma haine, afin de forcer mes pas à me conduire jusqu'ici, et j'ignore encore par quel miracle j'y suis parvenu... C'est la nécessité qui m'amène, ajouta M. de Linant d'une voix étouffée. Je vous ai déshonorée. — Non, s'écria Juliette malgré les larmes qui la suffoquaient, vous n'avez pas ce pouvoir! — Eh, reprit Anatole, vous savez bien que oui, vous savez bien que le seul pouvoir qui me manque peut-être, c'est celui de réparer le mal que je vous ai fait. — Après, monsieur, dit Juliette, après? Si vous aviez ce pouvoir, vous n'en useriez pas. — C'est vrai, la volonté de réparer le mal que je vous ai fait me manquerait toujours, si une réparation ne devait profiter qu'à vous seule... Mais moi, madame... — Eh bien! vous? — Moi, je suis perdu aussi. Vous m'avez enveloppé dans les filets d'une accusation honteuse, vous avez fait planer sur moi un soupçon de vol... Entendez-vous, madame, de vol? — Oui, monsieur, mon fermier vous a jugé capable d'être corrompu, il a mis dans vos mains le prix de la corruption, vous avez fait ce que vous avez pu pour gagner l'argent, vous n'avez pas réussi, mais l'argent vous est resté, dit Juliette avec dédain. — Vous ne croyez pas cela! s'écria Anatole, vous ne croyez pas qu'un homme comme moi puisse tomber si bas! — Je vous hais assez pour le croire, dit Juliette; mais vous-même, avez-vous pu croire que, comme une de ces femmes qui n'ont pas de nom, j'ai pu me trouver seule avec un acteur, dans une maison ouverte à tous venants? Non, vous ne l'avez pas cru, et cependant vous l'avez dit. — Je l'ai vu, répondit Anatole, ou du moins j'ai cru le voir, et lorsque j'ai découvert enfin la vérité, il n'était plus possible de réparer le mal; et d'ailleurs jusqu'ici je ne l'ai pas voulu... J'aimais une femme, vous me l'avez enlevée

pour la donner à je ne sais quel riche sot de votre famille; rendez-moi Charlotte de Meyran, madame.

Juliette fit un signe de la main qui signifiait : Allez la prendre; et elle s'assit à son tour dans le fauteuil qu'elle venait de quitter. M. de Linant continua.

— Il faut, dit-il, que vous sachiez malgré vous que l'homme qui vous parle est pur et sans tache. Vos domestiques, madame, votre Claudine, votre Picard et les autres, viennent de découvrir le voleur de Béru; cet homme a fait des aveux complets; il est entre les mains de la justice, et ses aveux, il les a signés. — Monsieur n'a pas trouvé la somme assez forte pour lui? dit Juliette avec la plus cruelle ironie. — Juliette, reprit Anatole, voilà comme nous nous sommes perdus. Je conçois que deux ennemis acceptent un duel; je conçois que tous deux se précipitent sur le terrain où l'un d'eux doit laisser sa vie; tous deux veulent du sang; mais si tous deux doivent y mourir, s'il leur est prouvé que nécessairement ni l'un ni l'autre ne sera vainqueur, alors je ne comprends plus le combat, surtout si le gage est la réputation. — C'est vous, monsieur, s'écria Juliette, qui m'avez entraînée sur ce terrain homicide; je n'ai fait que vous y suivre. — D'accord, madame, nous avons suivi tous deux la pente naturelle où nous entraînaient nos passions. Enfin, nous voilà à bout de ressources et d'expédients, nous ne pouvons rien soustraire aux coups que nous nous sommes portés. J'ai vu le ministre ce matin, madame. — Eh bien! monsieur? — Eh bien! madame, le ministre vous venge; je ne dois plus prétendre à rien. — A la bonne heure! s'écria Juliette. — J'ignore, continua M. de Linant, si cette vengeance vous sera favorable, et si, en voyant la disgrâce de votre ennemi, le public pensera que M. le ministre fait un acte de justice, ou s'il ne trouvera pas que M. de C*** se laisse influencer par des motifs d'amitié et de parenté.

Juliette, qui venait de subir l'affront le plus sanglant, ne pouvait pas avoir de doute là-dessus; elle baissa la

tête et ne répondit rien. Sa chambre était faiblement éclairée; cependant, l'éclat de deux bougies se projetait assez loin pour qu'on pût voir suspendus, à l'une des murailles, le portrait du lieutenant Norbert; à l'autre, un faisceau d'armes, au milieu duquel brillait ce sabre qui avait si mal défendu le lancier contre la rage de Volski. En relevant la tête, le regard de Juliette rencontra le portrait de son mari; puis ses yeux se portèrent involontairement sur le faisceau d'armes.

— S'il vivait, dit Juliette en désignant le portrait, ou vous ne seriez pas entré ici, ou du moins, M. de Linant, vous n'en seriez pas sorti vous-même; mais nos gens vous auraient jeté sans vie à la porte de l'hôtel. — Supposition inutile, répondit tranquillement Anatole à cette menace; changez une seule circonstance à notre vie passée, et les événements se modifient, et pas une seule des circonstances où nous nous trouvons ne se produit. Pourquoi d'ailleurs des suppositions? La vie se compose de réalités. — C'est-à-dire que vous avouez avoir lâchement profité de ma faiblesse et de mon isolement. — Du tout, j'ai fait comme le sauvage qui ne calcule rien pourvu qu'il se venge : j'ai frappé et vous m'avez rendu mes coups. Que parlez-vous de votre faiblesse? Ne viens-je pas de vous avouer que j'étais perdu? — Je le savais, reprit Juliette, et votre présence ne m'a rien appris. Que venez-vous donc faire ici? Venez-vous demander grâce? — Jamais, s'écria M. de Linant, jamais! — Parlez donc, parlez et délivrez-moi d'un entretien qui me pèse. — Je n'ai pas fini, madame, dit tranquillement Anatole.

Juliette fit un geste d'impatience.

— Je suis venu, dit lentement Anatole, conduit par la nécessité, je vous l'ai déjà avoué, par la nécessité la plus dure où j'aie jamais été réduit. — Parlez. — Ecoutez-moi donc, madame.

La porte s'ouvrit, et Claudine se présenta une lettre à la main.

— C'est de la part de madame C***, dit Claudine

Juliette prit la lettre et la lut; la femme du ministre disait à sa parente qu'elle venait d'apprendre l'événement qui avait eu lieu chez elle, et elle suppliait Juliette de venir sans retard au ministère. Madame C*** priait encore Juliette de vouloir bien passer la nuit auprès d'elle.

— Faites mettre mes chevaux, dit la jeune femme après avoir lu la lettre de sa parente.

Claudine sortit.

— Nous vivons, dit Anatole dès que Claudine eut disparu, nous respirons comme les autres hommes; les lois ne peuvent nous atteindre; nous sommes purs et intacts devant elles; et cependant la société nous rejette et nous méprise; elle nous a précipités dans un abîme dont nous allons toucher le fond; encore un pas, et nous ne pouvons plus regagner la rive escarpée que nous voyons d'en bas. — Vous, vous, malheureux! s'écria Juliette hors d'elle-même. — Vous et moi, madame, nous sommes tombés ensemble; nous nous sommes tous deux poussés hors du sentier commun. — Ainsi donc, l'homme vil et lâche qui m'a perdue vient me reprocher ma perte! — Je ne suis ni vil, ni lâche, dit Anatole; je suis seulement un homme qui vous hait et qui est haï de vous. Mais j'ai réfléchi, je sais ce que vaut la réputation; la réputation, c'est plus que la vie, plus que la fortune, plus que le talent; hélas! madame, c'est plus même que le talent. Pour une femme surtout, la réputation est l'air que nous respirons; la réputation, madame, c'est l'invisible anneau qui, au sommet de l'échelle sociale, nous lie au chef de l'Etat, et, à sa base, nous rattache au dernier citoyen. Ces hommes que les anciens privaient des feux sacrés et des eaux salutaires étaient des maudits qui ne trouvaient nulle part ni abri ni refuge. Ils étaient ce que nous sommes. — C'est vrai, monsieur, dit Juliette, je le reconnais. — Vous voyez donc, madame, dit Anatole, que ma visite était nécessaire, qu'elle avait un but utile à l'un et à l'autre? — M'apportez-vous, monsieur, le poison qui doit me délivrer de tant de maux, le fer qui doit trancher ma vie? — Peut-être, madame.

Juliette n'était pas une femme ordinaire; aussi violente que sensible, aussi généreuse qu'impressionnable; elle avait compris, en quittant le ministère de l'intérieur, qu'elle se trouvait dans une crise décisive, et que sa vie devait s'éteindre ou changer.

— Peut-être? dit-elle. Expliquez-vous donc enfin, monsieur.

M. de Linant se leva.

— Madame, dit-il, j'ai besoin, avant de m'expliquer, de vous rappeler que je vous sais pure de toutes les calomnies qui, par mon fait, ont circulé sur votre compte; j'ai besoin de vous dire que vous-même apprendrez demain, tout à l'heure si vous le voulez, que je dois sortir intact de cette ridicule affaire de votre fermier Béru; enfin que je vous hais, et que je sais parfaitement que vous me rendez ma haine au centuple. — Enfin, monsieur? — Enfin, dit Anatole, nous sommes, malgré nous, forcés de nous estimer. — Après, monsieur? — Je ne vois donc, reprit le maître des requêtes, qu'un unique moyen de nous tirer de l'abîme qui s'ouvre pour nous... — Voyons donc, monsieur!... — Le désir de me réhabiliter, le besoin de parcourir une carrière honorable, sont deux choses chez moi plus fortes que mon aversion. — Après, monsieur, après? s'écria Juliette à bout d'impatience et de douleur. — Ce moyen, madame, c'est... c'est de nous épouser.

M. de Linant n'avait pas un mot de plus à ajouter; il salua respectueusement Juliette, ouvrit la porte et disparut.

— La voiture de madame Norbert est-elle prête? demanda-t-il à Claudine en la rencontrant dans l'antichambre. — Oui, monsieur. — Allez la prévenir; elle a besoin de consulter son amie, madame C***.

Juliette couvrit ses épaules d'un châle épais, mit sur sa tête le premier chapeau qui lui tomba sous la main et courut au ministère de l'intérieur.

Cependant, madame de Linant avait été témoin de l'apparition subite de Juliette, et sa surprise avait égalé sa

frayeur. La violence de madame Norbert lui était connue, et lorsque la jeune femme fut accueillie par une apostrophe violente, la mère de M. Anatole ne craignit qu'une chose, c'était d'être prise à partie, et confondue dans une vengeance que Juliette pouvait rendre fatale; la dévote retomba tremblante dans son fauteuil, et laissa passer l'orage. Quand Juliette eut disparu dans le jardin, et qu'au bourdonnement des dames présentes eurent succédé le silence et l'étonnement, madame de Linant sentit aux picotements de sa conscience que le moment était arrivé de se réconcilier avec Dieu, en réparant, autant qu'il était en elle, la calomnie propagée par son fils; elle prit donc la parole, et s'adressant à sa voisine :

— Madame, dit-elle, je sais que madame Norbert ne chante pas, et qu'elle n'a jamais pris de leçons de chant, encore moins de M. Elleviou que de tout autre.

Madame de Linant était peu connue au ministère, où elle venait rarement; cette voisine à qui elle s'adressait était une femme de son âge, dont elle ignorait même le nom.

— Vous êtes sûre de ce que vous dites? répliqua cette femme en hochant la tête. — Très-sûre, madame. — Au fond, dit encore la voisine qui avait traversé le Directoire, non sans y laisser tous les lambeaux de sa réputation, il n'y aurait pas grand mal à prendre des leçons de M. Elleviou, qui chante vraiment comme un ange.

Madame de Linant jeta un regard de travers sur sa voisine.

— Point d'équivoque, madame, dit-elle; on a voulu dire que madame Norbert avait eu des relations intimes avec M. Elleviou, ce qui est faux; c'est mon fils, qui, trompé par je ne sais quelle ressemblance, a fait courir ce bruit, et voilà pourquoi je le démens.

Une jeune femme coiffée de diamants montés en épis, et qui ressemblait à la déesse Cérès, se mit à dire :

— Il faut que ces deux dames se voient l'épée à la main; c'est un duel; ce sera le second.

La femme que Juliette avait brusquement renversée en passant s'était blessée en tombant sur le parquet; elle quitta l'appartement en boitant et regagna sa voiture. Alors les conversations recommencèrent; on s'approcha de madame de Linant, on l'interrogea.

— Vous connaissez madame Norbert, madame? — Beaucoup; c'est la pupille de mon frère, M. de Bussière. — Ah! oui, je me rappelle, mademoiselle de Pontis, qui avait épousé un officier de la garde impériale? — Oui, madame. — Le beau Norbert! mon mari le connaissait. — C'est cela. — Mais attendez donc : cette madame Norbert voulait avoir son mari à elle toute seule, et pour l'empêcher d'entrer en campagne elle obtint un congé qui attira au beau Norbert un duel dans lequel il fut tué... N'est-il pas vrai, madame? — Je ne connais pas d'une manière précise les détails de cette histoire, répondit madame de Linant; mais je sais qu'en effet M. Norbert est mort à la suite d'un duel. — Oui, oui, madame Norbert, qui protége le petit Meyran, un petit joueur qui a gagné avant-hier trente napoléons à mon frère, et cela dans une maison suspecte où mon frère ne devrait pas aller. — Fi! que c'est vilain! — Et, ajouta-t-on, elle paye les dettes de ce Meyran. — Pour cela, dit madame de Linant se laissant emporter à sa haine, cela est vrai : elle a payé une fois, à ma connaissance, les dettes de ce jeune homme. — Quelque chose comme cent mille francs? — Oh! pas tant, dit madame de Linant. — Cette femme prend feu comme la poudre à canon, elle est forte comme un Turc et elle tape comme une harengère : je suis sûre qu'il y aura un duel.

C'était la dame aux épis qui parlait. Madame de Linant leva les yeux au ciel.

— Hélas! dit-elle, à qui le dites-vous? Je l'ai vue croître et grandir; je sais ce dont elle est capable. Mon frère l'a gâtée, madame. Eh bien! jugez de ce que j'ai dû souffrir. Je n'ai qu'un fils, elle a été sur le point de l'épouser. — Vraiment! — Oui, madame. Que serait devenu

mon cher Anatole, s'il avait eu une femme semblable? — Eh! madame, qui vous a délivrée de ce malheur? — Dieu d'abord, répondit madame de Linant, et ensuite mademoiselle de Pontis, qui, sans raison, se livra à un acte de violence tel, que mon fils dut se retirer. Le mariage fut rompu.

L'événement que nous venons de rapporter n'avait troublé en rien la soirée ministérielle, parce que, comme nous l'avons dit, il s'était passé dans un petit salon qui avait issue sur le jardin, et Juliette put quitter le ministère sans que personne remarquât son trouble et son agitation; le récit de l'injure et celui de la vengeance ne commencèrent donc à se répandre qu'à mesure que les hommes pénétraient dans le salon; et ce fut alors aussi que madame de Linant rencontra une figure de connaissance. Un vieux président vint à elle,

— Mon cher M. T***, demanda-t-elle au grave magistrat, avez-vous dîné chez le ministre? — J'ai eu cet honneur, madame. — Dites-moi, alors, ce que vous avez fait d'Anatole? — M. de Linant? dit le magistrat d'un air surpris. — Eh! sans doute. — M. de Linant n'est point ici et je ne vois point comment il y paraîtrait, aujourd'hui surtout. — Comment, aujourd'hui? Il n'a point dîné au ministère? — Loin de là, madame; il paraît même que sa position est compromise. — Et comment donc? — Monsieur votre fils a eu, à ce que l'on dit, des torts envers une parente du ministre. — Je le sais, une femme qui veut le perdre. — Elle y est parvenue, madame; monsieur votre fils est en disgrâce; il est menacé dans sa position, et j'avoue que je suis fort surpris de vous voir ici. — Qui a pu vous donner ces tristes nouvelles? — Le ministre... Voulez-vous voir sa femme? Je vais vous conduire auprès d'elle: elle a peu de crédit, mais c'est une femme très-bienveillante. — Non, monsieur T***, non; seulement donnez-moi le bras pour traverser le salon, je veux sortir d'ici.

Madame de Linant entra chez elle en maudissant Ju-

liette dont l'animosité lui coûtait la fortune de son fils. A peine était-elle dans son salon qu'Anatole y entra.

— Mon fils, lui dit-elle, levez les yeux en haut; c'est là seulement que vous trouverez les consolations véritables. Je sais tout... je viens du ministère où l'on m'a tout appris; nous vendrons notre maison, nous quitterons Paris, nous irons vivre dans notre terre de Bourgogne, vous ferez un bon mariage, et... et ne m'avez-vous pas dit que M. d'Herbois faisait des mémoires sur les engrais? — Oui, madame. — Vous en ferez sur le vin de Joigny. — Cela dépendra, madame. — Comment! cela dépendra? Et de qui donc, s'il vous plaît? — De madame Norbert. — De madame Norbert? — Oui, madame; priez Dieu qu'elle ait du sens, et si d'en haut, comme vous le dites, on lui donne un avis salutaire, si son ange la conseille bien, elle sera votre bru avant quinze jours. — Ma bru? dit madame de Linant qui ne comprenait pas bien. Que voulez-vous dire, Anatole? — Qu'avant quinze jours madame Norbert sera ma femme, si elle est bien conseillée. — Votre femme, à vous, Anatole? — Oui, ma mère. — N'auriez-vous, par hasard, pas vu le ministre dans la journée? — Hélas! madame, je l'ai vu; j'étais avec lui il y a trois heures. — Le président T*** prétend que le ministre vous a annoncé votre disgrâce de sa propre bouche. — Et il a raison, madame; le fait est vrai. — Il ajoute que c'est à madame Norbert seule que vous devez votre malheur. — Cela est encore exact, madame. — Et vous l'épousez? — Je suis prêt, répondit Anatole, heureux si elle veut bien y consentir. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria madame de Linant, mon pauvre enfant est fou.

Mais Anatole, sans chercher à détromper sa mère, lui déclara qu'il tombait de fatigue et de besoin; il sonna, se fit apporter un bouillon et un verre de bordeaux, puis rentra dans son appartement et se mit au lit.

— Si ma mère, pensait-il, savait qu'au lieu de dîner aux Provençaux, j'y ai donné à dîner à deux chiens, c'est alors qu'elle dirait que je suis fou! Et cependant c'est la con-

duite de ces deux animaux qui m'a suggéré le seul expédient qui puisse encore me sauver... Ah! madame Norbert, madame Norbert! que je vais vous haïr quand vous porterez mon nom! Je ne croyais pas que ma haine pût augmenter, et je sens qu'elle va doubler; mais, grâce au ciel, le monde est grand, et il est facile d'éviter sa femme quand on le veut bien.

Après ces réflexions peu conjugales, Anatole, dont l'esprit était aussi fatigué que le corps, ferma les yeux et s'endormit profondément.

Juliette, sous le coup de l'épouvante causée par la visite de M. de Linant et de la scène étrange qu'elle avait subie dans le salon du ministre, arriva mourante chez madame C***; la soirée finissait à peine, les équipages se heurtaient dans la rue, et la cour de l'hôtel était encore illuminée; sa voiture glissa doucement jusqu'à une cour intérieure; les femmes de madame C*** s'emparèrent de la jeune femme, la portèrent dans un appartement préparé pour elle et la mirent au lit.

Cependant Picard ne s'était pas hâté de gagner la rue Cérutti; il s'était mêlé aux domestiques de l'hôtel. L'honnête cocher avait l'habitude de boire, et les fumées du vin de Champagne pouvaient bien l'étourdir un moment, mais l'ivresse était chez lui passagère. Picard était frais comme une rose de mai, et il avait un souvenir exact de ce qui s'était passé dans la soirée. Il aborda le concierge.

— Bonsoir, M. Germain, dit-il en ôtant son chapeau galonné; nous avons du nouveau ici. — Mais oui, Picard, répondit le concierge, dont le ventre prédominant prouvait évidemment la liaison qui l'unissait au cuisinier du ministre, et dont le nez rouge attestait l'amitié non moins étroite qui le liait au sommelier; nous avons eu un dîner sellé et bridé, comme dit le brigadier de gendarmerie quand il parle des repas que donne le ministre de la police; et dans la soirée le punch a coulé dans les verres comme l'eau dans la Seine : ils n'ont pas tout bu cependant, et si vous voulez entrer dans la loge, madame Germain

vous fera boire un certain breuvage composé de rhum de la Jamaïque, de limons de Nice et de thé de je ne sais où, qui a son mérite; entrez, entrez, Picard. — Ce n'est pas de refus, dit Picard, mais, un moment, s'il vous plaît; je pourrais vous parler, moi aussi, si je le voulais, d'un dîner sellé et bridé, et ce n'est pas un cocher qui l'a donné, mais un des vôtres, et un... écoutez-moi bien, M. Germain, un qui n'en donnera pas un pareil de longtemps, peut-être de vingt ans, peut-être plus, peut-être jamais; comprenez-vous? — Non, répondit franchement le concierge. —Eh bien, je vais vous expliquer cela, M. Germain : j'ai dîné chez Varennes, le marchand de vin de la reine Hortense; un dîner excellent, une dinde à la Cambacérès et du vin... Mais tout cela n'est rien. — Qu'est-ce qu'il vous faut donc, Picard? dit Germain.—Il ne me faut pas tous les jours un dîner comme celui-là... Vous allez voir; c'était Jean Picaud qui payait. — Jean Picaud! s'écria Germain, voilà un gaillard qui ne me plaît pas; je ne boirais pas volontiers avec lui... Pourriez-vous me dire, Picard, d'où lui vient l'argent qu'il dépense? — Parfaitement, il l'a volé. — Volé? — Oui, volé au fermier Béru, un fermier de madame; c'est M. de Linant qui l'a fait prendre, avec Varennes, avec un sergent de la ligne. Il est en prison. — Qui, Varennes et le sergent? — Non, le voleur, Jean Picaud. — Entrez, Picard, entrez, vous conterez ça à ma femme; elle aime les histoires de voleurs.

Picard se laissa conduire dans la loge du concierge, où déjà le punch, qui n'avait pas été bu au salon, fumait dans des jattes de faïence; et là, en présence de la haute domesticité de l'hôtel, Picard raconta les faits que nous avons rapportés, sans oublier la belle conduite de son ami Varennes, les larmes de mademoiselle Claudine et l'arrivée soudaine de M. de Linant, qui avait forcé le coupable à signer l'aveu de son crime. Dans un ministère, tout se sait, tout se redit; les nouvelles volent avec la rapidité de l'éclair, et quand elles peuvent intéresser le maître, il les apprend sans retard. Le cocher de madame

Norbert avait à peine fini son récit, que le ministre savait tout.

— Madame Norbert n'est pas heureuse, pensa-t-il, M. de Linant se tirera d'affaire; on ne pourra pas, raisonnablement, lui faire quitter le conseil d'État. Il ne sera pas dit, néanmoins, que, moi ministre, une parente de ma femme aura été impunément outragée. M. de Linant mourra maître des requêtes.

Madame de C***, une fois débarrassée de son dernier hôte, alla rejoindre Juliette.

— Je sais tout, lui dit-elle en l'embrassant, je sais tout, ma bonne amie; plaignez-moi de vous avoir quittée un instant, et surtout de n'avoir pas pu courir chez vous pour vous consoler. L'indigne femme qui vous a outragée ne remettra plus les pieds chez moi, et son mari sera prié de la renvoyer dans une terre à deux cents lieues de Paris, où elle a été élevée, et d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Le ministre arriva lui-même pour s'excuser auprès de Juliette d'une injure imméritée et reçue chez lui.

— Vous ne savez pas tout, répondit Juliette, dont toutes ces marques d'amitié relevèrent un peu le courage; à peine rentrée chez moi, un homme s'est précipité dans ma chambre à coucher même; cet homme, c'est M. de Linant. — Il est venu vous demander grâce et merci? dit le ministre. — Nullement, monsieur; il est venu me prouver que ma réputation était perdue à jamais, m'avouer que la sienne ne se trouvait guère en meilleur état, et m'offrir le seul moyen qui, selon lui, peut nous faire recouvrer à l'un et à l'autre ce que nous avons perdu : il m'a demandé ma main. — Il veut vous épouser? — Oui, monsieur.—Mais il vous aime donc?—Lui? Il me hait autant que je le hais moi-même,et ce n'est pas peu dire. — Eh bien! s'écria le ministre, voilà la démarche d'un homme habile; M. de Talleyrand lui-même serait jaloux d'une pareille idée. C'est une marque d'estime que M. de Linant vient de vous donner.—Une marque d'estime, monsieur! Dites

que cet homme est perdu, et qu'il cherche tous les moyens d'échapper au châtiment qu'il mérite.

C'était madame C*** qui parlait.

— Vous ne m'entendez pas, madame, reprit le ministre; M. de Linant peut songer à lui, j'en conviens; mais en demandant la main de madame Norbert, c'est comme s'il lui disait : « Je suis pour vous, madame, un objet odieux, je le sais, mais je sais aussi que la plus violente de vos passions, c'est l'estime publique; vous l'avez perdue, je viens vous la rendre : me voici. » — Et comment cet homme peut-il donner ce qu'il n'a pas? dit madame C***. — Un moment, madame; je suis obligé de convenir que M. de Linant est un homme estimé; à part sa conduite avec madame Norbert, sa conduite est irréprochable. Je vous l'ai dit souvent, on en fait grand cas au conseil d'État, on vante ses talents, son intelligence...— Et l'affaire Béru? dit encore madame C***. — Se terminera à son avantage, dit encore le ministre. Le véritable voleur vient d'être découvert et arrêté. Ce mariage étonnera tout le monde, on en cherchera les raisons. On se dira que M. de Linant n'a pu épouser une femme coupable, et on finira par avouer que toutes ces accusations étaient ou le résultat d'une erreur, ou les calculs insensés d'un dépit amoureux. — De l'amour! grand Dieu, de l'amour! s'écria Juliette en sanglotant. — Madame, dit le ministre, je crois que vous devez faire tous les sacrifices à votre honneur, et que celui que vous demande M. de Linant est le seul efficace.

La chapelle de la Vierge.

Le cœur de l'homme est si inconstant, si divers, il renferme tant d'éléments dissemblables, qu'au milieu de la

répugnance, nous dirons presque de l'horreur qu'inspirait à Juliette l'idée seule d'épouser M. de Linant, elle éprouvait cependant quelque joie en songeant à ce mariage. C'était une espèce de joie féroce. Son ennemi implacable, M. de Linant, venait humblement lui demander sa main; et comme l'avait fort bien fait observer le ministre, c'était une marque d'estime. Quelle ne serait pas ensuite la rage de madame de Linant, la mère! Cette femme, si méchante suivant Juliette, qui serait obligée de baisser la tête, ou d'avouer qu'elle n'avait aucun pouvoir sur son fils! Enfin le ministre avait parlé, il avait décidé que Juliette devait s'immoler pour recouvrer sa réputation... La réputation, l'estime publique! ce sont là des trésors si précieux, qu'on ne saurait les acheter trop cher.

En songeant à sa situation, en cherchant avec soin tous les moyens possibles d'en sortir, Juliette se convainquit de deux choses : la première, qu'il était impossible de ne pas suivre les avis des seuls amis sur lesquels elle pût s'appuyer et qui lui fussent restés fidèles; la seconde, qu'il était inutile de consulter M. de Bussière. M. de Bussière était l'oncle d'Anatole; il serait par conséquent favorable à son neveu; il paraissait d'ailleurs persuadé de cet axiome de droit, que le mariage émancipe, et depuis que Juliette était hors de sa tutelle, il agissait comme un tuteur dégagé de toute obligation, si ce n'était celle de laisser un jour son bien à sa pupille, chose résolue depuis longtemps; mais pour tout le reste, M. de Bussière n'en avait nul souci; il négligeait Juliette, il s'était éloigné d'elle au moment du danger, et se conduisait enfin avec l'égoïsme qu'on reproche aux vieux garçons. Il fallait donc courber la tête et suivre l'avis du ministre... Mais M. Ernest? M. Ernest, qui l'aimait et qu'elle-même distinguait depuis si longtemps, dont depuis si longtemps elle nourrissait le désir de faire son mari, et que la veille encore elle avait regardé comme devant être son vengeur... M. Ernest aurait sa part des sacrifices : c'était douloureux, mais il fallait bien se courber sous le joug de cette néces-

sité qui liait également M. de Linant. Juliette attendait donc avec inquiétude la visite de M. Ernest de Meyran. Le jeune homme se présenta sans se douter du malheur qui l'attendait. Il avait l'air gai et la figure souriante, sa toilette était soignée, et il dissimulait à merveille ses excès de la veille sous un aspect tranquille et reposé.

—Monsieur, lui dit Juliette d'une voix humble, le malheur me poursuit, aucun de mes vœux ne se réalise; je suis d'ailleurs, vous le savez, une femme que le monde rejette et qui doit faire preuve d'une abnégation complète, si elle veut regagner ce qu'on lui a injustement ôté. Tel est l'avis ou plutôt la volonté de mes amis. Si je veux désormais lever la tête, il faut que je subisse le plus dur de tous les jougs. J'ai disposé de ma main, monsieur.

M. de Meyran vivait dans un monde tel, qu'il devait ignorer ce qui se passait au ministère et demeurer totalement étranger aux vicissitudes qui absorbaient la vie entière de M. de Linant et de Juliette. Habitué aux fourberies des joueurs et aux mensonges intéressés des femmes perdues qui fréquentaient la maison de madame de Renoncourt, il pensa, ou que Juliette lui tendait un piége ou qu'elle était instruite de ses débordements. Ce jeune homme, gâté par quelques-unes de ces conquêtes, qui cependant n'en méritent pas le nom, croyait que madame Norbert éprouvait pour lui une de ces passions qui aveuglent une femme; il attribua donc à la jalousie seule les paroles qu'on lui adressait. Il était possible aussi que Juliette fût instruite de ses assiduités rue du Mont-Thabor et du rôle qu'il y jouait; alors M. Ernest était perdu, mais la chose était incertaine et il fallait se tenir sur la réserve: en parlant de sacrifice, peut-être que madame Norbert entendait le sacrifice de sa liberté.

—Madame, dit-il afin de s'éclaircir sans retard sur un des points qui l'inquiétaient, ai-je eu le malheur de vous déplaire et de perdre quelque chose dans votre estime?

Juliette poussa un soupir.

— Non, monsieur, non, dit-elle; c'est moi qui serai

perdue dans la vôtre, quand vous saurez à quel parti je me résous.

M. Ernest jugea à propos de se jeter aux pieds de Juliette, de se saisir de sa main et de la baiser avec transport. Ce moyen, en usage au théâtre, n'était point dédaigné rue du Mont-Thabor par les commensaux, et il plaisait aux dames de l'endroit qui aiment les grandes démonstrations, comme nos aïeules aimaient les grands coups d'épée des chevaliers. M. Ernest se reprochait d'ailleurs d'avoir été jusque-là froid et même réservé, il croyait fermement que madame Norbert allait lui demander de l'épouser, demande qu'il aurait dû faire lui-même depuis longtemps.

— Madame, s'écria-t-il, vous savez les sentiments que je vous ai voués? C'est pour toute la vie...

Dans toute autre circonstance, Juliette aurait trouvé l'action de se jeter à ses pieds peu convenable de la part de M. Ernest; mais au moment de se séparer de ce jeune homme et croyant elle-même avoir besoin d'indulgence, elle ne dut pas se montrer sévère.

— M. Ernest, lui dit-elle, je sais que je ne vous ai rien promis, et que par conséquent, vis-à-vis de vous, je suis libre; mais il y a des services qui sont des avances, je ne me le dissimule pas, vous deviez compter sur moi. — Et, dit alors Ernest, j'y compte toujours, vous êtes l'étoile qui me guide dans le monde, vous êtes mon espoir, ma vie... — Je comptais bien un peu sur ces sentiments, répondit Juliette en rougissant; hélas! il faut renoncer à tout cela. Adressez-vous, Ernest, à une femme plus heureuse, et qui puisse vous rendre les sentiments que vous aurez pour elle... — Jamais, madame, jamais. — Il le faudra bien, monsieur, reprit Juliette d'un ton ferme, j'épouse M. de Linant.

A ce nom, l'étonnement d'Ernest fut aussi réel que complet.

— Mon ennemi? s'écria-t-il. — Et le mien, Ernest, le mien, ne l'oubliez pas; hélas! ajouta-t-elle avec amertume,

ce n'est point un mariage d'amour, c'est la haine qui conduira nos mains à se toucher un instant à l'autel.

Juliette expliqua alors longuement par quelle cruelle nécessité ce mariage était devenu indispensable et comment elle ne pouvait s'y soustraire que sous peine d'indisposer ses amis et de paraître négliger le soin de sa réputation; elle peignit son aversion pour M. de Linant et pour sa mère sous des couleurs si vives, qu'Ernest eut le temps de faire quelques réflexions qui le rassurèrent un peu.

— C'est moi, se dit-il, qu'elle aime, et c'est M. de Linant qu'elle épouse... un homme qu'elle hait, et qui, de son côté, témoigne pour elle l'aversion la plus vive. Rien n'est perdu; le mariage, qui est le tombeau de l'amour, qui apporte l'indifférence dans les ménages les plus passionnés, augmentera l'antipathie de ces deux époux. Une fois marié, mon empire commence.

M. Ernest joua alors la passion malheureuse; il s'attendrit sur la position de Juliette; puis, revenant sur l'amour ardent qui le dévorait, il déclara que ce mariage fatal ne s'accomplirait pas; il assura qu'il irait chercher M. de Linant, qu'il le trouverait, fût-il au centre de la terre, et qu'il lui demanderait compte de son bonheur perdu... C'était à lui, à lui seul à venger Juliette.

— Je l'avais pensé ainsi, répondit la jeune femme, et Dieu m'est témoin que c'est à vous seul, Ernest, que je voulais demander la réparation qui m'est due. Mais toujours du sang! Déjà un homme que j'aimais est mort par l'épée, devais-je m'exposer à voir tomber une autre victime? Ensuite ce parti ne réparerait rien; si même M. de Linant n'existait pas, ma position serait désespérée; c'est son témoignage seul qui peut me sauver; ainsi donc, Ernest, si vous m'aimez véritablement, respectez la vie de cet homme, non pour lui, grand Dieu! mais pour moi, Ernest.

M. de Meyran promit d'être généreux, il jura de s'immoler pour la femme qu'il aimait, et le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes, il s'éloigna en laissant dans

le cœur de Juliette l'impression la plus douce et même d'amers regrets.

— Quel honnête homme! se disait-elle, et cependant M. C... ne le regarde pas comme digne de moi.

Comme il arrive souvent, à l'office on était bien loin d'être aussi triste qu'au salon; mademoiselle Claudine ne pensait déjà plus à Jean Picaud; madame Pipard, le cordon bleu, témoignait à Varennes une sympathie bien naturelle, puisque Varennes était beau garçon; Picard prenait un ton élégiaque pour vanter le mariage prochain de son ami.

— Certes, disait-il, madame Picard était fort bien dans son jeune temps, mais elle n'approchait pas de mademoiselle Claudine; moi-même j'étais beau garçon; néanmoins je ne valais pas Varennes, il faut l'avouer. Nous vivons dans un temps où l'on rencontre encore de beaux hommes et de belles femmes : témoin les grenadiers de la garde impériale; sans parler des officiers, qui sont aussi superbes; pour les femmes, nous avons madame Norbert, mademoiselle Claudine, les dames de la cour... Ah! il n'en est pas de même pour les chevaux; les chevaux ont baissé. J'avais un attelage, quand M. de Bussière et moi étions jeunes, qui n'a jamais eu son pareil... Regardez les hussards, jolis hommes, petits chevaux... Varennes, mon ami, tu enverras un panier de vin à Jean Picaud; c'est un voleur, je le sais, mais ce voleur m'a payé deux ou trois fois à dîner, et il ne faut être en reste avec personne. Un joli petit vin, pas trop capiteux, pas trop cher, et tu mettras ça sur mon compte.

Juliette avait approuvé le mariage; elle avait déclaré que Claudine apporterait à son mari une dot de vingt mille francs, et qu'elle se chargeait du trousseau de la mariée.

— Ah çà! disait madame Pipard au cocher, si nous nous mariions nous deux? — Non pas, la mère, non pas, répondit Picard; je suis veuf, c'est un état respectable, et je veux le conserver. La défunte était une

femme aimable, douce, bonne comme vous, madame Pipard, et cependant elle a fait souvent connaissance avec le manche de mon fouet... — Oh! oh! M. Picard. — C'est notre manière à nous autres cochers, c'est notre façon de prouver notre amitié; ma femme y était faite, ça lui convenait; peut-être que cela ne serait pas de votre goût, et alors il y aurait du bruit dans le ménage.

La proposition de madame Pipard n'eut pas de suite.

Varennes était précisément l'homme à qui Juliette confiait volontiers sa femme de chambre; un garçon bien élevé, probe, dont la fortune était assurée et ne pouvait même que s'augmenter. En observant avec soin les deux futurs époux, madame Norbert reconnut encore que Claudine faisait non-seulement un mariage de convenance, mais aussi un mariage d'amour. Varennes était amoureux, il soupirait après le jour des noces, et Claudine, à travers les regrets qu'elle éprouvait de quitter sa maîtresse, laissait voir son impatience.

Ce jour arriva enfin; Picard conduisit les époux dans la belle voiture de madame Norbert; George, malgré son amour et sa jalousie, consentit à être le garçon d'honneur de son rival, et madame Pipard, parée de sa plus belle robe, se faisait remarquer par l'ampleur de sa taille et l'incarnat de ses joues. Juliette, modestement vêtue, prit le chemin de Saint-Roch et alla se cacher dans un coin de la chapelle de la Vierge où le mariage devait avoir lieu. Le soleil éclairait le vitrage de la chapelle, les cierges s'allumaient un à un, l'autel était paré et attendait les époux. Ils arrivèrent brillants de santé, de jeunesse et de beauté. la joie se peignait sur tous leurs traits; ils sortaient de la mairie, ils étaient déjà époux.

— Qu'elle est heureuse! pensait Juliette en regardant la figure épanouie de Claudine; elle épouse l'homme qu'elle aime, et son bonheur est doublé par le danger même qu'elle a couru... Que serait-elle devenue si elle eût épousé ce misérable Picaud; si au sortir de l'église on lui eût arraché son indigne époux pour le conduire en prison?

Aujourd'hui, rien de tout cela; elle porte le nom d'un homme riche et aimé de tout le monde, d'un homme qui l'aime et qu'elle aime. O trop heureuse Claudine!

A ces réflexions succédait un retour amer sur elle-même. Elle parcourait de l'œil l'église en frémissant. C'était dans cette même église que dans quelques jours, le lendemain peut-être, elle viendrait unir son sort à celui d'un homme odieux, et se condamner à une éternelle douleur.

Elle s'assit alors sur une chaise placée derrière elle, s'enveloppa de son châle, abaissa son voile sur sa figure et versa d'abondantes larmes. Quoique la cérémonie n'eût pas lieu au maître-autel, Varennes n'avait rien négligé pour lui donner de la pompe et de l'éclat. Les champs remplirent la nef, le parfum de l'encens inonda la chapelle. Au moment où les époux s'engageaient devant l'église, le prêtre prit la parole.

— Mes enfants, dit-il d'une voix simple et grave, l'Eglise vous unit, c'est-à-dire qu'elle bénit votre union, qui sera sainte et durable; vous vous êtes choisis, parce que vous vous aimez et que vous vous estimez; ce sont là deux gages de bonheur à venir. On ne se marie que lorsqu'on s'estime, et c'est seulement pour s'aimer; il faut, pour traverser les misères de la vie, que les époux aient une même âme et un même cœur; alors le sillon qu'ils tracent suit la ligne droite et ne saurait dévier. Femme, soyez douce; c'est par la douceur que vous envelopperez votre mari dans un filet mystérieux, dont aucune maille ne pourra se rompre : mari, soyez indulgent et bon; c'est par la bonté que votre femme s'attachera à vous, comme la vigne à l'ormeau, et ne pourra jamais s'en détacher.

Chaque mot arrivait au cœur de Juliette; c'étaient donc là les devoirs qu'elle allait s'imposer, les obligations qu'elle allait prendre! S'attacher à M. de Linant comme la vigne à l'ormeau! Ne former avec lui qu'un cœur et qu'une âme! C'était impossible, c'était au-dessus de ses forces. Elle leva les yeux pour se distraire de ces pensées par la vue des objets extérieurs, et elle aperçut madame

de Linant, la mère, qui passait rarement une journée sans venir prier durant quelques heures à Saint-Roch. La dévote dame entendit les chants, aspira l'encens qui s'échappait de l'autel de la Vierge, et, curieuse de voir la mariée, elle s'approcha de la chapelle. Les regards de ces deux dames se rencontrèrent, et madame de Linant reconnut Juliette. La curiosité de madame de Linant s'éteignit à l'instant, elle tourna sur ses talons et sortit de l'église comme si elle eût vu le tentateur du genre humain sur les marches mêmes de l'autel.

— Va, pars, dit Juliette en elle-même; fuis, mère odieuse d'un fils détesté; tu ne seras jamais aussi loin de moi que je le désire.

La noce s'acheva, la troupe joyeuse retourna à l'hôtel Cérutti, où madame Norbert devait donner le repas de noce et s'asseoir elle-même au festin, au milieu de ses domestiques. Comme il était juste de traiter tout le monde avec égalité, madame Pipard avait ce jour-là négligé ses fourneaux, et le dîner, qui devait être servi par les garçons de Varennes, venait de chez Chevet. Varennes avait l'honneur d'être assis à la droite de Juliette; Picard était à sa gauche, et Claudine, heureuse comme une reine, et plus fière de son bouquet d'oranger qu'elle ne l'eût été d'un diadème, était placée vis-à-vis de son mari, de l'autre côté de la table. Il est convenu qu'à un repas de noce le marié ne mange pas, et que la mariée regarde sans y toucher les morceaux qui sont dans son assiette. Tous les conviés étaient à peu près dans la situation où se trouvaient les deux époux, mais par un motif différent. Ils éprouvaient un embarras naturel en se voyant à la table de la maîtresse qu'ils servaient tous les jours, et quoique le repas fût beaucoup meilleur que celui de Jean Picaud, ils y faisaient moins d'honneur. Madame Pipard seule, assise à un bout de la table, et assez loin de Juliette, goûtait à tout et exprimait librement son opinion; semblable à une prima dona qui de sa stalle écoute une concurrente avec une attention hostile, le

palais prévenu de madame Pipard jugeait un rival.

— Voilà un canard sauvage, disait-elle, qui ne me plaît pas; si ma marchande de volaille m'en vendait jamais un pareil, elle ne me reverrait plus. La sauce est bien liée, mais fade; ah! dame! M. Chevet épargne les câpres et les anchois; il sait que ça coûte. Voyons cette bécasse; la rôtie seulement, s'il vous plaît; il me suffit de goûter à la rôtie pour juger du rôti. Je fais mieux les blancs-mangers que ça, George, dit encore madame Pipard, voisine du palefrenier; madame ne peut manger ça, ce n'est pas assez fin pour elle... Je suis vraiment fâchée de n'avoir pas fait mon plat; madame dînerait, au moins... Regardez-la, George, elle ne touche à rien... Voyez-vous, mon garçon, les cuisiniers ne valent pas les cuisinières; et ce qu'on appelle la cuisine publique est très-loin de ce qu'on mange dans les bonnes maisons. Je vous conseille le homard, il est très-frais; il n'y a rien à dire.

Le cocher Picard, quoique doué d'un robuste appétit, était trop près de Juliette pour se livrer à ses goûts gastronomiques avec tranquillité; cependant, comme le domestique qui était derrière lui garnissait avec soin son assiette, Picard mangeait de fort bonnes choses, et bénissait intérieurement M. Chevet. Il vidait son verre avec une exactitude scrupuleuse, non sans baisser la tête ni sans dire :

— A votre santé, madame. — Je vous remercie, Picard, répondait Juliette; buvez, mon ami, n'épargnez pas mon vin.

Picard, quoiqu'il parlât très-volontiers, cherchait tous les moyens de continuer la conversation; mais n'osant pas parler de ses chevaux, les sujets lui manquaient. Cependant le vin, qui délie la langue, fit peu à peu disparaître la timidité de Picard, qui, sans entrer dans aucun détail, raconta comme quoi, une semaine auparavant, il avait bu d'excellent champagne, et il s'en était fort bien trouvé.

— Ah! vous voulez du champagne, Picard?... Donnez

du champagne à Picard. — Ce n'est pas précisément pour moi que je parle, madame, reprit Picard, mais pour mademoiselle Claudine, je veux dire madame Varennes. Je crois qu'elle l'aime. — Il est juste qu'elle boive du champagne le jour de ses noces, dit Juliette.

Le champagne fut apporté, et Picard, ayant enfin le courage nécessaire pour élever la voix, prit son verre d'une main ferme et se leva :

— Mes amis, dit-il, j'ai une santé à vous proposer. — Très-bien, Picard, proposez la santé de la mariée, lui glissa Juliette dans l'oreille. — Minute, madame, je tiens les guides je sais où je vais les mener. A la santé de notre bonne maîtresse! s'écria le cocher d'une voix de stentor, et qu'elle trouve bientôt un bon mari!

Un hourra général suivit le toast... Juliette s'évanouit.

. . . . . .

Si l'on veut jouir d'un spectacle inaccoutumé, si l'on veut se donner une émotion neuve et singulière, il faut profiter d'un hasard ou d'une position exceptionnelle pour pénétrer la nuit dans une église; alors l'ombre agrandit l'espace, l'œil ne peut plus mesurer la hauteur des colonnes, ni l'étendue des nefs, ni l'élévation des voûtes; tout se confond et tout s'éloigne; la lampe qui veille devant le tabernacle devient un phare incertain qui se balance dans l'ombre, et paraît toujours prêt à s'éteindre. L'oreille perçoit des sons singuliers, tantôt aigus, tantôt sourds, toujours lugubres. Le lutrin ne cache point dans ses flancs des hiboux, comme du temps de Boileau; mais les ais du bois se déjoignent et craquent, les stalles du chœur ont un organe et la chaire vide une voix. Au milieu de ce silence et de cette obscurité, dans cette solitude religieuse, mille superstitions se réveillent, mille contes absurdes et populaires traversent le cerveau. On marche sur la cendre des morts, et il semble qu'une dalle va se lever pour permettre à quelque mort pieux d'aller s'agenouiller sur les marches de l'autel; c'est la nonne sanglante qui vient rôder dans les bas-fonds de l'église,

sans pouvoir jamais approcher du sanctuaire; ou bien c'est le prêtre fantôme qui à minuit sort de la sacristie, accompagné d'un petit clerc aussi fantastique que lui; le prêtre arrive sombre, silencieux, le regard fixe; l'enfant pâle le précède; tous deux vont à l'autel et la messe du fantôme commence; alors l'orgue siffle, les pages du missel vont et viennent seules de l'*Introït* au *Gloria*, du *Gloria* à l'*Ite missa est*. Et si enfin une cause naturelle vous ramène à vous-même, si la lune, se dégageant des nuages, vient à frapper les vitraux et projette dans l'église sa lumière secourable, alors tout disparaît, et prêtre, et nonne, et dalle entr'ouverte; seulement on est seul dans un lieu glacé et si retentissant, si sonore, que le bruit de vos pas vous surprend, vous force à tourner la tête, et que, trompé par l'écho de la nef voisine, on cherche dans l'ombre la personne inconnue qui semble vous suivre, s'arrêter si vous vous arrêtez, et reprendre sa marche si vous continuez la vôtre.

Monti était trop bien instruit de ce qui se passait à Saint-Roch pour ne pas savoir que l'église devait être ouverte à minuit; il invita à souper son ami le donneur d'eau bénite, et tous deux, à onze heures et demie, la tête un peu remplie des vapeurs du petit vin blanc que le mendiant fêtait tous les soirs, entrèrent sans bruit dans la sacristie de l'église. Ces deux bons amis n'étaient pas hommes à se laisser intimider par la solitude et l'obscurité de l'église; l'orgue pouvait siffler, le chêne des stalles ou du lutrin craquer, leur calme philosophique n'en devait pas être ébranlé. Ils s'avançaient lentement, côte à côte, l'un vers la conque de marbre qui contient l'eau bénite, l'autre vers son pilier favori.

— C'est donc un mariage de gens bien riches? dit le donneur d'eau bénite. — Oui, une veuve dont j'ai vu le premier mariage; il faisait clair ce jour-là. — Mais quelle fantaisie de ne pas vouloir que le monde les voie!... Est-ce qu'ils sont borgnes ou bossus?... C'est peut-être une vieille femme qui épouse un jeune homme? —

C'est une jeune femme, répondit Monti, qui est belle comme une Italienne, et c'est tout dire; si tu avais de la mémoire, tu te la rappellerais; elle s'est mariée ici, au grand autel, il y a deux ans et demi ou trois ans; mais, mon pauvre Bernard, tu n'y vois pas plus loin que ton goupillon... Quant à ce qui fait qu'ils se marient la nuit au lieu de s'épouser en plein soleil, c'est ci, c'est ça, c'est des fantaisies des gens riches ou des raisons de famille : c'est une bonne aubaine pour nous. — Ah! oui, dit Bernard d'un air hébété, et pourquoi? — Pourquoi? Parce que le marié et la mariée ont toujours la bourse des pauvres; et comme à cette heure nous sommes les seuls pauvres présents, la bourse sera pour nous.

Monti tira un briquet de sa poche, fit jaillir quelques étincelles sur l'amadou, et à l'aide d'une allumette soufrée, il alluma un bout de bougie dont il s'était muni et le ficha sur le socle d'une colonne. Tout à coup Bernard, le donneur d'eau bénite, leva la tête et regarda Monti avec épouvante; il ne s'agissait ni de fantôme ni d'apparition, mais d'un coup aigu frappé sur une dalle. Monti se mit à rire.

— De quoi as-tu peur? lui dit-il; crains-tu que les morts ne viennent te demander compte du vin que tu as bu avec le vieux Monti? Sois tranquille, le marchand de vin a été payé et les droits étaient acquittés. — Ce ne sont pas les morts que je crains, mais les vivants... Regarde là-bas, Monti; ne vois-tu pas briller une lame; je parie que c'est un voleur qui vient forcer les troncs. — Ils auraient mal pris leur temps, dit Monti; allons, ceci me regarde.

Et Monti, qui, en sa qualité de soldat, ne manquait pas de courage, et qui d'ailleurs croyait devoir défendre l'église qui lui servait d'asile, prit son bâton ferré et marcha résolûment vers le lieu d'où venait le bruit.

— Qui va là? dit une grosse voix.

Monti répondit par un éclat de rire : c'était le suisse qui, après avoir boutonné son habit, passait l'énorme

baudrier où pend son inoffensive épée, et qui frappait le pavé de sa hallebarde. Le suisse et le bedeau devaient être ou les amis intimes ou les ennemis les plus dangereux de Monti, qui s'étudiait à leur plaire et employait tous les moyens pour s'attirer leur affection.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Monti? demanda le suisse.

Monti prit dans sa poche une vieille tabatière de buis, l'ouvrit gravement, et la présenta au suisse qui y plongea ses deux doigts.

— C'est, répondit le mendiant, la frayeur de ce poltron de Bernard, qui a cru qu'on volait le tronc des pauvres, parce qu'il a vu briller votre hallebarde. — Nous ne sommes pas auprès du tronc des pauvres, dit le suisse, mais auprès du tronc pour l'entretien du culte, ce qui est bien plus intéressant, surtout pour moi, dont on ne renouvelle pas l'uniforme, parce que la fabrique prétend qu'elle n'est pas en fonds... Mais la question n'est pas là. — Oui, M. le suisse, dit humblement Monti. — La question n'est pas là, reprit le suisse; elle est ailleurs. — Pardon, M. le suisse, dit Monti, dont l'oreille exercée avait une grande finesse et percevait les sons les plus légers; pardon, je crois entendre marcher; ce sont les pas de M. le bedeau; oui, le voilà en effet. — Il n'est pas de trop dans ce que j'ai à dire, dit le suisse, cela le regarde aussi.

Le bedeau, revêtu d'un habit noir et ayant au cou une chaîne d'acier, s'avança les deux mains dans les poches de sa veste, comme un vieux marquis de l'ancien régime qui, ne faisant plus de conquêtes, fait de la diplomatie. A la faveur d'un rayon de lune, il regarda le suisse, puis Monti.

— Il fait froid, dit-il, phrase très-diplomatique en ce qu'elle n'engage à rien et ne prouve rien, sinon qu'à Paris les nuits sont fraîches, surtout en hiver. — Ce n'est pas là la question, répéta le suisse; la question, c'est notre pourboire. Ecoutez-moi bien : Le marié viendra par la

petite porte qui s'ouvre sur la rue Saint-Honoré, la mariée par la porte de la sacristie; ils se rencontreront à l'autel, pas davantage, et Dieu sait s'ils sortiront ensemble! Il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas ordinaire, et du diable s'ils songeront à nous. Vous n'avez pas besoin de vous signer, Monti, ce que je dis est vrai; ce sera gai comme un enterrement. M. le curé m'a dit de ne pas m'occuper du bouquet. — Il m'en a touché un mot aussi, reprit le bedeau. — Et, dit le suisse, c'est un service extraordinaire; les bons chrétiens sont à cette heure dans leurs lits bien chaudement, afin de pouvoir venir demain aux offices. L'heure de minuit a toujours été une mauvaise heure pour tout, excepté pour le sommeil. — Messieurs, dit Monti d'une voix humble, je crois que vous vous trompez, et la preuve, c'est que me voici, moi, qui n'ai droit à rien qu'à une petite aumône qu'on ne me donnera qu'après vous avoir satisfaits : cependant j'ai quitté mon lit dans l'espérance de voir quelques pièces blanches tomber dans mon chapeau. — Tu en seras pour ta peine, Monti. — Pas du tout, mon beau monsieur. D'abord la mariée est très-riche et elle ne tient pas à l'argent; elle donne l'or comme une autre le cuivre. Le marié est un peu plus serré, sans doute, mais il a une mère; cette mère, c'est une dévote de M. le curé, qui tous les jours vient passer une heure dans la chapelle de la Vierge où va se faire le mariage... Il fallait la voir il y a deux ans, lorsque la mariée en a épousé un autre! elle était dans une affliction que ça faisait de la peine. Nous eûmes là-dessus un petit bout de conversation ensemble, et, sans me vanter, je lui prédis ce qui arrive cette nuit. Celle-là ne vous oubliera pas, et je vous réponds du pourboire tôt ou tard.

Sur cette assurance, le bedeau alla allumer les cierges de l'autel, et le suisse, sa hallebarde à la main, se promena dans la nef du milieu, tandis que Monti regagnait son pilier.

— L'argent, se disait-il, l'argent, voilà ce qu'ils veu-

lent tous, et toi aussi, Monti; c'est pour de l'argent que tu as quitté ton lit et ta bouteille... Allons, encore quelques années de cette vie-ci, et je retourne en Italie; j'achète une vigne, un troupeau de chèvres, et je vis tranquillement au soleil en vendant mon vin et mon lait. Oh! non, non; les vieux os de Monti ne seront pas enterrés dans un cimetière de Paris, et il faudra que l'empereur donne encore une petite pension à son vieux soldat. Ça lui réjouira le cœur quand j'irai lui dire aux Tuileries : « J'étais avec vous en Italie, sire, à cette affaire que vous savez... J'ai tué des Autrichiens... Jetez quelque chose dans mon chapeau, comme font les Parisiens depuis dix ans, et le vieux soldat part, il va chercher du soleil de l'autre côté des Alpes. »

Cependant, madame de Linant n'était point aussi disposée que le croyait Monti à laisser tomber une aumône dans le chapeau du mendiant. Le matin, elle n'avait pas voulu assister au mariage civil, et le soir, quand son fils entra dans sa chambre pour la supplier de vouloir bien l'accompagner à Saint-Roch, il la trouva au lit et très-décidée à n'en point sortir.

— Ma mère, lui dit Anatole, je me suis marié contre votre gré, il est vrai; mais si jamais mariage a moins mérité ce nom, c'est bien celui que la loi a sanctionné il y a quelques heures. Vous savez quelle impérieuse nécessité m'a poussé. Nous avons assez laissé agir nos passions. Que la raison nous guide aujourd'hui.

Madame de Linant était enveloppée dans ses couvertures; sa tête reposait sur un oreiller où elle s'enfonçait presque tout entière, et sa figure se trouvait cachée par un bonnet, par une coiffe garnie de dentelles, dont les barbes se croisaient en marmotte sous le menton; on ne voyait que le bout de son nez aigu et ses yeux brillants, dont la colère augmentait l'éclat.

— Non, répondit-elle, non, Anatole, je n'irai pas, je ne bougerai pas d'ici, quand votre ministre viendrait frapper à ma porte et m'en prier. — C'est précisément du

ministre qu'il s'agit; Son Excellence a demandé deux ou trois fois à la mairie pourquoi il ne vous voyait pas. C'est lui qui doit présenter madame... madame de Linant à l'autel, et...

La vieille dame poussa un cri.

— Eh! madame, reprit Anatole, l'affaire est faite au moment où nous parlons; Juliette est madame de Linant; j'en suis aussi fâché que vous, mais enfin courbons la tête, et, puisque nous ne pouvons plus reculer, atteignons le bout du chemin.

Madame de Linant se tourna du côté de la ruelle.

— Hélas! disait encore Anatole, j'ai agi dans l'intérêt de ma fortune et de ma réputation; ma réputation, qui est la vôtre; ma fortune, qui vous appartiendra toujours aussi, et vous voulez que le sacrifice soit inutile? Vous voulez me faire échouer au port? Encore une fois, le ministre vous attend à Saint-Roch, et, s'il ne vous voit pas, il doutera de votre assentiment, il regardera votre absence comme une marque de mépris pour sa parente, et toute sa bonne volonté pour moi s'évanouira. Je vais passer dans votre cabinet, je vais faire entrer votre femme de chambre, et vous serez prête dans un instant.

Madame de Linant se mit sur son séant; elle étendit sa main maigre vers son fils :

— Pour qui me prenez-vous? lui dit-elle; je suis chrétienne, moi, Anatole; jusqu'ici je me suis peut-être trop laissée aller à des idées de fortune et d'ambition, voilà pourquoi Dieu me punit; mais du moins je ne vais pas aussi loin que vous. Je ne sais pas aller à l'autel pour me parjurer. — Eh! qui vous parle de vous parjurer? dit avec humeur M. de Linant; vous n'avez point de serment à prêter, et pour moi, ne craignez rien; j'ai assez d'une femme, je n'en prendrai pas une seconde. — Monsieur, vous allez jurer d'aimer Juliette, et de la traiter comme une épouse fidèle et attachée. — C'est vrai, madame. — Vous n'en ferez rien. — C'est possible; mais cette affaire est mienne et non pas vôtre. — Juliette va prêter le même

serment, et elle ne le tiendra pas davantage.—Je le crois. — Déjà vous êtes parjure devant les hommes, vous allez l'être encore devant Dieu, et vous voulez que je sois votre complice? Vous voulez que j'aille attester une chose que je sais n'être point vraie? Non, monsieur.

On rapporte que le père Gobelin, confesseur de madame de Maintenon, lui disait quelquefois :

« Hélas! madame, vous êtes jeune et belle, et on croirait que l'amour voudrait vous damner; il n'en sera rien, madame, ce sera la haine. »

Anatole dit à peu près la même chose à sa mère :

— Prenez garde, madame, reprit-il, vous vous laissez emporter trop loin; je crois que vous haïssez Juliette plus que moi. Raisonnons dans le sens religieux : qui vous empêche de sortir du lit et de m'accompagner à Saint-Roch? N'est-il pas vrai que Dieu tient nos cœurs entre ses mains puissantes? que d'un souffle il change nos résolutions, amollit nos âmes, et fait un vase d'élection d'un malheureux jusque-là rejeté loin de lui? Qui vous a dit que Dieu ne fera pas un miracle en notre faveur, que vos prières ne l'obtiendront pas? Le mariage est fait, il ne s'agit plus que de le bénir... Songez-y bien, madame, ce sont des prières que vous refusez.

L'ambition donnait ainsi à M. de Linant l'éloquence des prédicateurs, mais sa mère ne se laissa pas prendre à ce raisonnement captieux.

— Vous êtes trop du siècle, Anatole, dit-elle, pour que Dieu fasse un miracle en votre faveur. Dieu ne fait point de miracles pour ceux qui les demandent avec ironie... *Votre femme* surtout, monsieur, n'en demande pas, n'en veut pas, et certes celui dont vous parlez serait le dernier dont elle voudrait profiter. — Encore un mot, madame. — Non, monsieur. — Venez, madame, je vous en supplie; songez que je ne vous demande qu'un acte de complaisance qui ne durera que quelques instants; vous verrez votre bru pour la dernière fois. Madame de Linant est trop fière et d'ailleurs trop polie pour vouloir jamais affronter votre colère.

La vieille dame sonna, fit tirer, par sa femme de chambre, les rideaux qui entouraient son lit, et ordonna à son fils de quitter son appartement d'un ton si absolu, que celui-ci dut cesser des sollicitations inutiles, et se retirer. Il alla joindre deux amis qui devaient lui servir de témoins, et prit avec eux le chemin de Saint-Roch.

Le ciel était noir, et un déluge d'eau inondait les rues; le tonnerre éclatait de moment en moment, et M. de Linant, quelque intérêt qu'il eût à cacher dans quelles circonstances et avec quels sentiments il se mariait, ne pouvait néanmoins pas entièrement dissimuler à ses témoins sa tristesse et sa préoccupation.

— Est-ce que vous croyez aux présages, M. de Linant? lui demanda l'un. — Nullement. — C'est fort heureux; car voici un temps qui inquiéterait un homme superstitieux. — C'est ma mère, messieurs, qui croit aux présages; sans une araignée, ce que nous allons faire serait fait depuis trois ans : et cela aurait mieux valu. — Sans une araignée? En vérité, voilà qui est curieux : vous nous conterez cela, Linant... Mais à propos de madame votre mère, nous la trouverons sans doute à Saint-Roch? — Non, messieurs. — Comment, non? — Ma mère est au lit. — Est-ce qu'elle craint encore quelque araignée? — Ma mère a un rhume fort violent et la fièvre; durant une nuit semblable à celle-ci, je n'ai pas cru devoir l'exposer... — Je conçois; c'était à lui donner une fluxion de poitrine. — A la bonne heure, reprit le second témoin; nous n'aurons pas ta mère, mais nous déjeunerons avec la mariée. — Déjeuner? s'écria M. de Linant. — Déjeuner ou souper, comme tu voudras. Moi d'abord, je veux boire un verre de champagne avec madame de Linant... J'ai aussi un autre motif. — Quoi donc? — Ne m'as-tu pas dit que le ministre de l'intérieur était un parent à ta femme et l'un de ses témoins? — C'est vrai. — Eh bien, voilà une audience toute trouvée, et sans l'avoir demandée encore. J'ai une pétition dans ma poche, je la donnerai à ta femme, elle la donnera au ministre; mais pour cela, il

faut du champagne; si ma pétition ne se glisse pas entre deux verres de champagne, je suis perdu.

Anatole eut beaucoup de peine à faire entendre à ses deux témoins que sa mère malade attendait son retour avec anxiété, que sa femme indisposée avait besoin de repos, et qu'enfin le ministre n'était pas homme à boire du champagne à trois heures du matin, parce qu'à cinq il travaillait dans son cabinet.

Une heure sonnait à Saint-Roch, lorsqu'ils entrèrent dans l'église.

Monti, enveloppé dans son manteau rapiécé, dormait sur sa chaise comme un bienheureux. Le donneur d'eau bénite en faisait autant dans sa niche, le bedeau était allé se chauffer dans la sacristie; seul, le suisse se promenait mélancoliquement dans la grande nef, en grelottant et en donnant à tous les diables le marié, la mariée, et même le curé qui avait eu la faiblesse de consentir à célébrer une cérémonie religieuse à une heure aussi indue.

— Et encore, se disait-il en voyant que le temps s'écoulait sans que la noce parût, encore ces gens-là ne sont pas exacts.

En voyant entrer trois personnes, le suisse reprit un peu de courage et s'avança vers elles :

— Monsieur est de la noce? demanda-t-il à M. de Linant. — Oui, mon ami, ces dames sont-elles venues? le ministre est-il arrivé? — Pas encore, monsieur. — Il était convenable que nous arrivassions les premiers, dit M. de Linant à ses deux témoins.

L'église était plongée dans une obscurité profonde; seule, la chapelle de la Vierge brillait de mille lumières, l'autel était paré, on n'attendait plus que la victime. Tout à coup, le son d'une petite clochette annonça le commencement de la cérémonie; le prêtre s'avançait suivi de ses deux acolytes, et derrière lui venaient M. C*** et son secrétaire, puis madame C***, qui soutenait Juliette. La nouvelle madame de Linant était vêtue de blanc, et une parure de corail ornait ses cheveux, pendait à ses oreilles

et serpentait autour de son cou. Elle était belle, mais d'une pâleur effrayante; la couleur du corail, dont la lumière des flambeaux augmentait l'éclat, donnait à sa peau une teinte mate et terne. Elle s'agenouilla sur le prie-Dieu qui lui avait été préparé; madame C*** se plaça auprès d'elle, M. de Linant occupa le prie-Dieu opposé, et la messe commença :

M. de Linant avait choisi à dessein ses témoins parmi ceux de ses amis qui ne connaissaient pas ses affaires personnelles, et à qui le nom même de madame Norbert était tout à fait étranger; ils voyaient la jeune femme pour la première fois, et ils s'étonnèrent en même temps de sa beauté et de sa pâleur.

— Cette femme a dû être bien malheureuse, dit le premier témoin au second, voilà donc l'état où notre ami de Linant réduit la beauté, lorsqu'elle s'éprend d'amour pour lui? C'est un homme dangereux. — C'est une passion contrariée par une araignée, disait l'autre, l'histoire doit être curieuse; je ferai la cour à madame de Linant la mère, afin d'avoir la relation par écrit. — Nous n'aurons pas de champagne, mon ami, cette femme n'en boit pas; et le ministre! regarde le ministre, il est sérieux comme s'il avait sa destitution dans sa poche... Je garde ma pétition. — Laisse là le ministre et regarde Linant : il est aussi pâle que la mariée, c'est une manière de faire sa cour.

Point de chants joyeux, point de soleil, point d'encens, Varennes et Claudine avaient emporté avec eux toutes les joies de l'hyménée.

La messe s'acheva au milieu d'un silence qui n'était troublé que par les paroles du prêtre, les réponses des desservants, le bruit de la pluie qui tombait par rafales et celui du tonnerre qui grondait au loin. Enfin vint le moment où les deux époux, unis sous le même poêle, placent leurs mains l'une dans l'autre, et où le marié glisse l'anneau d'or au doigt de la mariée.

Juliette s'avança en chancelant; Anatole, plus sûr de

lui, tendit résolûment sa main et prit celle de la jeune femme; on eût dit deux mains de marbre qu'aucune pulsation n'anime, qu'aucune chaleur ne pénètre : c'est le moment où, la dernière antienne récitée, la dernière bénédiction donnée, le prêtre adresse aux époux quelques paroles pour leur rappeler leurs devoirs et leur recommander d'avoir l'un pour l'autre un peu plus que de la charité : de l'amour.

Juliette leva ses yeux épouvantés sur le curé comme pour lui demander grâce et merci; ses forces étaient à bout; mais le curé avait pour auditeurs Son Excellence M. le ministre de l'intérieur, madame C*** sa femme; la personne à laquelle il allait s'adresser était leur parente; pour être curé on n'en est pas moins homme, et un trait d'éloquence bien placé pouvait le conduire à un évêché.

Il allait ouvrir la bouche lorsqu'un fracas épouvantable lui coupa la parole; un objet lourd tomba sur les dalles qu'il fit gémir : on eût dit que la chaire s'écroulait, que le banc de l'œuvre éclatait, que l'orgue s'affaissait en sifflant sur lui-même; le tonnerre éclata en grondant et prolongea le bruit qu'il décupla; un éclair rapide fit voir dans la nef du milieu un nuage de poussière, qu'on put prendre pour la fumée d'un feu souterrain; un cliquetis de fer se mêla à tous ces bruits que domina le cri aigu d'une voix humaine, un cri de terreur ou plutôt d'agonie.

— *Sancta Maria, ora pro nobis!* s'écria Monti, toujours à son rôle.

Le prêtre fit un pas en arrière, mais sans quitter l'autel; Anatole se leva et détourna la tête pour voir d'où venait le bruit; Juliette tomba mourante dans les bras de madame C***; le ministre et son secrétaire s'emparèrent de la nouvelle mariée, et la transportèrent, privée de sentiment, dans la sacristie; Anatole voulut les suivre, madame C*** l'arrêta.

— Je vous en prie, monsieur, laissez votre femme avec mon mari; elle a besoin d'un peu de repos pour se remettre de cette secousse.

M. de Linant s'inclina sans répondre.

Cependant, Monti, couvert de son manteau et son bâton à la main, s'avança résolûment vers l'autel, et se plaça auprès du curé. Seul peut-être il n'avait pas cédé à un mouvement de frayeur, et avait conservé assez de sang-froid pour examiner avec soin la cause physique qui faisait un événement naturel de ce qui venait de se passer. Le vieux soldat n'avait pas eu peur.

— Eh bien! Monti? lui dit le curé. — Ce n'est rien, M. le curé. — Comment, rien? — Non, M. le curé. — Expliquez-vous. — Je l'ai dit au bedeau il y a trois semaines, le clou auquel était suspendu le tableau du Mariage de la Vierge ne tenait pas : il eût été prudent de le changer. — C'est donc le Mariage de la Vierge qui est tombé? — Oui, M. le curé, heureusement ça n'est pas arrivé un dimanche, et durant la grand'messe; il y aurait eu des malheurs. — Dieu soit béni! dit le curé. — *Amen*, répondit le mendiant. — Et la chaire? — A sa place. — Le banc de l'œuvre? — Entier. — C'est bon : le tonnerre, Monti? — Le tonnerre, M. le curé, n'est pas tombé sur Saint-Roch, oh! non... Il a dû tomber sur l'église de l'Assomption.

Il y avait dans cette réponse une espèce de flatterie intolérante, parce qu'à cette époque l'église de l'Assomption était un temple protestant; mais le curé était un homme trop véritablement chrétien pour que cette insinuation fût saisie.

— Mais, reprit le curé, j'ai entendu un bruit de fers qui se croisent? — C'est le suisse qui a eu peur et qui a laissé tomber sa hallebarde. — Bien, et ce cri, Monti, ce cri? quelqu'un a été blessé? — Personne, M. le curé; c'est Bernard, le donneur d'eau bénite, qui a crié; tout ça a peur la nuit.

On voit que Monti, quand il était avec une autorité, ne ménageait ni amis ni ennemis, et se faisait valoir aux dépens de tout le monde.

— C'est bien, Monti, retournez à votre place, et si

Bernard a besoin de quelque chose, qu'on le conduise à la sacristie.

Monti obéit respectueusement et alla secourir son ami Bernard.

Le curé expliqua en peu de mots à M. de Linant et à ses deux témoins l'événement qui venait de troubler la fin de cette cérémonie religieuse; il s'inclina ensuite devant l'autel et quitta la chapelle.

— Mon cher Linant, dit un des témoins en serrant la main du marié, reçois mes compliments; tu viens de te marier avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs : ma foi, cette musique en vaut bien une autre. Allons voir ta femme. — Allons voir ma femme, répondit M. de Linant qui ne savait pas trop où il en était.

Ils s'acheminaient vers la sacristie, lorsque M. le ministre de l'intérieur les joignit.

— Monsieur, dit-il avec politesse au marié, madame de Linant est revenue à elle, mais elle est si faible, si émue de tout ce qui vient de se passer, que madame C*** a cru devoir la mettre dans sa voiture et la conduire au ministère, où nous la garderons jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rétablie... si vous le trouvez bon, monsieur.

M. de Linant ne put que remercier le ministre, et il allait prendre congé de Son Excellence, lorsque M. C*** l'arrêta.

— Un moment, monsieur, lui dit-il; nous nous sommes occupés jusqu'ici de vos affaires; permettez-moi de faire maintenant celles de l'Etat. Sa Majesté l'empereur vous nomme préfet de l'Aveyron, monsieur. — Monsieur! s'écria Anatole ivre de joie. — Vous auriez sans doute désiré un autre département, la Roër, par exemple, que Son Eminence le cardinal Cambacérès a sollicité pour vous; mais Sa Majesté a disposé de la Roër, elle vous envoie dans l'Aveyron. Acceptez-vous, monsieur?

M. de Linant exprima sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, et jura une fidélité inaltérable à Sa Majesté l'empereur, avec beaucoup plus de véracité qu'il

ne venait de promettre de se consacrer au bonheur de sa femme.

— C'est très-bien, monsieur, dit le ministre, vous allez partir. — Je suis à vos ordres, monseigneur; demain, dans la journée, je quitterai Paris. — Du tout, M. le préfet, vous allez partir au moment même; une chaise de poste vous attend à la porte de l'église; votre présence est nécessaire à Rodez; votre présence y est nécessaire.

Le ministre accompagna lui-même M. de Linant jusqu'à la voiture qui l'attendait; le nouveau préfet ne fit donc qu'un saut de l'autel au fond d'une berline de voyage; les postillons firent claquer leur fouet, et au bout de quelques minutes M. de Linant avait quitté Paris. Le ministre fit un grand salut aux deux témoins, monta pesamment dans son cabriolet, et disparut à son tour.

Il était trois heures du matin, la pluie avait cessé, toutes les étoiles brillaient au ciel.

Les deux témoins de M. de Linant étaient sous le porche de l'église seuls, la mariée absente, le marié parti pour l'Aveyron.

— Que dis-tu de tout ceci, mon ami? — J'aimerais mieux avoir été le témoin d'un duel : nous aurions déjeuné, ou soupé, si on s'était battu aux chandelles. — Et moi aussi; allons nous coucher, et que le diable emporte les mariages de nuit!

Les deux amis s'éloignèrent, et Monti, assez mécontent de sa soirée sous le rapport des aumônes, mais qui espérait avoir gagné dans l'esprit de son curé, sortit à son tour de l'église et regagna sa demeure. Le vieux mendiant occupait une mansarde dans la rue des Frondeurs, et il cheminait paisiblement dans la rue Saint-Honoré, repassant dans sa tête les événements de la nuit, et calculant quel pourboire donnerait madame de Linant, la mère, au suisse et au bedeau, pour dégager sa parole.

— Je ne comprends pas, se dit-il, pourquoi cette vieille dévote n'était pas à l'église cette nuit; elle aurait eu peur, c'est vrai, mais sa place était dans la chapelle de la Vierge.

Il allait entrer dans la rue des Frondeurs, lorsqu'un fiacre lui barra le passage et s'arrêta presque devant lui.

— Ohé! père Monti.

C'était une voix de femme; Monti leva la tête, et au même instant la portière s'ouvrit, et une petite créature, couverte des pieds à la tête d'un vitchoura, franchit le marchepied, sauta à terre sans se donner le temps de prendre les précautions d'usage, et se trouva auprès de lui.

— Jeannette! dit Monti.

Jeannette, pour Monti, c'était Olympe, ex-danseuse de l'Opéra, c'était madame de Renoncourt.

— Oui, c'est Jeannette, dit madame de Renoncourt; que fais-tu à cette heure dans les rues de Paris? — Et toi, Jeannette? — Moi, je viens de Tivoli, où j'ai été avec M. de Meyran, un de mes amis, que je viens de reconduire chez son père, rue de Cérutti. J'ai dansé la gavotte, Monti... Madame Gardel ne la danse pas aussi bien que moi à l'Opéra. — Folle! dit Monti, moi je viens de l'église, Jeannette, de Saint-Roch. — A cette heure? — Un mariage. — A cette heure? — Oui, à cette heure; des gens riches, il y avait un ministre de l'empereur. — Et qui donc s'est marié? — Une femme qui avait épousé autrefois quelqu'un que tu connaissais : madame Norbert. — La veuve de Charles? — La veuve d'un officier de la garde; j'ai eu des écus à son enterrement.

A cette nouvelle, madame de Renoncourt s'approcha de Monti, l'entraîna sous l'auvent d'une porte cochère, et s'informa curieusement de tous les détails de ce mariage : qui avait épousé madame Norbert? quelles personnes étaient présentes? et pourquoi on avait choisi une heure aussi indue que celle de minuit? Monti répondit comme il put à toutes ces questions. Nous savons que, d'après ses calculs vicieux, il entrait dans les arrangements de madame de Renoncourt que Juliette épousât M. Ernest de Meyran, et celui-ci, que le besoin d'argent tourmentait sans cesse, présentait son mariage comme certain, et établissait son crédit dans la maison de jeu sur sa future

alliance avec une femme millionnaire. Le capitaliste qui devait abandonner les profits du repaire Mont-Thabor au nouvel acquéreur ne se contentait pas des billets de M. Ernest, il voulait de l'argent comptant ou des sûretés, comme, par exemple, des hypothèques sur l'hôtel qu'habitait madame Norbert, ou sur la terre de Pontis. Il fallait donc attendre, et Ernest flattait toujours Olympe d'un dénoûment prochain. Il est vrai qu'en agissant ainsi, le jeune homme ne mentait pas précisément et qu'il pouvait croire que Juliette se déciderait enfin à l'épouser. Lorsqu'il avait appris l'étrange résolution de madame Norbert, il en avait été frappé comme d'un coup de foudre, et l'odieux pis-aller qu'il imagina en voyant que la nécessité seule forçait M. de Linant et Juliette à s'unir malgré leur animosité mutuelle, était une de ces espérances cachées au fond du cœur dont on ne fait confidence à personne; il n'avait donc rien dit à madame de Renoncourt. Quoi qu'il en soit, celle-ci se crut jouée; son hypocrisie habituelle ne se démentit pas; elle ne dit rien à Monti qui pût l'instruire de ses sentiments secrets et le quitta en lui promettant de venir le voir. Monti était pour elle, non pas précisément une puissance, mais une ressource qu'elle voulait se ménager dans l'occasion. Ce mendiant à qui elle promettait des jaunets, elle avait deviné qu'il était riche, elle avait même surpris un de ses secrets. Monti prêtait à usure, et madame de Renoncourt ne l'ignorait pas.

Or, la maison de la rue du Mont-Thabor menaçait ruine; le capitaliste, qui ne se prétendait engagé qu'à toucher les profits, refusait de combler le déficit, et enfin l'inspecteur de police qui protégeait Olympe avait été destitué, parce qu'il ne convenait pas au ministre Fouché que ses agents eussent des liaisons trop suivies avec les ex-danseuses de l'Opéra. La maison de la rue du Mont-Thabor, qui n'était que tolérée, se trouvait donc sous la coupe de la ferme des jeux, qui la regardait d'un œil jaloux et n'attendait qu'un prétexte pour la faire fermer. Déjà l'argent manquait à madame de Renoncourt, ses

fournisseurs n'étaient plus payés exactement, le dîner n'était plus recherché, tout gibier en avait disparu, et quand le rôt se trouvait absent, la maîtresse de la maison n'avait pas la ressource de faire une histoire. Le punch même, ce punch qui, à trois heures du matin, ravivait les danseurs et ranimait l'espérance abattue des joueurs malheureux, le punch n'était plus fait qu'avec de mauvaise eau-de-vie. Les plus jolies femmes s'éloignaient, les gros joueurs devenaient rares, et ceux que l'ardeur du gain plutôt que l'ardeur de la passion poussait autour du tapis vert étaient d'une habileté incroyable.

Madame de Renoncourt voulut opposer la ruse à la ruse, l'adresse à la mauvaise fortune; M. de Meyran, qui comprenait parfaitement tout ce que cette position avait de grave, secondait de tout son pouvoir les moyens cachés qu'employait madame de Renoncourt. Bientôt il fut avéré qu'on ne pouvait pas jouer avec sûreté rue du Mont-Thabor, que certaines personnes s'entendaient pour en duper d'autres, que les cartes n'étaient point loyales, que les dés étaient donteux, et que, par exemple, à la rouge et noire, les tables avaient une certaine inclinaison qui faisait infailliblement gagner la personne instruite de ce manque d'aplomb. Madame de Renoncourt en fut bientôt réduite aux provinciaux, aux fils de famille assez novices pour donner dans le premier guêpier venu, et à ces joueurs malaisés pour lesquels un mauvais dîner est néanmoins un dîner.

— Voilà Ernest ruiné, pensa madame de Renoncourt, il ne peut plus m'être bon à rien. Les femmes sont folles de compter sur l'avenir; c'est le présent qu'il nous faut à nous. En fait d'argent, il n'y a que ce que l'on tient qui n'échappe pas.

Elle se mit au lit, et au lieu de songer à dormir, elle calcula toutes les chances de sa vie future. Tout n'était pas perdu pour elle : sous une planche mobile de son parquet se trouvait un petit portefeuille qui contenait une somme assez ronde en billets de banque; elle avait des bijoux

qu'elle pouvait vendre. Elle achetait ensuite des rentes, et sûre d'un revenu suffisant, elle allait un an ou deux à la campagne; là, sous de beaux arbres, sur les bords d'une fraîche rivière, elle se livrait au sommeil et au repos; elle engraissait, elle buvait du lait, elle reprenait de la fraîcheur et revenait à la santé. Qui savait les résultats que pouvait amener cette résolution? Elle pouvait tourner la tête à un voisin de campagne riche et vieux garçon et devenir sa femme. Elle pouvait prendre une ferme, et gouverner avec talent une nombreuse basse-cour et offrir de la crème aux jeunes et beaux voyageurs qui viendraient à passer sur ses terres. Ces choses-là étaient alors fort communes, surtout au vaudeville, où madame Bras, actrice pleine de charme et de vérité, était le type de ces fermières modèles. Olympe faisait ainsi mille châteaux aériens qu'elle bâtissait dans l'avenir... Mais qui peut compter sur le lendemain?

Le préfet de L'Aveyron.

M. de Linant, seul dans sa chaise de poste, et perdu dans un monde de réflexions nouvelles, galopait vers le midi, sans linge, sans papiers et sans manteau; il étendit le bras cependant et reconnut qu'on avait placé devant lui une espèce de limousine, vêtement commun, mais chaud, qui était apparemment ce qu'on avait trouvé de mieux pour, tout en exécutant l'ordre de l'empereur, empêcher le nouveau préfet de mourir de froid durant la route. Anatole s'enveloppa du mieux qu'il put dans cette couverture grossière, et il mit ensuite la main dans sa poche, afin d'éclaircir une question fort grave. Avait-il sa bourse? Sa bourse était-elle raisonnablement garnie? Il se reconnut possesseur d'une trentaine de napoléons, somme

plus que suffisante pour gagner sans embarras le chef-lieu de son département, tout en payant les postillons comme un prince ou comme un préfet. Dès que le jour fut venu, il s'arrêta dans la première auberge un peu convenable qu'il rencontra; il demanda un bouillon, une plume, de l'encre, du papier, et tout en avalant le liquide fortifiant dont il avait grand besoin, il écrivit à sa mère :

«Madame, lui dit-il, je suis préfet de l'Aveyron et en route pour Rodez; on ne m'a pas laissé le temps de vous faire mes adieux, ni de recevoir vos derniers avis. Le pouvoir de Juliette est si grand que, depuis que je suis son mari, ce dont je dispose le moins, c'est de moi; me voilà courant la poste en bas de soie et en habit bleu, absolument comme si je devais commencer mes fonctions par une contredanse. Du reste, Dieu soit loué! j'ai atteint mon double but; je suis préfet, et madame de Linant et moi serons séparés par un intervalle de plus de cent lieues. Tout a été pour le mieux : M. le ministre ne m'a pas demandé la raison de votre absence, et il s'est passé à Saint-Roch, durant la cérémonie du mariage, un accident très-naturel, mais qui vous aurait effrayée (la chute d'un tableau)! Juliette elle-même, dont le caractère n'est pas craintif, n'a pu résister à un moment de terreur, et elle s'est évanouie : je suis heureux maintenant de vos refus. Ma femme (il faut bien lui donner ce nom!) demeurera à Paris, et probablement chez M. le ministre. J'espère qu'elle aura la loyauté de ne pas me desservir. Me ferez-vous l'honneur, madame, de venir me joindre à Rodez, et de conduire ma maison? Vous ne risquerez pas d'y rencontrer votre bru, que votre présence éloignerait encore, si elle avait jamais le dessein d'y venir. »

Cette lettre partie, M. de Linant remonta en voiture et se mit à songer à ce département qu'il allait administrer. L'Aveyron réunit deux climats différents et deux populations qui ne se ressemblent nullement; la partie occidentale est montagneuse, couverte de forêts, et, pendant sept ou huit mois, le froid y est excessif. Les hommes sont

vigoureux, et les formes robustes du sexe donnent aux figures féminines quelque chose de dur et de masculin. Si vous vous avancez vers l'orient, vous trouverez un climat plus doux, un air plus tempéré et une population plus délicate et plus efféminée; Rodez est dans cette dernière zone, et c'est dans cet arrondissement qu'on cultive avec succès la vigne et les céréales les plus délicates. La ville qu'allait habiter M. de Linant est assise sur le penchant d'une colline dont l'Aveyron baigne la base; elle est petite, assez mal bâtie, mais les dehors en sont agréables et des promenades charmantes l'entourent. On a remarqué que Rodez est peuplé de fort jolies femmes; ce détail n'était pas ignoré de M. de Linant et le touchait néanmoins assez peu. C'était un autre souvenir qui l'affectait : il allait retrouver dans l'Aveyron madame d'Herbois, cette Charlotte de Meyran, qu'il aimait avec passion et que la haine de Juliette avait fait passer dans les bras d'un autre.

— Que va-t-elle dire, pensait-il, quand elle saura le lien nouveau qui m'enchaîne? Elle va croire que je ne l'ai jamais aimée, que je l'ai toujours trahie, et que cette haine que je ressentais n'était rien que mensonge, ou que la vengeance d'un amant dédaigné.

Jaloux de sa tranquillité et désireux de conserver ou d'acquérir la faveur du ministre, M. de Linant était presque fâché de se rapprocher de madame d'Herbois, parce que l'intimité qu'il aurait avec elle serait connue et donnerait lieu à mille suppositions, mille commentaires qui pourraient troubler son repos et compromettre sa position. Il poussait cependant le postillon et il lui tardait d'arriver.

— Me voilà préfet, se disait-il encore, madame Norbert ne s'occupera plus de ma vie intime, ni moi de la sienne; je veux que mon département soit un des mieux administrés de la France, et j'arrangerai si bien les choses qu'on ne pourra pas se passer de moi.

Ce fut dans ces sentiments qu'il arriva à Rodez, où il

trouva tant d'occupation, qu'il fut réduit durant les premières semaines à ne voir que ses subordonnés et à donner tout son temps à ses devoirs nouveaux; il voulut envoyer au ministre un rapport circonstancié sur l'état du département, et prouver en même temps son aptitude au travail et la justesse de son coup d'œil. Quand il eut un peu de loisir, il reçut les autorités, puis les personnes que leur position appelait à former sa société. Parmi elles, M. John Plumer, le fils du maire, se présenta le premier; il offrit à M. le préfet ses chevaux, les chasses de son père et tous les plaisirs qu'on pouvait trouver à Rodez et dans les environs.

M. de Linant n'eut besoin que d'un quart d'heure pour juger ce nouveau compagnon de plaisirs : c'était un provincial infatué de quelques succès obtenus auprès de quelques femmes légères et désœuvrées, très-fier d'un voyage à Londres dont il parlait à tout propos. M. de Linant le reçut avec bienveillance; il lui dit qu'on lui avait ordonné l'exercice du cheval et qu'il comptait avoir deux chevaux dans son écurie.

— J'ai un cheval anglais superbe, M. le préfet, je vous l'enverrai demain, s'empressa de dire M. John. — Non, monsieur, répondit poliment le préfet, je sais qu'il y a de fort beaux haras dans le département, j'achèterai un cheval de l'Aveyron; je n'en monterai pas d'autres.

C'était une petite leçon d'esprit national qui, donnée publiquement, fit le plus grand honneur à M. le préfet.

M. d'Herbois vint à son tour, et il eut les honneurs d'une audience particulière. Le faiseur de mémoires sur les engrais était un homme franc jusqu'à la naïveté, et qui, en dehors de ses expériences agricoles, ne savait et ne voyait rien. Il commença par sauter au cou de M. le préfet, et par l'appeler mon cousin.

— Oui, vous êtes mon cousin, lui dit-il, puisque vous avez épousé madame Norbert, ma cousine, une femme charmante, qui m'a comblé de politesses et d'amitiés durant mon séjour à Paris, et une belle femme : vous n'avez

pas le goût mauvais... Eh bien! M. le préfet, ce mariage m'a étonné, et il me ravit en même temps. — Il vous a étonné, monsieur? — Oui, je croyais que ma cousine deviendrait ma belle-sœur, qu'elle épouserait le frère de ma femme, et elle aurait mal fait... Vous valez mieux que mon beau-frère; vous ferez le bonheur de Juliette, vous, monsieur, j'en suis certain. — Je suis flatté, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais sur quoi la fondez-vous?—Oh! Ernest est un mauvais sujet. — Ah! — Oui, M. le préfet; croiriez-vous qu'il m'a emprunté six mille francs à l'époque de mon mariage, et qu'il ne me les a pas rendus? — Je le crois. — Et que, n'osant plus s'adresser à moi, il écrit continuellement à sa sœur, pour de nouveaux emprunts?—Et madame d'Herbois cède? — Oh! non, mon cousin : le frère et la sœur ne s'aiment pas. — C'est fort heureux pour vous. — Sans doute. Cet Ernest aurait ruiné ma cousine, s'il l'avait épousée. — Voilà, du moins, un malheur qui n'arrivera pas à madame de Linant. — Elle vous aura cette obligation, mon cousin... Comment se fait-il, mon cher préfet, ajouta M. d'Herbois, dont la familiarité s'accroissait de moment en moment, que ma cousine ne soit pas venue à Rodez avec vous? — Je suis parti inopinément, monsieur, un quart d'heure après ma nomination. — J'entends, l'empereur n'en fait pas d'autres, il faut toujours avoir, avec lui, le pied à l'étrier; mais nous verrons ma cousine? — Je ne sais : madame de Linant ne jouit pas d'une très-bonne santé et elle ne veut pas quitter son médecin. — C'est fâcheux, dit M. d'Herbois; ma femme sera très-contrariée quand elle apprendra cette nouvelle; elle aime beaucoup ma cousine. — Vraiment? — Oui, ce sont deux amies d'enfance : madame d'Herbois est ici privée de société; elle ne voit guère que M. John Plumer, un fort aimable homme, qui a été à Londres, mais qu'elle n'aime pas.

M. de Linant pensa que si la perspicacité de M. d'Herbois était à la hauteur de sa naïveté, il pouvait se dis-

penser de se préoccuper davantage de madame d'Herbois.

— Au reste, ajouta M. d'Herbois, je vous ai parlé de mon beau-frère qui me doit de l'argent; votre femme me doit aussi quelque chose. — Ma femme est riche, monsieur, et vous pouvez être tranquille. — Oh! ce n'est pas de l'argent, mon cousin. — Que vous doit-elle donc, monsieur? — Elle me doit la croix. — Comment, la croix? — Oui, mon cousin; j'ai fait des mémoires sur les engrais qui, j'ose le dire, ont un certain mérite, et le ministre du commerce, qui les connaît, m'avait accueilli d'une façon très-flatteuse, lorsque ma cousine m'a fait entendre qu'on ne donnait guère la croix à un homme isolé, à un célibataire, mais qu'une fois marié j'aurais toutes les faveurs du gouvernement; elle m'a même promis qu'une fois marié, son crédit serait assez puissant pour me faire obtenir la décoration. J'ai la femme, c'est vrai, mais je n'ai pas la croix.

Ainsi, pensa avec amertume M. de Linant, elle a tout employé pour m'enlever celle que j'aimais: influence, séductions, et jusqu'à des promesses fallacieuses.

— Comment! M. d'Herbois, dit-il, vous avez épousé votre femme pour avoir la croix? — En partie, mon cousin. — Et vous ne l'avez pas encore obtenue? — Vous le voyez, mon cousin, mon habit est vierge de toute décoration. — Ma femme a tort, monsieur; de telles promesses sont sacrées. — Ainsi, mon cousin, vous vous engagez à réparer l'oubli de ma cousine? — Du tout, monsieur; moi, je n'ai rien promis, et j'ai d'ailleurs fort peu de crédit; mais ma femme, c'est différent, elle est plus en faveur que jamais; M. le ministre de l'intérieur en fait grand cas; elle loge chez lui. — Elle loge chez lui! s'écria M. d'Herbois. — Au ministère même, M. d'Herbois; écrivez-lui, et si elle le veut bien, vous aurez la croix courrier par courrier.

M. d'Herbois courut écrire à sa cousine.

La seule personne qui déplût à M. de Linant, dans la ville de Rodez, c'était M. John Plumer, ce jeune homme qui n'avait pas eu l'air de se faire bien venir de madame

d'Herbois, au dire du mari. M. le préfet n'était pas jaloux, il ne supposait aucune intimité entre M. Plumer et madame d'Herbois; mais le jeune homme ne lui convenait pas; il le trouvait suffisant, mal élevé et plein d'un amour-propre ridicule.

— Il me serait impossible, disait-il en lui-même en songeant aux visites qu'il venait de recevoir, de ne pas me présenter chez madame d'Herbois; ce sera même la maison où l'on me verra le plus souvent, parce que d'Herbois est un des principaux habitants de Rodez; et s'il faut trouver sans cesse M. John Plumer dans le salon de madame d'Herbois; s'il faut monter à cheval avec lui, chasser avec lui, que deviendrai-je?

Un des arrondissements du département de l'Aveyron est Saint-Affrique, assez jolie ville, chef-lieu de sous-préfecture, qui jouit d'un tribunal de première instance et même d'un tribunal de commerce, attendu que cette ville fait un commerce assez considérable de laines et de fromages de Roquefort. M. de Linant pensa que si M. John Plumer pouvait accepter une place à Saint Affrique, qui est située dans un beau et frais vallon entrecoupé de prairies, de vergers et de vignes, M. John Plumer serait fort heureux, et qu'en même temps le salon de madame d'Herbois serait débarrassé d'un hôte fatigant et pénible; M. le préfet n'était point jaloux, seulement il prenait à la lettre les paroles de M. d'Herbois, et il voulait être agréable à sa femme. Anatole prit donc la peine d'avoir un entretien particulier avec M. Plumer, le maire de Rodez, le père de John.

— Monsieur votre fils, lui dit-il, est un joli garçon, un sujet qui donne de grandes espérances, mais l'oisiveté le tue; prenez garde, M. le maire, l'oisiveté mène à tous les vices. — Hélas! oui, M. le préfet, l'enfant dépense ici beaucoup plus que je ne voudrais, et pourquoi, s'il vous plaît? Pour courir sur un cheval maigre, et pour porter des bouquets à une belle dame que je ne veux pas nommer. — Tout cela est très-coûteux, dit Anatole d'un

air pensif. — D'autant plus, continua le maire, que l'année est mauvaise, et que l'enfant, il y a trois ans, à l'époque de la conscription, m'a coûté cher pour lui trouver un remplaçant. — Il faut donc occuper ce jeune homme, dit le préfet; je puis le nommer chef de bureau du sous-préfet de Saint-Affrique; c'est une place qui rapporte peu, mais on apprend à connaître tous les ressorts de l'administration; au bout de deux ans on est sous-préfet, et on n'a plus qu'un pas à faire pour devenir préfet.

Cette perspective flattait trop M. le maire de Rodez pour qu'il ne remerciât pas M. le préfet de ses bontés, et la proposition fut acceptée; M. John lui-même ne vit pas le piége, soit qu'il tînt à avoir une place qui devait lui donner un peu d'influence, soit qu'il n'eût pas pour madame d'Herbois autant d'affection qu'on le supposait, et que les bruits qui avaient couru ne fussent que les rapports exagérés d'une ville de province. Il quitta Rodez, lui, son cheval anglais et un beau chien d'arrêt qu'il s'efforça en vain de faire accepter à M. de Linant. M. d'Herbois fut particulièrement satisfait de ce départ.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, mon cousin, dit-il au préfet quand le jeune homme fut loin, le plaisir qu'éprouve ma femme d'être débarrassée de M. John; et moi aussi. — Vous? Je croyais au contraire vous avoir privé d'un ami dont vous ne pouviez pas vous passer, et je m'attendais à des reproches. — Au contraire, mon cousin; maintenant que John n'est plus à Rodez, je puis tout vous dire : j'étais jaloux. — Jaloux! vous, jaloux? — Oui, mon cousin. — Expliquez-vous, M. d'Herbois, je m'intéresse à tout ce qui vous regarde. — C'était un rival, M. le préfet. — Vous êtes persuadé que... — J'en suis certain; écoutez-moi, s'il vous plaît! Vous avez lu mon dernier mémoire sur les engrais inorganiques? — Non, répondit le préfet, et cependant on m'en a dit beaucoup de bien et je le lirai; mais quel rapport a ce mémoire avec votre jalousie? — Vous allez voir. Ce mémoire est long,

et néanmoins je n'ai pas tout dit; j'ai laissé de côté certains détails qui feront la matière d'un second mémoire, or, ces détails, John Plumer les connaissait, et j'ai appris qu'il comptait me gagner de vitesse et les publier... Je postule, mon cousin, la présidence de la société d'agriculture, et vous sentez quel tort m'aurait fait la publication de John Plumer, si elle eût devancé la mienne surtout. — Parfaitement raisonné, M. d'Herbois, et voilà comment M. John était votre rival? — Oui, mon cousin. — Pas d'une autre façon? — Est-ce qu'il y en a une autre, mon cousin?— Non, sans doute, mais pardonnez ma curiosité : de qui tenez-vous ces détails? — Franchement, répondit M. d'Herbois, c'est de ma femme. — De madame d'Herbois? — Oui, M. John employait tous les moyens possibles pour plaire à ma femme; il se parait auprès d'elle de tous ses agréments, et quand il a voulu être auteur et marcher sur mes traces, il s'en est vanté... Vous comprenez, mon cousin, que ma femme m'a averti. — Elle a bien fait; mais pouvez-vous me dire le moment précis où elle vous a fait cette confidence? — C'est à peu près à l'époque de votre arrivée; quelques jours après, mon cousin.

M. de Linant comprit alors que la présence de M. John Plumer était devenue un embarras pour madame d'Herbois, depuis que lui-même était arrivé à Rodez, et il se félicita d'un éloignement qui lui épargnait tout souci. Parfaitement libre, marié et garçon en même temps, investi d'un pouvoir à peu près dictatorial, il éloigna toute pensée douloureuse, et se fia à son savoir-faire pour conduire sa barque à bon port; après avoir tourné un écueil sur lequel elle devait se briser, rien n'était difficile.

Quant à M. d'Herbois, madame de Linant lui ferait obtenir la croix, si elle le voulait ou si elle le pouvait; son rôle à lui était de s'en faire un ami, et il n'y manquerait pas.

— On trouvera tout simple à Rodez, se disait-il, que je voie un parent de ma femme, qui a quarante mille li-

vres de rente, et dont la maison doit naturellement devenir la mienne.

M. de Linant ne se disait point du tout qu'il trahirait la confiance de son parent, et qu'il abuserait de sa simplicité. Un tel projet n'entrait pas dans sa pensée; il comptait néanmoins faire de madame d'Herbois sa société intime; Charlotte serait sa confidente; il n'avait pas pu en faire sa femme, il en ferait sa meilleure amie; il reviendrait avec elle sur le passé, il pleurerait avec elle le malheur d'avoir épousé Juliette, et surtout il raconterait à madame d'Herbois, dans tous leurs détails, les circonstances fâcheuses qui l'avaient forcé à prendre un parti aussi désespéré.

— J'étais perdu, lui dirait-il, me voilà sauvé; des soupçons terribles planaient sur moi à Paris; je suis préfet de l'Aveyron. J'étais loin de vous; je suis à vos côtés.

Il donnerait ensuite à M. d'Herbois sa parole d'honneur qu'il ne serait jamais son rival, qu'il le laisserait en paix présider la société d'agriculture, et enfin... qu'il ne ferait jamais de mémoire sur les engrais.

Madame d'Herbois, en arrivant à Rodez, avait fait à peu près comme M. de Linant : elle avait étudié la localité. Elle était entourée de bonnes gens, un peu curieux; de femmes jolies pour la plupart, ainsi que nous l'avons dit, mais commères, comme on l'est forcément en province, tandis qu'à Paris le commérage est un goût naturel. Charlotte ne heurta personne, caressa toutes les petites prétentions, flatta tous les goûts et ménagea avec le plus grand soin l'amour-propre de tout le monde. Ce n'était point une Parisienne railleuse, indifférente aux petits préjugés de l'endroit; mais une femme de ménage qui comptait avec sa blanchisseuse, surveillait ses domestiques et savait combien de grains de sel il faut mettre dans le pot-au-feu. Elle acquit une grande popularité. Ce point une fois obtenu, elle chercha à dominer son mari; c'était fort aisé : M. d'Herbois, infatué de ce qu'il appelait

ses succès littéraires, ne s'occupait guère que d'engrais et d'assolements; il était disposé à se trouver fort heureux, si sa femme voulait bien conduire sa maison et dépenser ses revenus, mais cela ne suffisait pas à madame d'Herbois; elle voulait se rendre maîtresse de l'esprit de son mari, et l'accoutumer à ne voir que par ses yeux, à n'agir que par ses inspirations. Elle s'imposa alors une tâche difficile; elle lut ses mémoires, puis elle le lona, et bientôt elle parla engrais avec son mari mieux que le fermier lui-même. M. d'Herbois fut subjugué, et sa femme devint la maîtresse absolue et la dominatrice de ses mouvements. Quel que fût l'intérêt que M. John Plumer eût inspiré à Charlotte, elle sacrifia ce jeune homme dès qu'elle apprit que M. de Linant était préfet de l'Aveyron; ce fut alors qu'elle imagina de le représenter à M. d'Herbois comme un rival dangereux, comme un faiseur de mémoires. Trop habile pour ne pas comprendre que les sentiments qui divisaient Anatole et Juliette étaient de la haine et non pas un amour déguisé, elle résolut d'étendre son empire sur M. le préfet et d'être l'Egérie de ce nouveau roi du département : alors elle régnait à son tour, elle dominait et n'avait plus qu'à étendre son pouvoir sur monseigneur l'évêque, conquête difficile, mais non impossible. On se tromperait si on attribuait à toutes les jeunes femmes les passions de leur âge, si on les croyait toutes susceptibles seulement de tendresse et d'amour; chez beaucoup, ces sentiments sont faibles et passagers. Les femmes sont quelquefois sans passions et sans volonté; quelquefois avares ou joueuses, pleines d'intrigues et d'action; souvent remplies d'une ambition démesurée. Le frère de madame de Maintenon l'accusait de vouloir épouser Dieu le père. Madame d'Herbois était dévorée du besoin de dominer.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

OUVRAGES SOUS PRESSE !

LA COLOMBE

1 volume,

Par Alexandre Dumas.

MÉMOIRES DE TALMA

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

—

BRIN-D'AMOUR

PAR

Henry de Kock.

CERISETTE

PAR

Paul de Kock.

—

PARIS ET LA PROVINCE

2 volumes,

PAR AN.....L ET J. LEBÈGUE.